

Le cœur répond



par H.-A. Dourliac

La Revue Moderne

18-3

14^c

JANVIER
—1937—



L'ESPAGNE EN ROUGE, par Jean BRUCHESI

Un Choix Illimité DE SAVEURS



Poisson À LA REINE

2 tasses de Poisson Canadien (restes, en conserves ou poisson cru finement haché)
1 gros oignon ou deux petits
3 ou 4 pommes de terre moyennes
Sel et poivre
Farine
1 tasse de lait (environ)

Enlevez les arêtes et effeuillez le poisson. Étalez-en la moitié dans un plat à rôtir bien beurré. Recouvrez de tranches minces d'oignon cru puis d'un bon lit de pommes de terre crues coupées en tranches minces. Saupoudrez de sel et poivre, puis de farine. Répétez ces trois lits, puis versez-y suffisamment de lait pour qu'il arrive jusqu'au dessus. Parsemez de beurre et faites cuire au four, à 375-400 degrés Fahrenheit pendant environ 45 minutes ou jusqu'à ce que les pommes de terre soient cuites.



SERVEZ DU POISSON PLUS SOUVENT

NOMBRE de nouvelles recettes délicieuses . . . salades, entrées . . . plats principaux . . . aucun autre aliment n'offre un choix aussi illimité et varié que les Poissons, les Mollusques et les Crustacés Canadiens. Il y a là un choix illimité de saveurs . . . plus de soixante espèces de Poissons . . . au goût excellent . . . à la chair ferme, délicate et facile à digérer pour laquelle les Poissons, Mollusques et Crustacés Canadiens sont renommés dans toutes les villes du monde entier.

Présentez ce mets plus souvent à votre table. Offrez "du Poisson n'importe quel jour". Servez plus souvent, dans le courant de la semaine, des Poissons, Mollusques et Crustacés Canadiens. Bénéficiez de leur richesse en protéines fortifiantes, en vitamines précieuses, en sels minéraux, en iode, en sels cuprifères et autres éléments nécessaires aux enfants en croissance ainsi qu'aux grandes personnes. Régalez-vous d'une variété d'espèces et de saveurs qui sera une source constante de repas appétissants. Appréciez l'économie que vous permet cet aliment sans égal en vous assurant une nourriture satisfaisante pour chaque sou que vous déboursez.

Et rappelez-vous que peu importe le genre que vous préférez . . . poisson de mer ou d'eau douce . . . que vous l'aimiez frais, frigorifié, en conserve, fumé, séché ou mariné . . . vous recevrez toujours votre poisson favori en état parfait et appétissant, grâce aux facilités de transport moderne organisées par le Canada.

MINISTÈRE DES PÊCHERIES, OTTAWA



SANDWICHES AU POISSON

Mélangez du poisson cuit ou de conserve avec du céleri haché menu et des cornichons sucrés en tranches minces. Salez et poivrez; madéfiez avec de la mayonnaise et étalez entre des tranches de pain minces. Découpez les sandwiches de façon attrayante.



SALADE DE POISSON

Effeuillez du poisson bouilli (refroidi) ou de conserve et mettez-le avec des tranches de concombres, sur de la laitue croquante. Garnissez d'oeuf dur en tranches, de rondelles de poivron vert et d'olives farcies. Servez froid, avec de la mayonnaise ou une sauce à salade bouillie.



TARTINES AU POISSON

Prenez du poisson bouilli ou de conserve, enlevez peau et arêtes, et mélangez avec une mayonnaise à salade bouillie, en ajoutant une petite quantité de poivron vert ou rouge haché menu. Assaisonnez de sel et poivre, et étalez sur du pain blanc ou brun beurré et découpé en rondelles, en languettes ou en triangles. Garnissez de tranches de concombres, de tranches ou de rondelles d'oeuf dur, et d'olives farcies tranchées.

Ecrivez Pour
Cette Brochure.



Ministère des Pêcheries
Ottawa

Veuillez m'envoyer votre brochure gratuite de 62 pages, intitulée "Du Poisson n'importe quel jour", et contenant plus de 100 Recettes de Poisson, délicieuses et économiques.

LRM

Nom.....
Adresse.....

NM3F

LE POISSON EST TOUJOURS DE SAISON

La joie passe...

L'ANNEE neuve n'est déjà plus! Ses mois, prometteurs de jours meilleurs ont ressemblé à ceux qui les ont précédés. Tour à tour, ils ont été de brefs intermèdes de calme, de courtes étapes de confiance, de passagères trêves aux inquiétudes quotidiennes. Ils ont aussi été parfois remplis de lourde anxiété, de pénibles appréhensions, de soudaines difficultés.

Aujourd'hui, tout cela c'est le passé, et au moment de jeter le vieux calendrier, d'en détacher le dernier feuillet, le mirage des promesses riantes et des frais espoirs pare de son prestige toujours renouvelé, l'année nouvelle, mystérieuse magicienne dont, depuis des siècles, la baguette magique enchante le monde.

Quand, par toute la terre, Noël répand la lumière de sa fête merveilleuse,

"Une claire allégresse traverse la nuit".

Son écho résonne dans tous les cœurs parce qu'il n'en est pas un seul — même le plus malheureux — qui ne ressente, à l'heure bénie de son mystère, l'émoi des souvenirs attendrissants. Evocation des jours d'insouciance quiétude, des joies intimes, des rêves naïfs, des événements greffés à notre cœur, d'un bonheur que la vie a émiellé un peu chaque jour, mais dont les débris, toujours chers, brillent comme des étoiles à la voix des cloches de Noël.

Par contraste, de l'année qui meurt, il jaillit un regain de vie, un renouveau de vigueur. Plus rien n'est ardu, plus rien n'est compliqué, tout se simplifie, et demain apparaît dans la clarté de l'embellie.

Demain, c'est le nouvel an. C'est pour une journée, un cantique d'espérance au bonheur, aux succès, à la prospérité. C'est la réunion des familles, la joie des foyers, les réjouissances d'une fois l'an. C'est le réveil des vieilles amitiés, l'heure des réconciliations, l'oubli des malentendus, le geste des mains bénissantes, l'échange des souhaits.

On m'a demandé, à titre de doyenne de la revue, de me faire son interprète auprès de ses lecteurs. Pour traduire les sentiments que l'on me charge d'exprimer, la phrase traditionnelle reste la meilleure par son sens profond et sa douce simplicité.

Bonne et heureuse année! Quatre mots qui résument tous les vœux, tout ce qu'il faut à l'homme pour être heureux, tout ce qu'il cherche dans la vie.

Bonne et heureuse année, lecteurs et lectrices! Qu'elle soit douce à chacun! Aux familles heureuses, aux favorisés de la fortune, à l'insouciance des enfants, aux rêves de la jeunesse, aux soirs des vieillards.

Bonne et heureuse année aux éprouvés, aux infortunés en détresse! Qu'elle apporte la douceur des compensations à ceux que le malheur, la souffrance, les revers affligent, et la douceur des consolations aux orphelins, aux malades, aux isolés! Qu'elle atténue la rudesse de ses devancières par un bienheureux optimisme qui rallie tous les courages, toutes les énergies, toutes les volontés, pour que chacun ait sa part de joie.

Qu'elle soit douce au saint Vieillard du Vatican à qui nous offrons l'hommage de nos vœux de rétablissement. Qu'elle jette sur les misères du monde une lumineuse éclaircie qui Lui permette de bénir l'univers pacifié.

Qu'elle soit douce à notre pays, au règne du nouveau roi et de la nouvelle reine du Canada, Georges VI et Elizabeth, à nos Pasteurs, à nos gouvernants, aux foyers canadiens, à nos institutions religieuses et nationales.

Qu'elle soit douce, qu'elle soit heureuse pour que l'on croie qu'elle est enfin venue l'année la meilleure, la bonne année!

MARJOLAINE

LA REVUE MODERNE INCORPORÉE
320 est, rue Notre-Dame, Montréal — Tél. Harbour 6193
ABONNEMENTS: Canada, 1 an \$1.50 — États-Unis, 1 an \$2.00
Rédigée en collaboration
Jacques ROBITAILLE
Secrétaire
de la rédaction
BUREAUX A: TORONTO, NEW-YORK, CHICAGO, LONDRES
18e ANNÉE
MONTREAL, CANADA — JANVIER 1937 — N° 3
MARJOLAINE
Directrice
des pages féminines

en feuilletant les livres



Par P.-H. LEFEBVRE

P.A. CHOQUETTE: Un demi-siècle de vie politique; préface de Robert Rumilly. (Editions Beauchemin).

Un ouvrage qui tire de l'interview: "Choquette possède sur plus d'un demi-siècle de la vie politique canadienne une expérience et des souvenirs qui sont une mine d'or. Il a bien voulu les évoquer pour nous, écrit le préfacier, au cours d'un certain nombre de causeries amicales."

L'interviewé? L'honorable Philippe-Auguste Choquette, né à Belœil en 1854, d'une famille de cultivateurs. C'est le frère de Mgr C.-P. Choquette, ancien supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe dont il a écrit l'histoire ainsi que celle de la cité, et du docteur Ernest Choquette, auteur de plusieurs ouvrages. L'honorable P.-A. Choquette, ancien secrétaire de Mercier, a fondé lui-même des journaux et est devenu propriétaire du "Soleil". Feu J.-A. Choquette, fonctionnaire, son fils, a écrit "Claire" et "Le Retour", deux pièces à succès.

Le politique? Ancien député de Montmagny, membre, actuel du Sénat.

Nommé Juge des Sessions de la Paix à Québec, en 1915, il prenait sa retraite en 1930; s'est voué depuis à une fonction toute spéciale; il s'occupe des relations domestiques.

Au moment où débute son demi-siècle de vie politique, ce sont les conservateurs qui règnent à Québec; M. de Boucherville vient de faire élire 50 de ses partisans contre 15 libéraux. Nous sommes en 1877, année de l'entrée de M. Choquette à la faculté de droit de l'université de Laval. Laurier a bien été défait dans Drummond-Arthabaska, mais il s'est repris dans Québec-Est. Moment d'effervescence politique. N'assiste-t-on pas, le 2 mars suivant, au coup d'Etat Letellier? Puis c'est l'entrée en scène des libéraux, avec le gouvernement Joly, qui est défait au bout d'un an. Et les conservateurs de revenir au pouvoir jusqu'à l'avènement de Mercier, qui tombe à son tour en 1890 pour laisser de nouveau le champ libre aux ministères de Boucherville, Taillon et Flynn, le dernier avant le règne des ministères libéraux: Marchand, Parent, Gouin et Taschereau...

Au cours de ces quelque 300 pages de souvenirs, nous revoyons les fameuses questions: Riel, Baie des Chaleurs, écoles du Manitoba, nationalisme, guerre de 1914-1918, etc. Et nous ne relevons que quelques faits principaux, auxquels fut intimement mêlé M. Choquette; le duel Choquette-Parent, au début du siècle est des plus captivant.

Question opportune: que pense l'honorable D.-A. Choquette de la Confédération?

Quant à la valeur de la Confédération, répond-il, il faut distinguer.

Au point de vue canadien-français, ce régime nous a valu des ennuis, des injustices et des heurts. Il nous en vaudra encore. Mais c'est le sort inéluctable des minorités; et tout autre régime administratif nous eût peut-être meurtris davantage.

Au point de vue canadien tout court, ce régime fait la part trop belle à l'impérialisme. Il gêne la formation d'un esprit vraiment national. Nos meilleures ambitions portent sur des objets trop éparpillés, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles notre pays ne dépasse guère une dizaine de millions d'habitants.

Tout de même, l'Acte de l'Amérique britannique du Nord a du bon. Et l'on doit y penser à deux fois et plus avant de l'amender, et comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire en Chambre et ailleurs, cette Confédération ne durera qu'aussi longtemps que notre chère province de Québec le voudra, c'est-à-dire tant que ses droits religieux, civils et politiques resteront intacts.

R.P. HUGOLIN LEMAY, O.F.M. de la Société Royale du Canada: Vieux papiers, vieilles chansons. (Imprimerie des Franciscains, Montréal).

"Tout finit-il par des chansons", bégaye, en chantant, Brid'oison dans le *Mariage de Figaro*.

Ce vers caractérise la jovialité du Français de la Vieille-France; mais personne, jusqu'ici, ne savait qu'il caractérise également celui de la Nouvelle...

L'auteur était allé faire des recherches aux archives de l'Hôtel-Dieu de Québec, lorsque, soudain, il tomba sur trois recueils de cantiques... où s'étaient égarées quelques chansons.

Une trouvaille, quoi!

Une trouvaille qui évoque les beaux jours du régime français.

Nous sommes en 1711. Huit des vaisseaux de l'amiral Walker viennent de se briser sur l'Île aux Oeufs, noyant à la fois,

*Matelots, soldats et drilles,
Mousses, goudjats et cochons,
Chiens, chevaux, chèvres et moutons,
Bœufs, vaches, femmes et filles. (!)*

Aussitôt nos ancêtres de railler, en chantant, l'ennemi; ils vont même jusqu'à faire dire à l'Anglais, ô dérision!

*De notre insensée entreprise
Profitez, courageux Français (Français),
Et ne craignez point qu'à nos lois
Vos terres soient à jamais soumises.*

Puis ce sont la Monongahéla, Chouaguen, William Henry et Carillon qui déclenchent encore leur verve endiablée.

*Il est vrai qu'en Angleterre,
Nous avions toujours compté
De vous renverser par terre,
Mais nous nous sommes trompés...*

*Ah! grand Montcalm...
Vous détruisez tous mes Anglais,
Suspendez donc votre courage...*

*Le Français comme l'Anglais (Anglais)
Prétend soutenir ses droits:
Voilà la ressemblance;*

*Le Français par équité,
L'Anglais par duplicité:
Voilà la différence.*

*L'Anglois cherche des lauriers,
Autant en font nos guerriers:
Voilà la ressemblance;
Les Français en font amas,
L'Anglois n'en moissonne pas:
Voilà la différence.*

Notre société nationale, la Saint-Jean-Baptiste de Montréal vient de publier un périodique: **FIERTE!**

Publication opportune comme en témoignent *Vieux papiers, vieilles chansons...*

Est-ce que A.-B. Routhier, dans l'hymne qu'il a consacré au Canadien, ne dit pas du reste que:

Il est né d'une race fière.

Nous répondrons donc: OUI à la question que pose l'auteur en guise de point final:

"Les modestes chansons par moi exhumées de la poussière des archives auront-elles apporté quelque aliment au culte du passé chez mes compatriotes?"

Il le faut: le culte des ancêtres est la marque des peuples qui ne veulent pas mourir.

Le lecteur trouvera d'ailleurs dans ce captivant ouvrage d'intéressantes remarques lexicologiques sur certains mots de nos chansonniers d'autrefois: "STUILA qu'a battu l'Anglois" rappelle, en mieux, CETTUI-LA qu'on trouve dans le vieux Marot; DRILLE, soldat, n'est-il pas proche parent du verbe anglais to drill, faire des exercices militaires? Comment ne pas reconnaître une expression du cru dans celle-ci: Braddock (le vaincu de la Monongahéla) "voulut faire le fendant" (fanfaron)?

Chers ancêtres!...

CLOVIS DUVAL: Les aspects; préface de Jean-Louis Vaneille. (Editions de "Scripta", Saint-Lo, France).

Clovis Duval est médecin.

Médecin de campagne: il réside à Batiscan, dans la Mauricie, si vivante depuis qu'un abbé, amant du régionalisme, M. Albert Tessier, l'a complètement électrisée — sans allusion aucune.

Ses loisirs — espérons que notre élite l'imitera — il les consacre à ciseler des vers à la Heredia avec, en plus, comme l'observe le préfacier, "une psychologie particulièrement subtile".

Les aspects?

Voici:

Qu'ils soient forme, couleur, sentiment,

l'harmonie,

Pleurant au cœur humain par les sens grands

l'ouverts,

*Les aspects sont sur nous des miettes d'univers
Pour affamer notre âme ou nourrir le génie.*

Ces miettes d'univers, Clovis Duval les cherche partout, tant elles affament son âme: dans Ciel et Nature, l'Âme du Sol, Reliefs mentaux, les Angles libres, les Nuances du Temps, la Couleur des Fêtes, le Feu des Nimbes, Notre-Dame des Victoires, le Vent du Soir — et la Poésie acquiesce.

Clovis Duval est un penseur qui a la fringale de la beauté.

La note canadienne-française ne manque pas:

Sur "O notre histoire! Ecrin de perles ignorées" — Fréchette.

*Elles brillent, dans notre écrin, belles et chères.
Leur ferme éclat, se mêle au sang des purs coraux
Dont l'Epoque Héroïque a nommé ses vitraux.
On ne l'a pas trop dit dans le livre et les chaires.*

Sur le St-Laurent:

*Mirant les sites vieux avec les moissons neuves,
Sur un sol doucement par son lit déplacé,
Beau comme un avenir et grand comme un passé,
Du Sud-Ouest au Nord-Est il va, ce roi des
l'fleuves.*

LA MUSIQUE, LANGAGE SUBLIME DE LA VIE

*La musique au point de vue physique; l'analyse
du rythme — La vie intellectuelle et artistique
de la musique comme langage universel*

Par Gérard GAMACHE

JE me garderai bien, dans cet article, de présenter la musique sous ses angles techniques, ni même d'en faire l'histoire. Je ne chercherai qu'à mettre en lumière les principes naturels de la musique ainsi que les effets qu'elle produit sur les êtres humains. La première partie traitera de la base de la musique au point de vue physique, telle que je la conçois, en analysant le grand principe de la vie: le rythme. Je consacrerai la seconde partie à la vie intellectuelle et artistique de la musique comme langage universel.

Dans la vie, tout a son langage. Un être comporte en lui-même, dès sa conception, sa propre faculté d'inspirer, de traduire, ou d'exprimer la beauté comme la laideur, la bonté comme la méchanceté. Des trois langages: parlé, mimique et écrit, le langage parlé est sûrement le plus vivant et celui qui rend les plus grands services à l'humanité. Le langage mimique a la faculté d'exprimer d'une façon évidente, les sentiments d'un être ou l'état d'une chose. Ce langage se perçoit par l'œil. Dans l'univers, chaque astre a son propre langage. A la vue d'un de ces astres, nous déterminons son rôle, sa puissance, son énergie. Le soleil, par exemple, représente pour nous la chaleur, la lumière, la force, en un mot, toute la vie. La lune et les étoiles, elles, ont le don d'inspirer les poètes de la terre. Le langage écrit est le complément du langage parlé, en perpétuant le souvenir des pensées énoncées, par des paroles ou de simples sons.

Tout ce qui a la vie a son rythme, soit régulier ou irrégulier, base de toute langue et de toute expression. Ainsi, la terre, dans sa course à travers l'espace, nous apporte périodiquement les quatre saisons; ce qui comporte un rythme bien mesuré. Tous les jours, le soleil revient nous réchauffer de ses rayons bienfaisants, et ce, sans y manquer. A l'automne, les arbres se dépouillent de leurs feuilles pour en produire d'autres le printemps suivant. Les mois se succèdent aux mois; les semaines aux semaines; les jours aux jours; les heures aux heures. Voilà un rythme de mesure ou de temps bien juste et bien ordonné.

Il y a aussi le rythme d'accent; ainsi, le froid est l'accent de l'hiver, l'été un accent contraire se produit, celui de la chaleur, et ainsi de suite. Il faut donc admettre que toute chose qui a la vie a un rythme et par conséquent, peut avoir son propre langage. Le rythme à temps binaire (battement à deux temps) est un rythme inné, bien naturel; il se perçoit sans effort. Ainsi, lorsque nous marchons, le rythme est binaire; le battement du cœur se fait aussi à deux temps; le jour et la nuit, voilà encore un rythme binaire. Nous pouvons ouvrir les yeux et les fermer; le rythme de la mâchoire inférieure, lorsque nous mangeons, est un rythme binaire; nous

ouvrons la main et nous la refermons. Le rythme ternaire, est celui qui se divise par trois.

En admettant le rythme comme moyen de structure d'un langage, les sons en deviennent le complément. Le rythme donne la vie aux paroles et en détermine le sens et la valeur. Ainsi, quand je dis "je m'en vais", le rythme avec lequel je l'aurai dite, donnera à cette phrase, son propre sens.



GERARD GAMACHE

Les sons ont le don de charmer, de suggérer et de définir une pensée, une idée. Ils sont aussi naturels à l'homme que le rythme peut l'être, seulement, les sons, eux, n'ont qu'un seul moyen de s'insinuer dans l'être, celui de l'ouïe, au moyen de vibrations qui à leur tour, ont un rythme de battements qui permet de déterminer soit l'intensité, soit l'intonation du son. Donc, le rythme étant incorporé à tout ce qui a la vie, il est et demeure le roi de l'expression, dont les sons deviennent les serviteurs interprètes, et ils complètent la pensée conçue.

La musique, de par sa nature, est le langage le plus naturel qui soit, puisqu'elle ne fait appel qu'aux sons et aux rythmes. En effet, un simple son, sans aucune articulation, pourvu qu'il soit soumis au rythme, soit de mesure ou d'accent, devient l'interprète d'une pensée, d'une idée, et donne à cette idée, à cette pensée, une forme et une couleur, suivant le rythme et l'intonation subis, et peut définir un sentiment d'amour ou religieux, d'allégresse ou d'angoisse, suivant la conception de l'auteur de ce son et de ce rythme.

Dans cette première partie, j'ai mis en lumière le côté physique de la musique, comme langage.

Dans la seconde, je m'inspirerai de la vie immatérielle de la musique par l'idéal.

Dans la vie, l'homme a besoin de manifester ses sentiments et ses désirs, comme il réclame l'affection et l'indulgence. Il ne saurait vivre sans aimer et sans être aimé. Il revendique le droit de vivre en société avec les autres humains. En un mot, l'homme n'est pas fait pour vivre seul. Les hommes pour se comprendre entre eux, ont inventé des moyens conventionnels appelés: langues.

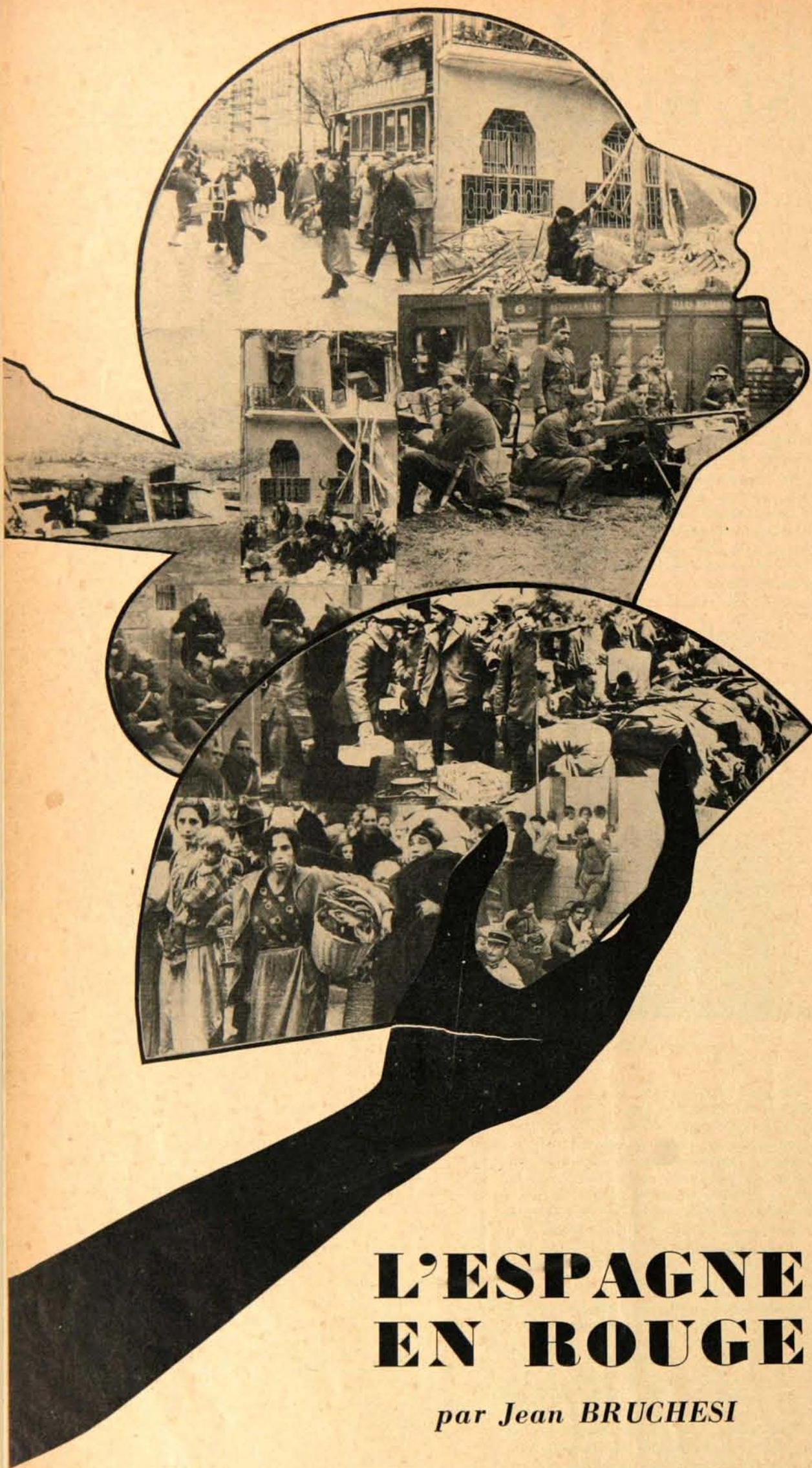
La musique, soit par son rythme, soit par ses sons, soit par ses nuances, sert de base à toutes les langues parlées. Elle est donc le principe fondamental et naturel de toutes manifestations des sentiments et des désirs, ainsi que des conventions humaines du langage parlé. «La musique, dit Platon, est une loi morale. Elle donne une âme à l'univers, des ailes à la pensée, un essor à l'imagination, un charme à la tristesse, la galeté et la vie à toute chose. Elle est l'essence de l'ordre et élève vers tout ce qui est bon, juste et beau dont elle est la forme invisible, mais cependant éblouissante, passionnée, éternelle.»

En effet, la musique est l'expression vivante de la Beauté; elle est aussi la voix d'un monde immatériel. L'objet de la musique est de satisfaire l'exubérance d'une âme heureuse ou d'une âme triste, ou encore de chanter la joie du cœur comme d'en apaiser la douleur. Il n'y a pas un seul instant de la vie qui ne se reflète dans la musique. Cette musique peut demeurer intérieure, tout en conservant sa consistance, puisqu'elle est fondue dans tous nos sentiments, même les plus profonds et les plus intimes.

A travers les siècles, la musique a subi autant de transformations auditives que l'exigeait le changement de mœurs et de coutumes de la vie des peuples. Elle a eu, elle aussi, ses modifications littéraires. Comme fidèle servante de la pensée, elle a dû se soumettre aux mille exigences du progrès intellectuel, physique et matériel.

La force impulsive qui engendre la musique, n'est pas due à un simple mécanisme de sons et de rythmes qui serait l'invention d'un compositeur. La musique est plus noble et plus haute que tout cela; cette force impulsive découle de la vie même et engendre la musique qui en est le chant. Ce mécanisme des sons et des rythmes permet de donner une forme expressive aux sentiments de l'âme et du cœur, et coopère à la présentation bien ordonnée des pensées conçues par l'esprit.

La musique est d'essence divine. Elle vient de Dieu pour retourner à Dieu. Elle enchante la terre et ses habitants; elle fait partie de toutes les religions et de tous les corps militaires, en passant à travers les peuples pour assouplir la rudesse de la vie matérielle. Elle est ce chant d'amour qui ne cessera que lorsque le glas de l'univers aura sonné.



L'ESPAGNE EN ROUGE

par Jean BRUCHESI

L'AN dernier, à pareille date, la radio, le télégraphe et la presse lançaient à travers le monde les noms de Dessié, d'Harrar, d'Addis-Abéba. A peu près totalement inconnu, jusque-là, sauf des diplomates, des historiens, des géographes et de quelques voyageurs, l'Empire du Roi des Rois devenait la grande vedette dont le sort préoccupait les chancelleries. A Paris, à Londres, à Genève, les hommes d'Etat inquiets se demandaient chaque jour si le lendemain ne verrait pas surgir l'incident qui plongerait de nouveau l'Europe et le monde dans une conflagration sans exemple. Pendant qu'on suivait sur la carte d'Afrique la marche lente mais progressive des phalanges fascistes, les puissantes unités de la *Home Fleet* sillonnaient la Méditerranée et Rome répondait aux sanctions par le spectacle d'une volonté ferme, froide, prête à tous les sacrifices. A la nervosité britannique, l'Italie opposait, comme pour faire mentir la tradition, le flegme réfléchi des gens du nord.

L'Ethiopie n'occupe plus le devant de la scène. Mussolini l'a conquise presque tout entière et le Lion de Juda cache ses illusions perdues au fond de quelque retraite dorée. Depuis le 19 juillet, c'est l'Espagne qui retient l'attention émue et nourrit l'angoisse d'un univers bouleversé. Comme il y a un an, avec plus de raison encore, le monde assiste, impuissant, à un conflit sanglant d'intérêts locaux, doublé cette fois d'un conflit de doctrines qui a pris des proportions formidables, qui divise l'Europe, comme l'Espagne, en deux camps, conflit d'où peut, à chaque instant, jaillir l'étincelle qui allumera l'incendie redouté.

La dictature débonnaire de Primo de Rivera avait, de 1923 à janvier 1930, orienté l'Espagne dans une voie nouvelle, commencé l'œuvre de redressement qu'un illusoire libéralisme, en attendant des faits plus graves, devait hélas compromettre pour longtemps. Un an à peine après la mort subite, survenue à Paris, de Primo de Rivera, et au lendemain des élections d'avril 1931 dont les premiers rapports donnèrent l'impression d'une victoire républicaine, le roi Alphonse XIII quittait Madrid, sans renoncer cependant à ses droits. Le souverain, qui était tout le contraire d'un lâche, mais qui répugnait à l'emploi de la force — ce qui, pour un chef d'Etat et dans des circonstances critiques, constitue une faiblesse impardonnable — crut, en s'exilant, épargner à son pays les horreurs de la guerre civile. La partie était simplement remise et la République, trahissant ses promesses, se révéla bientôt impuissante à retenir l'Espagne sur la pente rapide de la révolution sanglante et de l'anarchie.

En cinq ans, le peuple espagnol allait voter trois ou quatre fois, user une dizaine de ministères. L'alliance ténue des républicains et des modérés de Gil Robles ne faisait, un temps, que retarder la chute à l'abîme. D'une année à l'autre, et bientôt d'un mois à l'autre, le désordre croissant trahissait l'impuissance des gouvernants. Réactions sans lendemain des catholiques désunis, aspirations autonomistes des Basques, politique séparatiste de la Catalogne, résistance des grands propriétaires terriens, périodiques poussées anarchistes minaient rapidement la santé morale et physique de l'Espagne déjà si fort ébranlée. La doctrine communiste, ainsi que Lénine l'avait souligné dans son testament, ne pouvait trouver un terrain plus propice; et, sur le vieux fond anarchiste et révolutionnaire qui persiste, suivant le mot de Louis Bertrand, "dans toutes les régions espagnoles où l'Islam a dominé", la main de Moscou jeta à profusion les semences de haine.

(Suite à la page 22)



(Cliché Albert Dumas)

L'EXPÉRIENCE DE LA VIE FAÇONNE L'ÂME HUMAINE

par Valmore GRATTON

tures s'appuient alors sur une foule de facteurs vraisemblables mais qui n'en demeurent pas moins inconnus. Les jeux involontaires de physionomie, à peine perceptibles, les gestes esquissés inconsciemment éveillent son attention, orientent son imagination, mais suffisent-ils à produire une conviction raisonnable ?

Néanmoins, il est certains faits qui ne trompent pas puisque fatalement l'individu finit par révéler sa véritable nature, à son insu. Vient un moment où il n'éprouve plus le besoin de se composer un caractère factice. Regardez vivre les êtres dans leur milieu et vous les verrez agir à leur naturel. Je crois bien qu'il n'existe pas de volonté assez puissante pour se dérober indéfiniment aux influences provenant de l'ambiance. La personnalité humaine n'est-elle pas le produit d'une infinité d'impressions reçues de l'entourage et accumulées depuis l'enfance ? L'être vivant se façonne dès qu'il commence à sentir sa vie c'est-à-dire à la minute précise où il s'aperçoit que le monde est cruel. Du même coup, il constate combien il est illusoire de compter sur les autres. Au fur et à mesure qu'il prend conscience des turpitudes de l'existence, un réveil brutal s'opère en lui. L'enfant fantasque fait place à une créature de chair, tour à tour fébrile et résorbée. Or, cette initiation à la souffrance s'associe, dans son esprit, aux images familières qui composent l'atmosphère environnante. Ceux que les circonstances ont meurtris, à l'âge où l'on s'accroche d'habitude à l'espoir de vivre gardent tous en eux-mêmes la réminiscence vivace de ces heures troubles. Leurs fibres les plus émotives ont été à ce point remuées qu'ils en gardent l'empreinte ineffaçable. Il est facile de vérifier dans la pratique la solidité des liens qui rattachent l'individu aux décors de son enfance. Essayez, par exemple, d'enlever à un bambin un jouet fané, tout désarticulé. Vous constaterez par la façon spontanée dont il réagira combien il tient à ces objets inanimés, témoins de sa croissance.

Plus tard, lorsque ses illusions seront disparues une à une, le vieillard décrépît, conservera encore, au déclin de ses jours, le souvenir attristé de ses premiers attachements rompus. Du fond de sa mémoire, ces hantises évoquées tardivement rempliront le vide du crépuscule.

Après tout, il ne faut pas s'en faire, la grande éducatrice de la sensibilité, c'est encore la douleur, la bonne et saine douleur comme disait un psychologue averti. Les froissements coutumiers subis à l'école de l'expérience complètent l'éducation des forces nerveuses que la culture livresque n'a pas achevée. A vrai dire, le pauvre malheureux qui n'a jamais connu la détresse morale est incapable de comprendre les autres. Il circule comme un aveugle dans une société qu'il ne voit pas, côtoie des intimes qu'il ignore parce qu'il n'a pas appris à les deviner. Pourtant, l'expression par laquelle s'affirme un être traduit les particularités de l'âme qui l'anime avec autant de précision que la démarche et la physionomie en dénotent les affinités intellectuelles. En d'autres termes, la source d'inspiration est le produit d'une ambiance. L'artiste inculque à son œuvre les impressions qu'il a reçues de la vie. Ces images auxquelles il essaie de donner une forme concrète, sont en quelque sorte l'évocation des êtres et des choses qui ont contribué à l'épanouissement de sa personnalité.

Qu'est-ce que représente un poème ou une mélodie sinon une émotion ressentie avec acuité ? Cette rare faculté que possèdent certains êtres privilégiés de remuer l'âme humaine par des mots, des sons ou des couleurs est le fruit d'une culture poussée jusqu'à l'exaltation. Il faut de l'affinement pour réussir à décrire les nuances les plus subtiles du sentiment. Effectivement, une œuvre émeut lorsqu'elle cristallise un phénomène psychique à l'état aigu. On comprend alors pourquoi les musiques vibrantes ont le don de charmer l'auditoire le plus disparate. Au fond, cette préférence est un fait symptomatique attestant que le thème sentimental correspond à une expérience douloureuse dans laquelle tout être normal retrouve l'incarnation de sa propre mélancolie. De fait, l'existence turbulente des grandes villes provoque, en surexcitant l'organisme, une lassitude morale qui confine à la tristesse. Le langage musical dispense de parler ; il apaise les nerfs agacés en même temps qu'il satisfait un besoin émotionnel collectif. La musique, comme toutes les autres formes de l'art possède aussi un pouvoir suggestif. Pour l'âme poétique, elle devient une source intarissable d'inspiration.

On pourrait se demander si les forces agissant autour de nous fournissent à l'initiative individuelle l'impulsion motrice. Pas totalement. Il y a une part énorme de déterminisme en nous. Notre volonté, par exemple, ne pourrait changer l'ensemble des particularités physiques, intellectuelles et morales qui constituent une personne. Nous ne choisissons le lieu de notre naissance, ni notre tempérament. Dès lors, la psycho-analyse doit tenir compte du subconscient, faire la part de l'atavisme. (Suite à la page 22).

LES phases tourmentées de cette prodigieuse aventure qu'on appelle la vie se déroulent, en silence, dans les profondeurs de l'âme humaine. C'est là que la véritable physionomie morale des êtres s'étale sans aucun artifice, à l'abri des regards indiscrets. Que d'émotions inavouées, aussi que de laideurs insoupçonnées y germent, s'épanouissent librement en dehors de toute contrainte. Le contrôle de ce monde invisible échappe à l'emprise des hommes. Si on pouvait en pénétrer l'énigme, on serait déconcerté, parfois même dégoûté d'y découvrir la trame complexe des sentiments.

La psychologie dispose de bien faibles moyens pour étudier le paradoxe de la vie avec ses manifestations contradictoires. D'abord, la faculté d'analyse n'est pas une qualité connue à tout le monde ; elle suppose une aptitude naturelle que l'on peut cultiver à l'infini. Forcément, l'observateur doit comprendre la nature humaine à fond et surtout se connaître lui-même puisqu'il procède par déductions. L'expérience jointe à une forte intuition constituent donc la plus sûre éducation, en la matière. Ainsi, les indices qu'il perçoit sont des éléments révélateurs qui lui permettent de reconstituer le drame intime dont il prévoit déjà les péripéties. Par ailleurs, il est exposé à se tromper lorsqu'il cherche à percer les mobiles secrets d'un acte isolé ou à expliquer une intention traduite par des paroles incohérentes. Ses conjec-

QUE SAVEZ-VOUS DES INSTRUMENTS A MARQUER LE TEMPS?

Par Maurice PAQUIN

1 — Prenez votre montre. Elle est précise à la seconde près. Vous savez qu'elle est formée d'un assemblage de pièces. Avez-vous idée cependant du nombre de pièces nécessaires à la réalisation de ce petit instrument si parfait?

2 — Pourquoi une horloge fait-elle ce bruit régulier qu'on nomme tic-tac?

3 — Toutes les horloges n'ont pas de pendule et de poids. Comment fonctionnent-elles? Quel est en particulier le fonctionnement de nos montres?

4 — Comment se fait-il que les aiguilles ne tournent pas à la même vitesse? Y a-t-il plusieurs forces motrices dans une montre ou une horloge?

5 — Qu'entend-t-on par pierres dans une montre? On dit: ma montre a dix ou quinze pierres.

6 — Comment se fait-il que les montres ne soient pas plus dispendieuses, alors qu'on y trouve jusqu'à dix ou vingt diamants?

1 — Ceci est très variable entre des montres plus ou moins dispendieuses, plus ou moins précises, il pourra y avoir des différences de quarante ou cinquante pièces. Règle générale, cependant, nous pouvons dire qu'il faut de quatre-vingt-dix à cent morceaux différents pour fabriquer une montre ordinaire.

2 — Toutes les pièces d'horlogerie moderne sont basées sur le principe du pendule. Un poids au bout d'une corde enroulée sur l'axe d'une roue dentelée, cherche à tomber entraînant ainsi la roue dans son mouvement rotatoire. C'est le moteur. Pour régulariser son mouvement, tendant toujours à s'accélérer à mesure que le poids tombe vers le sol, on se sert du pendule ou balancier. La tige du pendule se termine au haut, près de l'axe d'attache par une petite pièce horizontale, la fourchette, munie de deux dents à ses extrémités. Une roue dentelée engrenée sur la roue motrice, vient en contact avec les dents de la fourchette. Si on imprime un mouvement oscillatoire au pendule, la fourchette balancera également. Ses deux dents se lèveront alternativement, échappant ainsi une dent de la roue, mise en mouvement par la force du poids. L'autre dent l'arrêtera aussitôt, pour l'échapper de nouveau au retour du pendule. C'est donc le balancier arrêtant ainsi la roue à intervalles réguliers, qui cause le tic-tac de l'horloge. Le poids et le balancier se complètent donc l'un l'autre. La force motrice du poids entretiendra les oscillations du pendule, qui, lui-même, régularisera le mouvement.

3 — Il eût été impossible, surtout pour une montre, d'avoir poids et pendule. On a donc trouvé une autre solution, en se basant toujours sur le même principe. Un ressort en spirale donne la force motrice. On roule le ressort sur lui-même, en remontant sa montre. Il cherche évidemment à reprendre sa position normale, et actionne ainsi la roue principale, qui lui est attachée. La fourchette régulatrice se relie à un balancier en forme de roue, muni lui-même d'un petit ressort très fin, le cheveu. La roue motrice, entraînée par le gros ressort, fait glisser la première dent de la fourchette sur une de ses propres dents faites en pente. La fourchette s'incline et le balancier tourne à droite resserrant le cheveu. Rendu au maximum de contraction, le cheveu tend à reprendre son état normal, ramenant le balancier à gauche. La fourchette s'incline également à gauche, échappant une dent de la roue, pour accrocher la suivante. La pente ramène la fourchette à droite et ainsi de suite.

Le premier numéro de l'année présente aux lecteurs une page nouvelle qui saura sans doute les intéresser et les attacher davantage à la Revue. Le mot "revue" signifie, en effet, examen d'un ensemble de sujets variés; qui lit la Revue veut y trouver de quoi s'instruire et se délasser. L'idéal est de pouvoir unir les deux à la fois. Ce n'est pas impossible: déjà les mots croisés étendent le vocabulaire en amusant. En amusant également, nous voulons, si possible, élargir le cercle de nos connaissances, sur les choses les plus usuelles, celles dont nous nous servons, que nous voyons quotidiennement. Nous sommes tellement habitués à leur existence que nous nous arrêtons rarement à nous demander quelles sont



leurs origines, à qui nous sommes redevables de leur découverte ou de leur utilisation, quels sont les éléments de leur fonctionnement, et foule d'autres détails tant historiques que pratiques. Nous pourrions obtenir ces connaissances en fouillant les bouquins, mais, la journée finie, nous aimons mieux nous reposer à des lectures faciles et à des amusements du genre des mots croisés ou de ce que nous vous proposons aujourd'hui.

Tous les mois nous aurons un nouveau sujet. Nous proposerons d'abord des questions, auxquelles vous vous efforcerez de répondre. Vous pourrez même en faire un jeu de société. Plus bas, vous trouverez les réponses, qui vous permettront de vérifier à combien de questions vous avez répondu correctement. Espérons que le jeu saura vous plaire tout en rafraîchissant vos connaissances.

4 — Il n'y a qu'une seule force motrice. On arrive à faire tourner les aiguilles à différentes vitesses, par l'engrenage d'une série de petites roues dentelées. La plus grande roue comptant plus de dents, prendra plus de temps à faire une révolution. On lui reliera donc l'aiguille des heures. La petite, prenant moins de temps, on y attachera l'aiguille des minutes.

5 — Ce sont de petits diamants servant d'appui à l'axe des diverses roues. La propriété du diamant est d'être inusable. Si le métal servait d'appui à l'axe des roues, la friction causée par le mouvement continuél. l'usurait bientôt et dérangerait la précision de la montre. Les petits diamants, permettent un mouvement beaucoup plus doux, à cause de leur surface polie, et ne s'usant pas, réduisent au minimum la friction

7 — Y a-t-il longtemps que l'horloge et la montre existent?

8 — Comment mesurait-on le temps avant la découverte de l'horloge?

9 — Quel pays jouit d'une réputation mondiale pour la perfection de ses travaux d'horlogerie?

10 — Pouvez-vous dire où se trouve la plus grosse horloge du monde?

11 — Nos montres modernes sont-elles bien précises?

12 — Dans quelle ville trouve-t-on une horloge indiquant non seulement l'heure, mais les jours, les fêtes mobiles, le cours des planètes, les phases de la lune, les éclipses du soleil et de la lune?

et prolongent la durée. Les montres très bon marché s'usent vite et n'arrivent jamais à une bien grande précision, justement parce qu'elles n'ont pas de pierre.

6 — Pour l'horlogerie on emploie le diamant jaune, de beaucoup plus commun et plus répandu que le diamant bleu de la joaillerie; ce qui ne l'empêche pas d'avoir les mêmes qualités de dureté et de poli.

7 — Il semble qu'un système aussi simple que le poids et le pendule devrait exister de temps immémorial. Il n'en est rien cependant. Ce n'est qu'à la fin du XVI^e siècle, que le physicien italien Galilée découvrit le système du pendule. Et l'horloge à pendule ne se généralisa que sur la fin du XVII^e siècle. C'est au mathématicien hollandais Huyghens de la fin du XVII^e siècle, que l'on doit l'invention du balancier à ressort spirale, dont nous avons parlé plus haut.

8 — Il existait une foule de système, plus ou moins précis les uns que les autres. Le plus connu et le meilleur était le cadran solaire. Un autre, aussi très connu, était le sablier, encore utilisé en cuisine. On employait également l'horloge à eau, ou clepsydre.

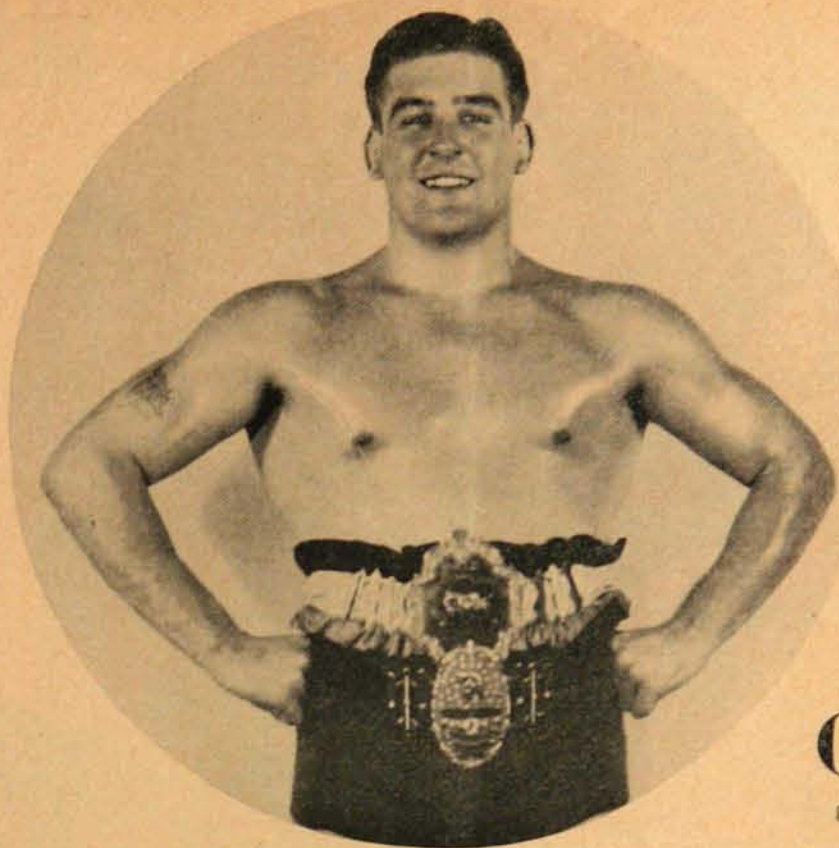
9 — La Suisse.

10 — Le Parlement de Londres possède cette merveille appelée "Big Ben". On peut se faire une idée de sa grandeur, lorsqu'on sait que l'aiguille des minutes mesure près de quatre verges de long. Le mécanisme forme une véritable machinerie, dont le remontage demande le travail de deux hommes pendant cinq heures. Le timbre sonnant les heures, pèse treize tonnes. Par contre, on réussit ce tour de force d'insérer toute une montre dans le chaton d'une bague!

11 — Les montres ordinaires peuvent se permettre des variations de secondes, dans les vingt-quatre heures. Mais pour les chronomètres de précision, on ne tolérera pas un écart de 1/50 de seconde en vingt-quatre heures. On peut juger de la perfection de ces instruments.

12 — La cathédrale de Strasbourg possède cette merveille. En plus, chaque fois que l'heure sonne, un coq chante en battant des ailes.

YVON ROBERT VOIT...



YVON ROBERT

...LA VIE AVEC OPTIMISME

«En vérité, je crois que cet accident, tout regrettable semble-t-il, aura un effet salutaire sur ma destinée. Plus j'y songe, plus grande en est ma conviction. Certes, cette jambe fracturée constitue pour moi une perte d'argent considérable et un déclin physique momentané, mais j'estime heureux que cet accident me soit arrivé et j'en remercie la Providence!»

Je n'en pouvais croire mes oreilles. J'étais confortablement assis dans la chambre ensoleillée de Mlle Robert, sise au rez-de-chaussée de leur demeure, rue Christophe-Colomb, et servant de chambre à coucher au champion lutteur du monde pour sa convalescence. Je regardai Yvon d'un air incrédule. Il remarqua sans doute mon scepticisme, car il reprit en souriant: «Je ne badine pas, cette fois, je suis parfaitement sincère!»

Était-ce possible. Et dire que les rédacteurs sportifs évaluaient à près de \$25,000.00 les recettes perdues pour Yvon à cause de cette malheureuse blessure. Ne prétendait-on pas d'ailleurs que le trône du champion vacillait déjà, et ne doutait-on pas qu'il pût reprendre son prestige après une telle calamité!

— Comment peux-tu voir un bienfait dans cet accident? répliquai-je aussitôt, c'est absolument paradoxal. Ma surprise fut à son comble lorsque mon interlocuteur répondit philosophiquement: «Ça me donne le temps de méditer!» J'allumai une cigarette après en avoir offert une à Yvon qui la refusa et je le priai de bien vouloir m'expliquer ce sophisme qui constituait pour moi un réel mystère. Voici en substance ce qu'il me raconta. J'ai joint à son récit mes propres commentaires.

— Je suis né, comme tu le sais, sur le boulevard Lasalle à Verdun. Mes parents sont revenus de l'Ouest canadien un peu avant la guerre. C'est au plein milieu de la conscription que je vins au monde... C'était le 8 octobre 1914.

Yvon fit ses études primaires à l'école Saint-Etienne où le Frère Victorien exerça une profonde influence sur le bambin. Né de parents campagnards, le Frère Victorien était un homme de principes et d'action. Il se prit d'affection d'une vie réellement vigoureuse. A l'âge de 10 ans, le jeune Robert eut un moment l'intention de suivre l'exemple de son professeur. Je n'aurais probablement pas à écrire cette histoire aujourd'hui, si Yvon avait suivi ses premiers penchants et s'il avait embrassé cette vocation. Pourtant l'actif exemple de ses deux frères aînés devait beaucoup influencer son imagination en éveil.

— Armand et Maurice sont mes deux frères, me dit Yvon, et comme tu le sais l'un fait partie de la Police de Montréal et l'autre est membre de la R. C. M. P. Quand j'étais enfant je les admirais et je désirais suivre leurs traces. Tous deux étaient bons boxeurs; ils excellaient dans tous les sports et quoiqu'ils n'aient jamais connu la renommée, ils pouvaient faire belle figure dans n'importe quel

domaine. C'est alors que notre famille transporta ses pénates au no 6025 Christophe-Colomb, c'est-à-dire ici même où nous causons actuellement, et je commençai à fréquenter le club Outremont dont Léo «Kid» Roy était membre. Il me souvient un jour qu'il me gratifia de son autographe et je me souviens encore parfaitement qu'il me conseilla certain soir de continuer à m'entraîner si je voulais devenir bon boxeur, de poursuivre Yvon avec un sourire narquois tout en s'aidant de ses bras musculeux pour placer sa jambe encore dans le plâtre dans une meilleure posture.

Le champion consacra la majeure partie de ses loisirs d'enfant au club Outremont, encouragé par son père, Georges H. Robert, qui l'incitait sans cesse à pratiquer la culture physique. M. Robert senior a toujours préconisé les bienfaits de ces exercices quotidiens et il suffit de constater la grande vitalité de sa personne en dépit de ses soixante ans pour comprendre qu'il en est resté un adepte convaincu.

— Au club Outremont, j'eus l'occasion de voir à l'œuvre plusieurs bons lutteurs, tels Harry Madison et Emile Maupas, de poursuivre le champion, mais ce n'est que dans la personne de Henri DeGlane que j'entrevis le symbole de mon idéal. Il m'apparut tel que je l'avais conçu en imagination et il produisit une heureuse influence sur mon esprit! Il me souvient avoir entendu quelqu'un me révéler un jour: DeGlane n'est pas un Français, il ne connaît même pas le premier mot de notre vocabulaire, c'est un Allemand, ou tout simplement une marotte... Durant les jours qui suivirent je me sentis envahi par un certain malaise intérieur. J'en perdais

presque le sommeil. J'avais cru fermement que Henri était réellement un Français venu du sol de nos pères et je ne pouvais me résoudre à croire le contraire. Pour en avoir le cœur net, je décidai enfin d'aller parler en français à cette «marotte» dont j'aurais moi-même qualifié le champion s'il m'avait déçu. Lorsque j'arrivai en face de DeGlane, mes nerfs me trahirent et je lui demandai en anglais: «Do you speak French?» Il me répondit du même langage: «Why, yes I do!» Sur ce, je poursuivis en français cette fois: «Voudriez-vous me dire quelque chose», et il répondit du même ton: «Tu es un garçon cossu et si tu prends soin de toi, tu pourras devenir un jour un lutteur!» J'étais tellement heureux que je dus me retenir pour ne pas danser de joie. Je me disais intérieurement: puisque le Français Henri DeGlane a pu arriver au championnat mondial, pourquoi n'y arriverais-je pas moi-même!

A partir de ce jour, Yvon travailla avec ardeur pour en arriver au but qu'il rêvait d'atteindre. L'un de ses compagnons, Jean Pusie, le quitta un jour pour s'adonner au hockey, mais Arthur LeGrand, un autre ami d'enfance, résolut d'embrasser avec lui la carrière de la lutte. A 14 ans, Yvon était déjà bon lutteur. C'est à cette époque qu'il commença ses études de mécanisme au Montreal Technical School, coin des rues Sherbrooke et Kemberley. On le remarqua bientôt pour sa puissance physique peu commune pour son âge. Il avait 16 ans lorsque le promoteur Lucien Riopel lui donna son premier «essai». Quoique le jeune Robert se fut endurci les muscles en travaillant avec les Russes et les Polonais engagés par son père dans des travaux de construc-

tion, le promoteur jugea que Yvon n'était pas encore de taille à lutter contre les poids lourds et il lui conseilla d'attendre.

Vers ce temps-là, Georges Robert obtint le contrat pour la construction de l'église de St-Constant. Au cours de ces travaux Yvon vint à un cheveu près de la mort lorsque s'effondra l'échafaudage construit sur le clocher. Il put heureusement s'accrocher à un pan du clocher et s'y cramponner en attendant qu'on vint le secourir.

— Emile Maupas descendit un jour à Montréal pour me parler, de poursuivre Yvon. C'était en 1932. Il connaissait mon ambition et me savait en parfaite condition. Il me confia son intention de me prendre en tutelle pour un an, ajoutant qu'il me ferait suivre un entraînement selon le meilleur de sa connaissance. Et comme chacun le sait, la lutte n'a plus de secret pour Maupas. Naturellement, répondis-je, votre proposition me plaît énormément mais je suis incapable de vous payer le salaire que demande un tel travail. Ma bourse est très mince! Imagine-toi mon émotion lorsque Maupas reprit: «L'argent n'a rien à faire dans mes propositions. Depuis que j'ai combattu contre Frank Gotch, il y a de cela plusieurs années, je nourris l'espoir et l'ambition d'être le formateur d'un champion lutteur du monde canadien-français. Si je puis faire de toi ce champion désiré, mon travail et mes efforts seront pleinement rémunérés.

Le patient Emile Maupas amena donc le robuste et ambitieux jeune homme de 18 ans et commença son travail de formation. Lorsqu'il arriva au camp des Laurentides, Yvon pesait 263 lbs. Son poids se réduisit graduellement jusqu'à 198 lbs et après plusieurs semaines d'un régime draconien il atteignait sa pesanté normale de 225 lbs qu'il pèse aujourd'hui.

En 1933, le promoteur Riopel lui accorda un combat contre John Charette. Il remporta les honneurs en 9 m. 45 s. Son adversaire s'en tira avec un œil au beurre noir et il ne se souvenait plus de ce qu'il s'était passé lorsqu'il rouvrit les yeux dans sa chambre après le combat. Yvon venait de gagner son premier combat. Au cours de cette même soirée, Henri DeGlane battit le Comte George Zarinoff devant une assistance de 9,300

(Suite à la page 17)

Entrevue

par

PAUL PARIZEAU

C'est la voiture la PLUS NOUVELLE du domaine des bas prix



LES GENS ont l'habitude de beaucoup espérer de la vedette des voitures. Ainsi, dans notre conception du Chevrolet pour 1937, nous avons cherché la réalisation d'un auto complet—complètement nouveau.

Nous avons changé le style. Nos nouvelles voitures n'avaient pas encore passé vingt-quatre heures dans la rue, après leur apparition, qu'elles s'étaient déjà arrogé la popularité d'une vedette par la beauté de ligne de leur nouveau style "diamond crown"!

Nous avons construit une sorte tout à fait nouvelle de carrosserie Fisher monacier à toit-tourelle. Et, telle que vous la voyez aujourd'hui sur le Chevrolet pour 1937, c'est la première car-

rosserie tout acier, toute silencieuse, jamais offerte sur une voiture au plus bas prix. La glace de sécurité est employée dans toutes les fenêtres . . . les sièges et les portes sont plus larges . . . et la ventilation Fisher sans courants d'air est améliorée.

Nous avons produit un nouveau moteur à soupapes en tête de haute compression. Nous avons accru sa puissance en vue d'une meilleure performance. La douceur fut aussi portée à un degré supérieur pour le confort; et en dépit de tout cela, nous avons réduit ses frais d'opération au chiffre le plus bas dans toute l'histoire de Chevrolet!

Nous avons amélioré chaque caractéristique

Chevrolet éprouvée des années passées. De plus gros freins hydrauliques pour la sûreté. Un meilleur roulement flottant pour les genoux mécaniques*. Nous avons incorporé un nouvel essieu arrière hypoïde, plus bas et sûr.

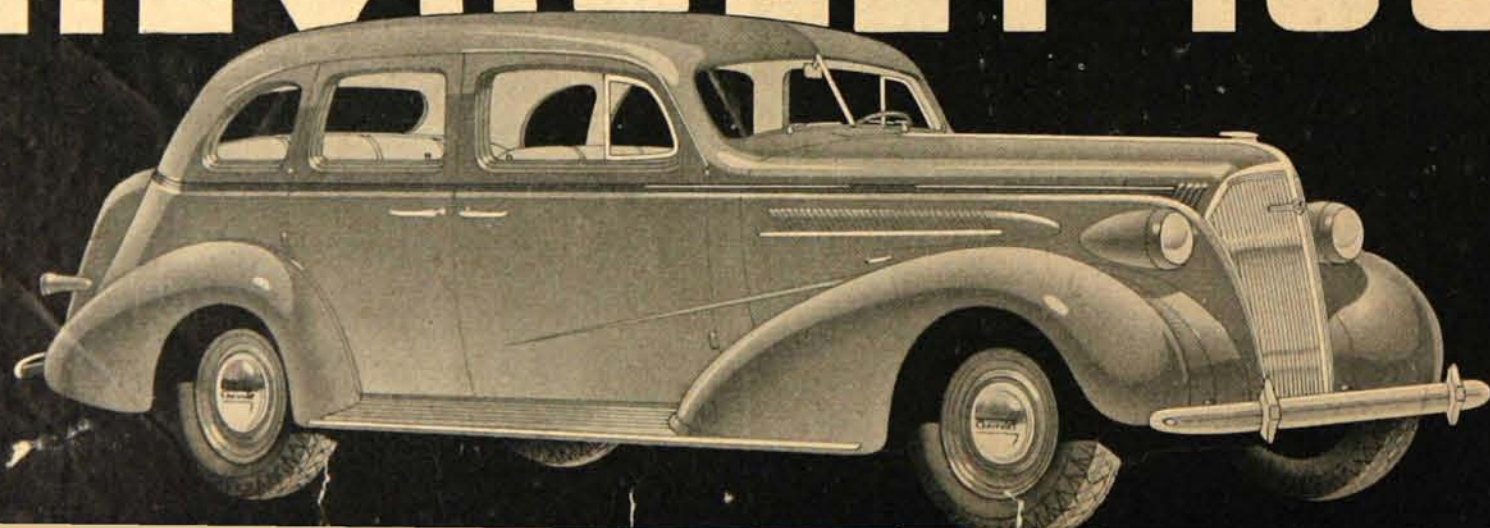
Nous n'étions pas forcés de faire toutes ces choses. Mais nous avons trouvé que lorsque vous offrez au public tout ce qu'il veut—et ce qu'il ne peut pas trouver ailleurs aux plus bas prix—le public a l'habitude de se montrer reconnaissant. C'est pour cela que la suprématie de Chevrolet est aussi remarquable dans les ventes que dans le domaine de l'élégance et de la valeur!

* Sur les modèles Master de luxe.

Paiements mensuels adaptés à votre bourse suivant le mode General Motors de paiements à termes.

Prix depuis \$732 (Coupé d'affaires à 2 places). Modèles Master de luxe depuis \$819. Livrés à l'usine, Oshawa, Ont. Taxes du gouvernement, licence et fret à coût additionnel.

CHEVROLET 1937



LE COEUR RÉPOND

Roman inédit, aussi intitulé :

“LA SAUGETTE”

de

H.-A DOURLIAC

Lauréat de l'Académie Française

I

MES bagages sont expédiés ?

— Oui Monsieur.

— Ma note est prête ?

— La voici, monsieur.

Le voyageur jeta un simple coup d'œil sur le total, prit quelques billets bleus dans son portefeuille, les posa sur le bureau :

— Le reste pour le service.

Puis, indifférent au salut des hôteliers, aux remerciements du personnel, aux sourires des enfants, il toucha légèrement sa casquette et tourna les talons.

Sur le seuil, il s'arrêta un instant...

Le soleil faisait braisiller les murs blancs, l'ancien couvent, transformé en hôtellerie, la terrasse aux degrés de marbre, les vitres des hautes fenêtres à barreaux : tout brillait d'un éclat un peu aveuglant.

Derrière le rideau de pin, descendant vers la mer, la baie de Cavalaire déployait un arc éblouissant qui reflétait l'azur du ciel. Une ligne de torpilleurs glissait à la surface, comme de longs cétaqués. On apercevait les îles d'or dans le lointain.

Celui qui partait laissa errer son regard d'acier sur l'admirable paysage puis l'abaisse vers les palmiers géants plantés jusqu'à la grille...

Il n'avait pas voulu de l'omnibus, préférant faire la route à pied : à cette heure matinale, le jardin était désert : chacun était encore à sa toilette ; cependant toute une famille apparut au détour du chemin, revenant de la chapelle voisine : père, mère, enfants...

— Tiens ! Monsieur de Saint-Thibault s'en va déjà ! observa un des aînés. Ils se hâtèrent pour lui dire : “Au revoir” ; mais pendant qu'ils montaient d'un côté il dégringola de l'autre et s'éloigna à grands pas, faisant voler les cailloux de son bâton ferré.

— Bon voyage ! Monsieur de Saint-Thibault, crièrent les petits.

Il ne répondit pas et s'enfonça dans la vallée.

— S'ils devinaient où je vais, ces gens pieux se voileraient la face, ricana-t-il in-petto et, demain, quel concert de lamentations, d'exclamations, de réflexions saugrenues !

Heureusement, il avait pris ses précautions : ses colis enregistrés directement, pour Paris, sa note réglée, son départ annoncé, nul ne s'inquiéterait de lui et il pourrait mourir tranquille.

Il eut un soupir de satisfaction et alluma une cigarette.

Bertrand de Saint-Thibault était entré dans la vie par la porte d'or.

Est-ce toujours un avantage ?

Orphelin très jeune, et, élevé par une tante qui l'adorait et le gâtait outrageusement, il n'avait subi aucune contrainte. Libre de ses actions, maître de sa fortune,

à l'âge où la plupart des hommes sont encore obligés de compter avec leur famille et leur bourse, il avait usé et abusé de tous les plaisirs et, tout naturellement, était arrivé bien vite à la satiété. Aussi, las de tout, indifférent à tout, n'aimant personne, ne croyant à rien, il avait décidé de se tuer, solution élégante, à son avis, qui sans doute, n'eut pas été celui de ses ancêtres.

Les Saint-Thibault étaient de vieille famille terrienne. Originaires du Nivernais, où un joli village porte encore leur nom, pendant des siècles, ils étaient demeurés fidèles à ce cœur de France, et

Ses compagnons de plaisir l'ont à peu près oublié, et si l'un d'eux passait par là, un soir d'automne, il ne reconnaîtrait certes pas le brillant de Saint-Thibault, dans le rustique chasseur qui, son fusil sur l'épaule, redescend vers la Saugette...



ne le quittaient guère que pour le service de Dieu et du roi.

Malheureusement, le grand-père, emporté par la fièvre de spéculation, où s'édifièrent et se ruinèrent tant de fortunes au début du Second Empire, vendit peu à peu toutes les propriétés, pour se lancer dans des entreprises financières plus ou moins réussies, à la suite de son ami Morny. La mort du noble duc fut pour lui un coup terrible, il ne s'en releva pas. Et son fils eut été réduit à la portion congrue sans un mariage avec une jeune héritière moscovite qui lui permit de faire bonne figure dans une ambassade.

Madame de Saint-Thibault mourut en donnant le jour à un fils, son mari qui s'était bravement battu en 70 avait contracté le germe d'une maladie qui l'emporta prématurément ; le petit Bertrand fut confié à la tutelle d'une tante maternelle, la comtesse Yousoff.

Veuve, riche, et sans enfants, elle n'avait que deux passions dans sa vie : Paris et son neveu.

"Après avoir créé la femme, Dieu voulut à la fois faire mieux et pire, il créa la femme russe."

La comtesse justifiait cette boutade de Dumas.

Toujours en deçà ou en delà de la normale, aussi parfaitement désagréable, que parfaitement aimable, passant d'un enthousiasme excessif à un dénigrement systématique, brillant le lendemain ce qu'elle avait adoré la veille, son caractère avait la mobilité de ses yeux, d'un reflet glauque comme les vagues, dont elle avait la perpétuelle agitation.

On ne s'ennuyait jamais avec elle, mais on ne se reposait jamais non plus. Réceptions, bals, théâtres, dîners, concerts, courses, patinage, expositions, sports, voyages emplissaient son existence ; on la voyait partout ; elle était mêlée à tout ; rien ne se faisait sans elle, ni un ministère, ni une élection académique ; on ne lançait pas une mode, un poète, un savant, sans qu'il eut passé par son salon ; son nom tenait toujours la tête dans le "tout Paris" mondain et les plus intrépides Américaines étaient dépassées par cette quadragénaire dont les cheveux poudrés faisaient ressortir l'éternelle jeunesse.

— Comment fera-t-elle pour vieillir ? disaient parfois les bonnes amies, elle ne saura jamais dételer.

Elle n'avait pas su, en effet ; ce chagrin lui fut épargné.

Un soir, rentrant du bal, elle s'endormit en fredonnant une ariette ; elle ne se réveilla pas le lendemain. Selon son désir, on l'enterra dans la fraîche toilette étreinte la veille et les lecteurs du carnet mondaïn apprirent en même temps qu'on dansait chez elle le lundi et qu'on l'enterrait le jeudi.

C'était la seule figure de femme qui tint quelque place dans la mémoire de Bertrand.

Il avait eu pour elle l'affection des petits pour la jolie parente à la peau douce et qui sent bon. Il aimait jouer avec ses bagues, fourrager dans ses dentelles, lui donner des conseils de toilette. Elle, amusée, s'y prêtait volontiers, tendre, mais nullement maternelle.

Son départ à l'anglaise et quelques aventures avaient apaisé le sincère chagrin de Bertrand. D'ailleurs, "Tante Youyou" était de celles qui préfèrent les roses aux cyprès et elle avait horreur du noir.

Son neveu lui gardait un souvenir affectueux, mais la crainte de la contrister n'était pas pour l'arrêter dans ses folies pas plus que devant le suicide.

Il ne vieillirait pas lui non plus voilà tout.

Mais, comme elle était partie dans sa robe de bal, à peine froissée, lui voulait s'en aller dans un joli décor et c'est pourquoi il était venu sur cette côte d'azur, où il avait vécu ses heures les plus intenses, pensée bien digne de cet épicurien.

A Nice, Monte-Carlo, Canne, Beaulieu, il était trop connu ; impossible d'échapper à la curiosité, aux commentaires, aux reportages sensationnels... C'est pourquoi il s'était réfugié dans ce coin tranquille, où il n'était exposé à rencontrer ni compagnon de fête, ni camarades de cercle...

C'était sa dernière halte. Maintenant le soleil était levé sur son dernier jour.

II

SUR la route de Gassin toute blanche, le bâton ferré frappait le sol en cadence, au rythme de la marche ; les pensées cheminaient plus vite encore et Bertrand voyait défiler toute sa vie.

Comme on déchire de vieux papiers jaunés, il rejetait l'un après l'autre les souvenirs maculés et flétris.

Aucun valait-il qu'on s'y arrêtât ? Était-il un seul jour qu'il eut voulu revivre ?

Faux amis, amours vénales, plaisirs factices, avait-il connu autre chose ? Non, quand on ne se paye pas de vains simulacres, de mots creux, de comédies... Sur la scène du monde, chacun joue son petit rôle. Il l'avait joué comme les autres. Maintenant, il en avait assez. "Tirez le rideau, la farce est jouée."

Une auto gronda, passa devant lui, comme un éclair ; des chapeaux s'agitèrent, la famille d'Erfeuille, évitée tout à l'heure, s'en allait à Saint-Tropez. Ceux-là prenaient l'existence au sérieux, ils se croyaient des devoirs envers Dieu, envers leur prochain, envers eux-mêmes. Ils croyaient à cette vie et même à une autre !

Non contents de s'occuper des vivants, ils se dépensaient aussi pour les morts ; presque chaque jour on disait une messe pour un de leurs ascendants ou collatéraux. Comme s'ils n'étaient pas assez nombreux !

Une charrette anglaise traînée par un âne récalcitrant arrivait cahin-caha. Il se jeta dans le chemin creux pour l'éviter.

Encore un voisin d'hôtel et sa femme ; un méridional bavard et vantard, dont la façon de lui était insupportable. La veille il lui avait donné la recette pour tuer un chien enragé :

— Un coup de badine, tout sec, et vous lui cassez la patte. Ça m'est arrivé deux fois.

Pas idéal pour deux sous celui-là ; mais il aimait la vie pour tous les plaisirs matériels, parmi lesquels la table tenait la première place.

Le site était joli et sauvage à souhait ; laissant derrière lui Gassin haut perché, dont les tours sarazines se détachaient dans la lumière crue, il descendait un sentier en lacet, au milieu d'un bois de chênes lièges au tronc décortiqué de façon lamentable. Des masses sombres de pins hérissaient la montagne, ceinturant l'horizon. On serait très bien au fond de cet entonnoir et nul ne vous y viendrait chercher.

Brusquement, il s'arrêta.

Par une échancre apparissait un délicieux vallon, tout riant, tout paisible, tout criblé de flèches d'or. Au milieu, une ferme était nichée rappelant les fermes normandes, avec un clos à côté. Des paons faisaient la roue sur la pelouse ; des dindons les imitaient ; des pigeons roucoulaient sur le toit ; des poules, des pintades, picoraient, caquetaient, un coq chantait...

Était-ce le contraste avec les pensées qui l'occupaient, l'influence de l'heure matinale, de la divine solitude, mais Bertrand crut voir son enfance se dresser devant lui.

C'était ainsi à la ferme de Saint-Thibault, où il avait poussé en liberté, jusqu'à ses cinq ans, près de la bonne Martine, la nourrice de son père. Il revoyait sa coiffe blanche, ses joues ridées, ses petits yeux vifs toujours en quête du marmot turbulent qui croquait les pommes vertes, grimpait aux arbres, descendait même dans le puits où il avait failli se noyer un jour...



Robert Pelletier

...

Il nous fait plaisir ici de présenter à nos lecteurs M. Robert Pelletier, jeune artiste de talent, auteur de l'illustration de notre page frontispice. M. Pelletier est né à Montréal, en 1914. Il fréquenta tout d'abord le Mont Saint-Louis, puis suivit durant quatre ans les cours réguliers de dessin et de sculpture aux Beaux-Arts tout en assistant trois ans durant aux cours du soir de cette même institution. En 1935, il obtint son diplôme des Beaux-Arts et il est depuis à l'emploi de la Commission Scolaire de Montréal à titre de professeur de dessin. M. Pelletier reçut en 1934 deux médailles : l'une de bronze, prix du directeur de l'Ecole, et une autre d'argent, prix du cours supérieur pour dessin antique et anatomie. M. Pelletier a étudié sous la direction de MM. Charles Maillard, Maurice Félix, Henri Charpentier et Saint-Charles, tous professeurs aux Beaux-Arts. Ce jeune artiste que LA REVUE MODERNE est heureuse d'encourager est aussi un excellent sculpteur.

Lentement, il s'avançait à travers le pré fleuri ; le chat, ronronnant sur le mur le regardait venir en clignant des paupières ; une fumée légère s'élevait en spirales au-dessus de la cheminée ; sur les bâtiments un peu délabrés, les volets repeints mettaient une note claire ; un parterre de narcisses encadrait le perron ; un cep de vigne s'enroulait autour de la porte...

Le jeune homme s'arrêta, indécis, devant la grille...

Non, il ne pouvait se tuer ici.

Le chien aboyait, tirant sur sa chaîne...

— Vous désirez, monsieur ?

Une jeune fille apparaissait sur le seuil.

Elle semblait toute jeune avec de grands yeux limpides, très doux. Sans doute, elle avait cru à quelque mendiant, car elle tenait une miche de pain qu'elle déposait sur la fenêtre, en rougissant de sa méprise.

Un peu embarrassé, Bertrand la considérait sans répondre...

Elle descendit les degrés, ouvrit la grille de bois, et répéta sa question.

— Je me suis égaré, je crois, expliqua-t-il en hésitant...

— Où allez-vous ?

— A... Cogolin.

— Vous êtes dans la bonne voie ; tenez vous n'avez qu'à suivre ce chemin creux, à passer un ruisseau...

Il ne l'écoutait guère ! frappé d'une beauté blonde, du son de sa voix, de l'harmonie de ses gestes, de la sérénité de toutes ses manières.

Elle était vêtue d'une simple robe noire, sans ruban ni bijoux ; aucun anneau ne brillait à ses longues mains pâles dont la caresse devait être très douce...

Bertrand demanda :

— Vous êtes seule ?

— Mon père est aux champs.

— C'est imprudent... Vous ne craignez pas les chemineaux ?

— On leur donne ce qu'ils désirent : un morceau de pain, une bonne parole.

Bertrand n'était pas un dépravé ; dans ses pires excès, il était toujours demeuré homme de bonne compagnie ; mais il était dans une de ces heures troubles où une vague de folie monte parfois au cerveau. Subitement, il saisit la jeune fille et appuya sur sa joue un rapide baiser...

Elle s'était rejetée en arrière ; sans un mot, elle s'essuya la joue fit un signe de croix et rentra dans sa maison...

III

MAINTENANT, Bertrand suivait une pente rocailleuse, à peine tracée, s'enfonçant dans l'épaisseur des bois.

Le riant vallon s'était changé en un décor sauvage, digne du crayon de Gustave Doré. Des arbres renversés, des troncs brisés, des racines tordues, des entassements de rochers, et l'ombre opaque, presque oppressante des lieux où le soleil ne pénétre jamais...

Le coeur répond

des jours avant que l'on vint à son secours.

Heureusement, il n'était pas seul. Non sans peine, il parvint à tirer son revolver de sa poche.

C'était le moment de dételer.

Il arma la gachette...

Mais il était épuisé par ses efforts, sa vue se troublait, une sueur froide baignait son visage, ses membres s'engourdisaient, sa main était lourde, lourde...

Se raidissant par un miracle d'énergie, il réussit à soulever son arme et tira...

Une douleur légère, un sang chaud coulant sur sa joue... une sensation, pas désagréable ma foi ! de se noyer, de se perdre...

Puis tout tourne, tourne, et disparaît...

Bertrand se réveilla.

Il faisait nuit, il faisait froid ; il eut un frisson.

— J'ai eu tort de laisser ma fenêtre ouverte, pensa-t-il.

Le mouvement qu'il fit pour se lever, lui arracha un cri de douleur.

Des aiguilles lui pénétraient les chairs ; il était courbaturé, il sentait sur son visage une sorte de masque visqueux...

Avait-il le cauchemar ?

Il se tâta avec précaution, essayant de reprendre ses esprits.

Où était-il ?

Pas dans un lit assurément ; ses reins étaient endoloris par la couche dure et rocailleuse ; en allongeant les bras, il rencontrait des branches dont la rosée s'égoûtait sur son front.

Que lui était-il arrivé ?

La lune sortit d'un nuage ; un rayon filtra à travers les arbres, éclairant à la fois le paysage et ses idées.

— Maladroit, je me suis manqué ! pensa-t-il.

Il n'y avait qu'à recommencer.

Il tâtonnait vainement autour de lui ; le revolver avait-il roulé plus loin ?

A chaque effort, une plainte déchirante trahissait l'atroce souffrance...

Enfin !

Le froid de l'acier lui cause une sensation délicieuse... Il est donc toujours maître de sa vie.

Sans hésitation, avec précaution, pour ne pas se manquer cette fois, il écarta sa chemise et apuya l'arme libératrice sur son cœur...

L'amorce ne brûla même pas.

Quatre fois il recommença sans plus de succès, l'humidité de la nuit avait fait son œuvre.

En proie à une rage impuissante, il rejeta l'arme inutile, se croisa les bras. Rien, il ne pouvait plus rien ! Tel un animal blessé, il devait attendre la mort dans le hallier.

Combien de temps ?

Un grand désespoir s'empara de son âme, il se sentit tout petit, perdu, noyé, au fond du puits, terreur de son enfance...

Et la vieille Martine n'était plus là pour le repêcher.

Une fièvre ardente faisait bouillonner ses artères, la soif le dévorait, et le murmure cristallin du petit ruisseau, troublant seul le grand silence, irritait encore sa souffrance.

De l'eau, une gorgée d'eau fraîche dans le creux de sa main, il ne souhaitait plus autre chose, et aucune bassesse ne lui eût coûté pour l'obtenir.

S'il pouvait seulement pleuvoir ?

Couché sur le dos, il suivait d'un œil avide la marche des nuages, voilant parfois le disque d'argent ; il appelait la pluie bienfaisante avec le désespoir des peuplades africaines, prosternées devant le ciel implacable.

Et le ruisseau chantait toujours...

Bertrand se sentait devenir fou.

S'il pouvait seulement se traîner jusque là !

Avec une énergie surhumaine, s'aidant des mains, des coudes, des reins, défilant à chaque instant, avec sa pauvre jambe inerte, si douloureuse et si pesante, il parvint à s'arracher à l'engourdissement qui le tenait cloué au sol... des branches lui fouettaient le visage, des ronces lui déchiraient les chairs, des lianes traîtresses s'enroulaient autour de ses membres, le moindre choc lui faisait perdre connaissance...

Combien de temps mit-il à franchir la distance qui le séparait du petit ruisseau ?

Le cœur répond

Quand il l'atteignit enfin, les étoiles palissaient au ciel; les nids s'éveillaient, la forêt hostile prenait une figure plus douce...

Dans l'aube vaporeuse, la fontaine apparaissait comme un décor de féerie où ne manquait qu'une blanche apparition...

Mais hélas! nulle fée secourable ne se montrait sur ses bords et l'eau limpide coulait au fond d'un ravin, et le blessé n'eut pas eu trop de ses deux jambes pour y descendre...

Cette fois, c'en était fait!

A bout de forces, de courage, la gorge en feu, les oreilles bourdonnantes, Bertrand tendit les bras vers quelque image invisible, gémissant comme lorsqu'il était tout petit:

— Man Tinel! Man Tinel!

Et il s'évanouit de nouveau.

IV

UNE ombre douce, une faible lueur de veilleuse à travers la porcelaine transparente; un reflet qui danse au plafond; du silence, de la paix; un grand repos.

Bertrand a les yeux ouverts; il regarde, et, pour la première fois, depuis un long temps sans doute, il a conscience de ce qu'il voit.

Il ne distingue pas grand chose; ses paupières sont lourdes; ses prunelles troubles, comme l'aube naissante, qui engraisse à peine le trou noir de la fenêtre... mais ça s'éclaircit peu à peu... La lumière vient du dehors maintenant, blanche et laiteuse, comme les murs, les rideaux de cotonnade, les serviettes recouvrant la table de nuit, les draps de grosse toile, la couverture de laine, le blessé lui-même dont le petit miroir renvoie l'image si pâle...

Sur toute cette blancheur se détache seulement le crucifix de bois noir, placé au pied du lit pour qu'on puisse le voir en s'endormant.

Une grande heure se passe...

Le jour est venu; Bertrand l'a vu arriver, sans tourner la tête; il ne remue pas, il est bien; il suit machinalement les jeux d'un rayon d'or qui se pose de ci, de là, voltigeant comme un feu follet qui finit par le caresser doucement...

Des bruits légers; les nids aussi s'éveillent; les oiseaux gazouillent, les pigeons roucoulent, le coq chante...

Son front se plisse; il commence à penser... il cherche;... il hésite;... il se souvient...

Où est-il?

A l'hôpital?

Peut-être.

Ce serait original pour un membre duockey!

Et très possible après tout. N'a-t-il pas pris soin de détruire tout ce qui pourrait faire reconnaître son identité?

La porte s'ouvre doucement, un pas feutré glisse sur le carreau...

Une femme, dont il ne voit que la jupe noire, agite une cuiller dans le verre où elle vient de verser une potion...

— Ma Sœur...

C'est un murmure bien faible, mais elle l'a entendu et se retourne, un radieux sourire aux lèvres...

Il a une exclamation étouffée; la sensation brûlante d'un soufflet.

Ce n'est pas une religieuse; c'est l'enfant qu'il a offensée et qui le regarde sans trouble ni émoi de son œil candide et pur...

Paisible, elle redresse son oreiller, esquisse son front d'une main légère...

— Vous êtes mieux, ce matin?

— Oui... Mademoiselle.

Elle a toujours son air ingénu son accent naïf; évidemment, elle a fait mieux que pardonner l'offense, elle l'a oubliée.

Sans attendre ses questions, elle lui explique qu'on l'a trouvé évanoui au bord d'une fontaine, avec une jambe cassée et une blessure à la tête.

On l'a transporté à la Saugette, et le père qui est un peu rebouteux, le soigne de son mieux... et elle aussi.

— Pourquoi ne m'avoir pas envoyé à l'Hôpital?

Elle ne comprend pas son idée et répond en s'excusant:

— Vous auriez préféré un médecin; mais il n'y en a pas à La Croix. Ceux des

environs ne se dérangent pas facilement. Ici nous sommes loin de tout. Nous avons fait pour le mieux.

— Vous ne me comprenez pas! protesta-t-il avec chaleur; vous avez été parfaitement bonne, et je ne saurais trop vous remercier mais je songe au dérangement que je vous cause...

Elle l'interrompt gaiement:

— Beau dérangement! Je vous ai donné ma chambre qui est au midi, et j'ai pris celle de mon frère qui est au régiment; le mal n'est pas grand, et nous serions contents, le cas échéant, qu'on en fasse autant pour lui.

Un pas lourd fit crier l'escalier, un homme entra.

— Mon père, dit la jeune fille.

— Eh! bien Claire, es-tu contente de ton malade?

— Très contente, mon père, il a toute sa connaissance.

— Alors, nous pouvons faire connaissance, aussi!

— Et je ne peux vous exprimer mes remerciements, Monsieur, je vous dois la vie.

— Vous ne considérez peut-être pas cela comme un service, mais à votre âge, on peut encore changer d'avis.

Bertrand ne répondit pas. Ce ton de bonhomie un peu narquoise, lui était désagréable. Son délire avait dû le trahir, mais ce n'était pas une raison pour que le premier venu se crût le droit de le morigéner.

Le médecin improvisé ne semblait pas s'apercevoir de sa mauvaise humeur; il préparait un pansement, défaisait les bandelettes entourant le front du blessé:

— Ça, ça n'est pas bien grave... une simple écorchure.

— Je suis tombé sur les roches.

— Sans doute! Sans doute!

Il ne fit aucune réflexion indiscrète, mais le jeune homme lut clairement dans son regard une pitié un peu méprisante: ce vieux qui avait un fils soldat ne devait pas comprendre la désertion.

Que pouvait faire son opinion à un gentilhomme qui ne se souciait même pas de celle de ses égaux?

N'importe, il n'y était pas indifférent; à celle de sa fille non plus, puisqu'il évitait de la regarder.

Debout près du lit, elle suivait attentivement les détails de l'opération et, à la moindre plainte, elle avait un mot encourageant pour le patient. Et cette compassion lui était très douce.

Quand ce fut fini, le rebouteux dit satisfait:

— Ça ne va pas mal, je souhaite que la cervelle soit en aussi bon état. Pour la jambe, dame il faut le temps, et vous ne pourrez pas courir les chemins avant quelques semaines. Cependant, si vous désiriez être transporté dans un meilleur hôtel, ou chez vous, ce serait possible, dans quelques jours, avec des précautions.

— Serait-ce prudent, mon père?

— Bien sûr que non; si c'était mon garçon, il ne bougerait pas d'ici; mais on ne peut retenir quelqu'un de force sans nécessité absolue.

Bertrand ne montra aucun empressement à profiter de sa liberté:

— Si je ne craignais d'abuser de votre hospitalité, je préférerais rester ici.

La fillette ne songea même pas à dissimuler sa joie; quant au père, il dit simplement:

— Alors restez. L'hôte envoyé de Dieu est toujours le bienvenu, et ma fille est contente d'avoir un malade à soigner.

— Oui, déclara-t-elle franchement, avec un beau sourire.

Le vieillard ajouta:

— Si vous avez des amis ou des parents à faire prévenir, ne vous gênez pas.

— Merci, je n'ai personne.

— Allons, tant mieux! personne n'aura eu d'inquiétudes.

— Je vous suis doublement reconnaissant de ce que vous avez fait pour un inconnu.

— Vous n'êtes pas un inconnu, vous êtes "notre prochain".

Il s'éloignait, sans plus de phrases, le blessé le rappela:

— Pardon Monsieur, je voudrais bien savoir à qui j'ai tant d'obligations?

— Vous êtes chez Pierre Vincent, le fermier de la Saugette.

— Moi, je me nomme Louis Bertrand, et je ne fais rien de bon.

— Il faut apprendre; regardez autour de vous.

Bertrand ne répondit pas; il contemplait la jeune fille.

Beaucoup de cancers sont guérissables

Les sommités médicales déclarent que beaucoup de cancers sont guérissables s'ils sont découverts et soignés à temps, mais le temps est l'élément primordial.

Aux phases de début, le cancer peut souvent être détruit par le radium et les rayons X, ou supprimé par les moyens chirurgicaux. Un nombre croissant de cas sont dépistés à leur début, et la technique permettant de supprimer ou de détruire ces cancers avec succès, fait des progrès constants. Des guérisons complètes ont été obtenues dans des milliers de cas signalés, chez des malades qui s'observaient et qui ont recouru de bonne heure à un traitement compétent.

Les médecins enjoignent de ne pas négliger certains symptômes qui sont reconnus comme les signes avant-coureurs du cancer — nodosités, écoulements inusités, blessures qui ne veulent pas guérir, verrues et excroissances qui changent de grosseur et de couleur, et autres conditions anormales. L'irritation permanente de certaines parties du corps est souvent le commencement d'ennuis.

Si votre médecin découvre une condition suspecte, il est probable qu'il ne conclura pas à la nature cancéreuse ou non cancéreuse de la condition, avant d'en avoir obtenu la confirmation scientifique absolue.

Beaucoup de personnes qui se croient atteintes d'un cancer se tourmentent sans cause réelle. Un examen physique complet, montrant qu'il n'y a rien d'anormal, est pour elles une assurance reconfortante. Des examens physiques minutieux, périodiques et compétents, peuvent aider les médecins à découvrir un cancer en temps voulu pour pouvoir le soigner avec succès. Si des symptômes suspects apparaissent à un moment quelconque, consultez votre médecin sans tarder.

La Metropolitan se fera un plaisir de vous adresser à titre gracieux son feuillet sur le cancer, "Un Message d'Espoir". Ecrivez au Service des brochures I-R-37.

Conservez votre santé — Faites-vous examiner périodiquement.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

BUREAU PRINCIPAL POUR LE CANADA—OTTAWA

FREDERICK H. ECKER
président du conseil

LEROY A. LINCOLN
président



AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

EST-CE QUE VOS DOIGTS effilent la soie ?



(Demandez la bouteille
échantillon gratuite)

■ Votre peau est-elle si rugueuse qu'elle provoque la formation d'échelles à vos bas ? Et quand vous manipulez de la soie, vos doigts effilent-ils le tissu ?

Pour la rendre lisse et blanche, pour en faire disparaître l'âpreté et les rougeurs, servez-vous de Baume Italien régulièrement.

Le Baume Italien n'est pas gras, ne colle pas et sèche rapidement. Il est si bon et si peu coûteux, que c'est la lotion pour la peau qui se vend le plus au Canada. Approuvé par "Good House-keeping". Faites l'essai de ce fameux émollient de la peau aux frais de Campana — puis jugez par vous-même. Demandez la bouteille Vanity gratuite.



Baume Italien

Campana

L'ÉMOLLIENT ORIGINAL DE LA PEAU

GRATIS

Campana Corporation Ltd.,
6 Caledonia Road, Dépt. C.
Toronto, Ont.

Messieurs: Je n'ai jamais essayé le Baume Italien. Veuillez m'envoyer la bouteille Vanity, GRATIS et port payé.

Nom.

Adresse.

Ville. Prov.

V

"APPUYÉ sur une béquille, Bertrand descendit le petit perron et vint s'asseoir sur le banc de pierre. Le molosse quitta sa niche, et lentement, vint lui lécher la main. Une poule qui picorait sur son chemin ne se dérangea même pas; le chat ronronnant sur la muraille continua paisiblement...

Il était de la maison. Une atmosphère de paix et de sérénité enveloppait l'humble demeure, et l'âme de Bertrand s'en imprégnait malgré lui. Plus encore que sa santé physique, sa santé morale s'en ressentait; il devait faire un effort pour retrouver l'écho des pensées décevantes, qui l'avaient amené où il était. Pourtant, rien n'était changé; il ne croyait pas davantage à la vie, au devoir, à l'amitié, à l'amour...

Mais il croyait en Clairette. Sa conscience morte, s'était incarnée en cette enfant de seize ans au sourire ingénu, mais aux yeux graves; il lui obéissait comme un petit enfant, s'ingéniait à ne pas lui déplaire; il se montrait très doux, très sage, hanté par le remords de sa brutalité et cette idée lancinante: "Comment doit-elle me juger?"

Tant que réduit à l'impuissance, immobilisé dans un appareil, cloué sur un lit de douleurs, il n'était qu'une pauvre loque humaine, il ne s'en était pas autrement étonné; le cœur... le cœur féminin surtout, a des raisons que la raison ne connaît pas, et, dans l'être souffrant, fut-il criminel, ne voit que la sainte souffrance.

Maintenant, il était debout; pas bien solide encore c'est vrai; Claire ne s'en montrait pas moins toujours aussi confiante, aussi tranquille, le traitant comme un grand frère pas toujours raisonnable que l'on gronde doucement en haussant les épaules.

Pourtant, elle n'avait pu oublier tout à fait son offense?

Ce n'était pas une servante d'auberge qui donne peu d'importance aux privautés; ce n'était pas non plus une flirteuse de salon. C'était une fleur sauvage, droite et pure comme les lys des champs, que nulle image, nulle lecture, nul spectacle n'avait pu déflorer.

Alors? Il ne comprenait pas et s'en irritait davantage que d'un reproche, ou d'une réserve qui eût été un reproche déguisé. Et ce père aveugle qui s'en allait aux champs, les laissant constamment seuls ensemble, sans souci de ce qui pourrait advenir?

— Vous ne craignez pas les rôdeurs, dans cette solitude? lui avait-il demandé un jour malgré lui.

Et le vieillard avait répondu, très simple:

— Qui donc voudrait faire du mal à cette enfant; d'ailleurs, elle est sous la garde de Dieu.

De fait les chemineaux, dont la mine était le moins rassurante s'éloignaient toujours avec une bénédiction et un signe de croix.

Et, sur son banc de pierre, baigné des feux du couchant, Bertrand songeait: "Les pires brutes ne sont pas toujours ceux qu'on pourrait croire".

... Des éclats de rire, des voix fraîches, des pull-over bariolés, des complets blancs, une bande joyeuse dévale par l'étroit chemin avec des cris de surprise, des exclamations admiratives:

— Voyez donc, le joli coin!
— Chantecler au naturel!
— Il n'y manque même pas la pintade!
— Ni le paon!
— Et ce paysan endormi! est-il assez bien campé!

Bertrand ne sourcilla pas; revêtu des habits du soldat absent dont il a presque la taille, la méprise s'explique facilement et il faudrait regarder de bien près pour remarquer la blancheur des mains, la finesse des attaches.

Clairette, elle, en fut choquée, et, quand les promeneurs s'éloignèrent, elle dit, de la fenêtre où elle travaillait:

— Comment ont-ils pu vous prendre pour mon frère?

— Plût au ciel petite Clairette.
— Il ne vous ressemblait pas!
— Nous avons pourtant la même taille.
— Oui, mais ce n'était pas un monsieur.
— A quoi reconnaissez-vous un monsieur?

Elle réfléchit un moment...

— A ses idées.

— Les croyez-vous donc bien supérieures?

— Oh! non.

— Merci. Comment les jugez-vous s'il vous plaît?

— Je ne sais pas; je n'ai pas vu grand monde.

— Mais moi, par exemple. Qu'avez-vous pensé de moi, à notre première rencontre?

Il attendait, le cœur battant, craignant quelque parole sévère. Elle ne parut pas troublée par ce souvenir et répondit simplement:

— Je vous ai cru fou... et je ne m'étais pas trompée.

— Comment! Clairette, vous doutez de ma raison?

— Oh! Maintenant, vous commencez à aller mieux! Mais vous aviez dû avoir un coup de soleil, bien sûr, sans ça auriez-vous eu l'idée de vous détruire?

— Vous savez?

— Dame! vous ne parlez que de ça! j'avais un mal à vous faire taire pour que mon père ne s'en doute pas! Il n'aurait pas trouvé ça beau!

— Et vous?

— Moi, je trouve ça très laid... Et puis c'est le plus grand péché.

— Alors, vous qui êtes une petite sainte, vous ne devez pas me souffrir.

— Au contraire, les plus grands pécheurs sont nos meilleurs clients. Les remèdes ne sont pas faits pour les bien portants et les prières sont des remèdes.

— Alors vous espérez me convertir?

— Ça, c'est l'affaire du Bon Dieu. Ce n'est pas plus difficile que de remettre une jambe cassée.

— Vous êtes si bonne garde-malade que je ne saurais douter du succès si je pouvais rester à votre école.

— Puisque vous n'avez rien à faire, qui vous en empêche?

— Votre père le trouverait peut-être mauvais?

— Pourquoi?

Elle avait comme cela des questions déconcertantes.

— Quand on n'est pas parent, un jeune homme et une jeune fille...

Elle haussa les épaules et dit:

— Une jeune fille qui se consacre à Dieu est à l'abri des préjugés du monde: j'avais obtenu de mon père l'autorisation de prendre le voile, lorsque des lois iniques ont dispersés les Bénédictines en fermant leurs couvents. Je sers Dieu ici en attendant des jours meilleurs, et j'assiste mon père dans ses travaux pendant que mon frère fait son temps. Soyez donc sans crainte quant à la durée du séjour que vous pouvez faire sous notre toit.

Religieuse! C'était donc là la raison de sa quiétude!

Il la regardait, interdit...

— C'est donc cela! murmura le jeune homme.

Il comprenait la tranquillité du vieillard. Pour ces primitifs, une religieuse n'était pas une femme, et Clairette était presque une religieuse.

— Alors, cela vous serait égal que je prolonge mon séjour sous votre toit?

— Ça me ferait plaisir, déclara-t-elle très franche: je n'ai pas d'autre malade à soigner.

Il n'était pour elle qu'un malade!

VI

"ET elle fut bénie entre toutes les fleurs".

— C'est très beau cette chanson là!

— On dirait un cantique, murmura Clairette émue.

— Alors, elle vous plaît? petite amie.

— Beaucoup.

— Puis, vous avez une belle voix, Monsieur. Vous avez l'air de sentir ce que vous chantez et ça me fait plaisir.

— Il ne faut pas trop s'y fier, mais j'ai toujours aimé cette légende de la Saugette et peut-être l'ai-je mieux rendue ici parce qu'ici je la comprends mieux. En tous cas, c'est une des meilleures inspirations de Massenet.

— Ce doit être un bon chrétien, affirma gravement le père.

— Dans certaines pages de Werter, il excuse le suicide.

— Ne la chantez pas, dit vivement la jeune fille.

— Bon! Vous savez bien que je suis guéri, petite sœur.

— Bien vrai?

— Bien vrai!

— Vous n'en voulez plus à la vie, Monsieur?

— Je la trouve excellente, à la Saugette, et tant que vous ne me renverrez pas...

Le cœur répond

— Pas la peine, Monsieur, vous vous en irez bien tout seul, un jour ou l'autre, quand vous en aurez assez.

— Ça ne sera pas de si tôt.

Sa conviction fit sourire le vieillard. Bertrand était maintenant complètement remis; il marchait sans béquilles, sans canne, et n'avait plus le moindre prétexte pour rester à la Saugette; mais il s'y trouvait si bien!

Las de tous les plaisirs factices, dont il avait trop abusé, il se retrempait au sein de la bonne nature, et s'y refaisait une âme neuve. Tout l'intéressait dans ce cadre rustique: les impressions de son enfance reflourissaient sur le sol ravagé par les passions, et il évoquait, avec un plaisir infini les souvenirs de Saint-Thibault et de la bonne Martine.

C'était un point de contact avec ces humbles; le fermier s'en étonnait un peu: Clairette en était ravie. Elle ne s'attendait pas à rencontrer ces goûts simples, et ces idées saines, chez ce malade dont les divagations lui avaient révélé tant de pensées obscures et incompréhensibles pour son esprit ingénu.

Sans doute, il revenait de très loin, et toutes les étapes de sa vie agitée n'offraient pas la limpide image de ses primes années, mais il se plaisait à les oublier: ils auraient tant détonné à la Saugette. Malgré sa candeur, Clairette en avait quelque soupçon.

Lorsqu'il était au pays, son frère n'était pas toujours très sage; elle avait parfois intercédé pour lui.

Dans les villes, on n'était pas plus raisonnable, bien sûr. Et quand on n'a pas de sœur pour plaider sa cause près du père céleste...

Maintenant, Clairette s'en chargeait, et Bertrand était doublement son malade.

Aussi s'y était-elle doublement attachée. Lui se laissait faire, bon prince, touché de cette affection naïve et sans la moindre équivoque.

Pour lui non plus, une religieuse n'était pas une femme: dans les maladies de son enfance sans mère, il avait toujours été soigné par des sœurs, à l'infirmerie des Pères: il ne se les représentait guère dans un autre rôle, et sa douce garde-malade de "la Saugette" confirmait bien cette impression.

Pour elle il remplaçait le frère qui était parti; pour lui elle remplaçait la sœur qu'il n'avait jamais eue.

Le père voyait tout cela d'un œil tranquille.

C'était un rustique, non un rustaud: il vivait sur sa terre, de sa terre qui ne devait rien à personne; un valet et une servante s'occupaient des gros ouvrages et allaient vendre à la ville le surplus de la récolte.

Il ne s'inquiétait pas d'amasser davantage; dans ces pays du soleil, la vie est moins âpre que dans les froids pays du nord; quand il serait trop vieux, son fils lui succéderait, ferait souche à son tour et le remplacerait, comme il avait remplacé ses parents morts. Sa fille, Dieu y avait pourvu...

Pierre Vincent dont les deux prénoms étaient tout l'état civil, placé par sa nourrice à la Saugette y avait grandi sans soupçon d'une autre famille. Il aimait les travaux des champs, ce qui ne l'empêchait pas d'être dans les premiers à l'école. Pendant son service militaire, il chercha à compléter un peu son instruction, et ses chefs l'engageaient à préparer Saint-Maixent. Mais pendant un congé, son père nourricier mourut. Le notaire lui remit les titres qui le faisaient possesseur de la petite terre. Il fallait ou la vendre ou la cultiver? Il préféra la conserver, et demeurer laboureur. Quand sa nourrice mourut à son tour, il épousa sa dernière fille qu'il avait vu grandir, bonne et simple créature qui lui donna six enfants dont Clairette et son frère étaient les derniers et seuls survivants.

— Vous voyez, Monsieur, que j'ai eu mon lot d'épreuves, disait-il, en contant sa vie simple à son hôte, j'ai perdu quatre fils, c'est une chose contre nature... mais le Bon Dieu a sans doute ses raisons. Je me suis toujours incliné, sans comprendre, et je n'ai jamais désespéré.

— C'est que vous avez la foi: une grande foi puisque vous pouvez consentir à voir votre fille au couvent.

Le coeur répond

— Le Bon Dieu fait bien ce qu'il fait, la vocation de Clairette avait fait plaisir à sa mère qui était très pieuse; moi, il y a encore une autre raison. Dans ma jeunesse, j'ai dû lutter pour étouffer certaines idées, certains goûts qui venaient peut-être de mon origine; mon fils ne connaîtra pas cela: il tient uniquement de ses grands-parents maternels; mais la petite? Toute enfant, elle avait déjà des manières plus délicates; les dames de La Croix, charmées de sa gentillesse ont cultivé ces dons naturels pour offrir au Seigneur une fleur plus parfaite, et, c'est peut-être orgueil paternel, mais au fond, Lui seul m'en paraît digne. Qui pourrait-elle épouser, sans cela, un paysan?

— Impossible!

— Vous le jugez comme moi. Donc tout est pour le mieux!

C'était aussi l'avis de Clairette, son mysticisme n'avait rien de morose, ses yeux graves ne l'empêchaient pas de rire au Bon Dieu, comme à ses compagnes par toutes ses fossettes. Elle devait faire son noviciat à Toulon quand la fermeture du couvent l'avait fait revenir à la Saugette.

Elle y était demeurée sans tristesse soumise au vouloir divin, et comme sa mère était tombée malade, elle avait même pensé qu'il arrangeait très bien les choses, en lui permettant de remplir son devoir filial et de tenir compagnie à son père, devenu veuf, pendant que son frère était au régiment.

Quand il serait libéré, les couvents auraient eu le temps de se rouvrir!

Et Bertrand approuvait.

VII

L'ÉTÉ arrivait. Tous les oiseaux migrateurs, qui viennent chercher le soleil dans les Maures ou l'Estrel s'étaient envolés vers d'autres régions. Hôtels et villas se fermaient: le littoral devenait désert, la poussière des routes blanches engaisait le paysage et tout prenait un aspect brûlé.

À la Saugette, on ne s'en apercevait guère: à l'abri de sa ceinture de montagnes boisées, le vallon demeurait frais et reposant, et la jolie fontaine, dans sa vasque de verdure, était toujours aussi limpide. Bertrand y allait rêver souvent...

Vainement, il s'efforçait d'y retrouver l'image du désespéré évanoui sur ses bords... Il lui semblait tellement étranger qu'il avait peine à se convaincre de leur étroite parenté.

Alors, il n'avait plus ni sentiment, ni goût, ni énergie; il n'eut pas levé un doigt pour tout ce qui excitait les convoitises des hommes: il était las de tout, des autres et de lui-même...

Aujourd'hui, il sentait, aimait, vibrer; pour un peu, il eut soulevé le monde! rien ne lui était plus étranger, indifférent...

Et ce n'était pas le sursaut nerveux et factice de quelque nouvelle passion: pas même le charme langoureux de quelque amour plus ou moins chimérique...

C'était une impression saine et vivifiante, balayant les germes morbides; un renouveau de vigueur physique et morale...

Il ne s'engourdissait pas dans une sorte de Nirvana, comme au début de sa convalescence: il aspirait à la lutte, à l'action; jaloux de s'affirmer à lui-même vivant, bien vivant.

Tous les ressorts généreux d'une longue race, endormis trop longtemps, s'étaient réveillés, tendus avec une énergie virile, vers un but réparateur. La vie simple, frugale, le travail, le grand air, lui avaient refait une âme et un corps neufs: il voulait se refaire aussi une existence neuve.

Des débris de sa fortune gaspillée, il lui restait un capital suffisant pour aller s'établir dans quelque colonie, et, dans ce champ ouvert aux activités fécondes, de faire œuvre laborieuse et utile.

Clairette approuvait: son père aussi.

— Vous viendrez peut-être m'y retrouver quand vous aurez pris la corvette, petite sœur, et que l'on vous enverra évangéliser là-bas, disait le jeune homme. Vous voyez-vous en face d'un vieux colon, entouré d'une ribambelle d'enfants et petits enfants qui vous rappelleraient votre malade?

— Alors je serais vieille et vous ne me reconnaîtrez pas

— Je vous reconnaîtrai toujours.

Sans lui dire son nom et sa situation sociale, il avait à peu près raconté sa jeunesse à son hôte, et ce simple vieillard lui avait été bon conseiller.

Il lui avait montré le devoir, comme la source de tous les bonheurs méconnus; et, comme il prêchait d'exemple, ce sceptique l'avait écouté.

La vie des champs, qui avait été celle de ses ancêtres, l'avait attiré de nouveau; et il avait envisagé sans dédain, l'avenir réparateur que l'on faisait luire à ses yeux.

Il avait envoyé des ordres à son notaire qui commençait à le croire mort, pour l'avertir de sa résolution et l'inviter à liquider sa situation passablement embrouillée; et il attendait paisiblement le résultat, jouissant de cette période de calme, et faisant provision de jolis souvenirs.

Le plus beau pays du monde vaudrait-il jamais ce clair vallon où ses yeux s'étaient ouverts aux éternelles vérités?

— La terre que l'on arrose de ses sueurs est toujours la plus belle, affirmait le vieux paysan; je vous attends à votre première récolte.

— Et moi à votre premier enfant, déclarait gaiement Clairette.

— Je voudrais que ce soit une fille pour l'appeler Claire comme vous.

— C'est gentil ça, mais il faudrait d'abord commencer par chercher femme.

— Une bonne travailleuse disait, le père.

— Pas avec de grosses mains, par exemple!

— Non, ça ne vous irait pas.

— Tout de même, faudrait pas une demoiselle pour gouverner votre ferme.

— Vous finirez par vouloir me marier à une négrillonne!

Il riait et disait là-dessus cent folies. En apprenant le travail, il avait appris la gaieté et n'avait jamais été si heureux.

On attendait, pour l'automne, le retour du soldat.

— On devrait bien m'envoyer le remplacer au Maroc, où l'on réclame des religieuses pour les pauvres blessés, paraît-il, murmurait Clairette.

— Les soins d'une femme manqueraient bien à votre père.

— Oh! Jean avait des vues sur une jeunesse qui n'est pas encore mariée. Et il ne serait pas long à lui donner une bru.

On faisait déjà des projets pour cette époque.

— Le notaire est capable de me faire traîner jusque là! disait Bertrand.

— Tant mieux! vous feriez connaissance avec mon garçon, et c'est un fin laboureur qui vous donnerait de bons conseils, déclarait le père.

Hélas! un mois avant sa libération, une lettre du Ministère vint annoncer au pauvre père, déjà si éprouvé, la fin héroïque de son dernier fils, tué dans un engagement avec les Marocains.

VIII

DE toutes les leçons que Bertrand devait recevoir à La Saugette, nulle ne devait le frapper davantage.

Aux espérances caressées pour le retour du soldat, il pouvait mesurer la profondeur de leur écoulement. Cependant, le père accablé ne se révolta pas plus que sa fille. Ni stériles récriminations, ni plaintes vaines. C'était ainsi. Il n'y avait qu'à s'incliner, et ils s'inclinaient.

Pour Clairette, son chagrin devait se doubler du renoncement à la vie rêvée.

Maintenant qu'il demeurait seul, le vieux fermier ne la laisserait pas retourner à son couvent qui, justement rouvrait ses portes, à la frontière italienne, et dont la Supérieure rappelait les brebis dispersées. Ce serait au moins une consolation pour le pauvre homme, et son deuil paternel en serait adouci.

Mais il ne l'entendait pas ainsi, et au premier mot de son hôte, il lui déclara simplement:

— J'ai laissé la petite libre, et j'ai approuvé sa résolution sans penser à moi, monsieur, je ne dois pas y penser davantage aujourd'hui; si sa vocation n'a pas changé, il est naturel qu'elle la suive.

— Mais vous?

— Moi, j'ai fini mon temps. Tant que je pourrai, je continuerai ma besogne. Quand je serai forcé de m'arrêter, j'attendrai paisiblement l'heure qui me réunira aux miens. Je ne suis pas dans les plus à plaindre. Combien à mon âge ne sont pas assurés du pain quotidien...

— Et si vous tombiez malade?

— Je ne l'ai jamais été; ce n'est guère probable; d'ailleurs, à la grâce de Dieu; je ne serais ni le premier, ni le dernier.

Un Tour de Magie QUI ASSURE UNE PLUS LONGUE DURÉE À VOTRE LINGE



GRÂCE AU LAVAGE sur coussin liquide

Photo authentique des 33 verges de ruban après l'expérience



À la buanderie expérimentale de Westinghouse on a placé dans une laveuse à "coussin liquide" 30 pièces de ruban, d'une longueur de 40 pouces chacune — soit un total de 33 verges — qui furent lavées à fond durant douze minutes... puis retirées sans être enchevêtrées ni nouées. N'allez pas croire que cette opération fut effectuée pour étonner les personnes présentes. Non. Il s'agissait tout simplement de prouver que la laveuse Westinghouse à "coussin liquide" empêche le linge de s'enchevêtrer et le protège contre l'usure commune aux laveuses ordinaires.

La laveuse Westinghouse à "coussin liquide" ne fait pas seulement que protéger votre linge: elle vous épargne du temps en lavant plus rapidement et plus net. La grande expérience des ingénieurs de Westinghouse et la fabrication très soignée de ses laveuses vous assurent plusieurs années supplémentaires d'usage.

Vous pouvez choisir entre six modèles. Elles sont équipées d'une essoreuse Lovell à pression ajustable, aucune pièce à huiler, cuve émaillée porcelaine et extérieur fini Dulux. Commutateur de sûreté Sentinel.

Modèles à des prix aussi peu élevés que \$74.50 (légèrement majorés pour les provinces de l'Ouest et les Maritimes). Passez chez votre dépositaire pour vous faire montrer les modèles de laveuses Westinghouse.

CANADIAN WESTINGHOUSE CO., LIMITED
Montréal — Hamilton

LAVEUSE à "coussin liquide" Westinghouse

Pour MAUX DE TÊTE et autres douleurs



PARADOL
DU DR. CHASE

Demandez...

LA PETITE REVUE

chez votre dépositaire

— Votre fille ne vous abandonnera pas.
— Je ne le trouverais pas mauvais, et je vous prie de ne pas lui en parler.

Bertrand se le tint pour dit et se borna à observer la jeune fille. Toujours égale dans son humeur, elle se montrait plus attentive, plus tendre, avec son père, comme si elle eut voulu l'aimer doublement.

Mais, était-ce pour longtemps?

Le jeune homme avait enfin reçu avis de son notaire que toutes ses affaires réglées, il lui restait encore une centaine de mille francs avec lesquels il lui serait loisible d'aller chercher fortune au loin, dans d'excellentes conditions; mais il ne se pressait pas; il lui en coûtait de quitter ses humbles amis, dans leur grand deuil.

Un matin, comme sa flânerie l'avait entraîné du côté de la route, il rencontra le facteur qui lui demanda familièrement:

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de vous charger de cette lettre pour La Saugette, Monsieur Bertrand? Cela m'éviterait un bout de chemin.

Il acquiesça de bonne grâce; son hostilité de jadis, contre tout le genre humain, avait fait place à une grande bienveillance, surtout pour les pauvres gens.

En revenant vers la ferme, il regarda machinalement la lettre; elle était adressée à Clairette et portait un timbre italien.

Sans doute, c'était le couvent où l'on attendait la novice.

Il en éprouva un grand chagrin, pour le pauvre père.

La jeune fille était seule, elle le remercia de sa complaisance et déchira l'enveloppe.

Pendant qu'elle lisait, son fin visage demeurait impénétrable et Bertrand en éprouvait quelque irritation.

Était-elle si détachée de tout?

Tranquille, elle referma la lettre et dit:

— C'est bien ce que je pensais.

— Vous allez partir? demanda-t-il presque brutalement.

— Non, je ne partirai plus.

Saisi, il la regardait sans comprendre.

Confiante, elle lui tendit la lettre.

Devant le nouveau deuil frappant son père, elle s'était demandé si son devoir n'était pas auprès de lui? Elle avait posé la question à la Supérieure, lui demandant de l'éclaircir.

Avec beaucoup de tendresse et d'élévation, cette dernière lui répondait affirmativement.

— Si vous aviez une de ces impérieuses vocations où se révèle l'irrésistible appel de Dieu, ma chère fille, je ne vous parlerais pas ainsi; mais la vôtre, très sincère, n'est pas de celles qui renversent tous les obstacles et je crois que, pour les uns et les autres, ils doivent être la pierre de touche. La persécution actuelle aura eu ce bon effet d'éclaircir certaines âmes de bonne volonté mais sans grands élans mystiques. Elles feront aussi bien leur salut dans le monde où leurs vertus, insuffisantes pour la vie monastique, seront d'un utile et salutaire exemple. Les devoirs d'une épouse et d'une mère chrétienne ne sont pas à dédaigner. On peut faire beaucoup de bien dans sa famille. Ma bénédiction vous y suivra...

— Alors, c'est décidé! Vous ne partirez pas! j'en suis bien content, pour votre père.

— Vous m'approuvez donc aussi?

— Certes et de tout mon cœur. Ce n'aurait pas été bien de le laisser tout seul à La Saugette.

Le vieillard accueillit cette décision avec son calme accoutumé, seulement il embrassa sa fille plus tendrement qu'à l'ordinaire. Le soir en fumant sa pipe aux étoiles, avec son hôte qui le félicitait tout joyeux, il répondit rêveur:

— Oui, c'est une bonne fille; et le Bon Dieu la récompensera; mais tout de même j'en ai plus de souci. Il me faut la marier, maintenant. Elle le comprend du reste, et m'a dit qu'elle prendrait les yeux fermés le mari que je lui présenterais. Ce n'est pas facile de bien choisir. Il faudrait un brave garçon, un bon travailleur pour conduire la ferme. Je me fais vieux à cette heure, je ne suis plus capable de grand-chose, après ce dernier coup. Il me faut un gendre pour remplacer mon fils et rendre la petite heureuse.

Bertrand ne répondit pas...

Le père continuait posément d'énumérer ses raisons, examinait les partis possibles...

Bientôt il s'aperçut qu'il parlait tout le temps seul. Son compagnon s'était-il endormi? On ennue les autres avec ses histoires! Il s'en excusa en proposant d'aller se coucher et rentra dans la maison.

Bertrand ne se pressa pas de l'imiter; la soirée était si belle qu'il se promenait encore au clair de lune, quand, gens et bêtes, tout était endormi depuis longtemps...

IX

COMMENT se retrouva-t-il à l'aube naissante au bord de la fontaine qui avait vu son agonie? Comment était-il venu là? Pourquoi était-il aussi malheureux, aussi accablé qu'à cette heure de désespérance? Pourquoi était-il encore tenté d'appeler la mort? Que se passait-il à son insu dans son esprit et dans son cœur?

Clairette mariée?

Qu'y avait-il là d'extraordinaire? c'était raisonnable et logique. Rentrée dans la vie, elle en assumait les obligations, c'en était une de donner à son père âgé et affaibli un gendre qui fut son aide et son appui.

Il ne pouvait que l'approuver, alors pourquoi tout son être se révoltait-il à cette idée?

Eut-il préféré la savoir au couvent?

Oui, il était bien forcé de se l'avouer. Dieu, au moins ne lui portait pas ombrage; tandis que la pensée de cette pure enfant aux mains de quelque rustre...

— J'aimerais mieux la voir morte!

L'accent sauvage de ces paroles le fit frissonner malgré lui.

Le vieil homme endormi se réveillait-il encore?

Que signifiait? Il n'était pas amoureux pourtant?

Eh bien, si! il était amoureux, voilà. Il n'y avait plus à s'y tromper! Il le sentait bien à sa souffrance, au sang qui bouillonnait dans ses artères; à la jalousie farouche qui le dévorait à la pensée d'un rival.

Il aimait, il aimait comme il n'avait jamais aimé! Il avait bien pu se méprendre à cet amour si chaste, si pur, si différent des folles passions dans lesquelles il avait gaspillé sa jeunesse; mais c'était bien l'amour, le plus profond, le plus sincère, le plus vrai.

Peut-être ne se fut-il jamais révélé si Clairette fut demeurée la simple novice dont le voile absent ne mettait pas moins une auréole à son jeune front...

Mais, désormais, elle redescendait sur la terre, elle redevenait femme, très femme, il était permis de la regarder autrement qu'une petite sainte de vitrail... mais nul n'y toucherait que lui!

L'enfant gâté, volontaire et capricieux, se redressait résolu à la conquérir de haute lutte s'il le fallait.

Qui l'en empêcherait?

Il n'avait plus ni mère ni père, il était libre de ses actions, et il avait fait assez de sottises...

A quoi bon s'en aller bien loin chercher la fortune, les aventures?

Lui avaient-elles donné le bonheur?

Riche, jeune, adulé, il avait épuisé tous les plaisirs et mesuré leur inanité... A quoi bon recommencer encore?

Par une voie mystérieuse, La Providence, qu'il ne songeait plus à nier, l'avait amené au port... Pourquoi ne pas y jeter l'ancre?

Le coeur répond

Les nids s'éveillaient, les oiseaux chantaient; la forêt accueillante lui redisait l'éternelle chanson; il communiait avec la nature, sous le regard du Créateur, et une grande sérénité emplissait son âme...

Il bénissait les folies, le doute, la désespérance qui l'avaient amené là mourant, sur le bord de cette fontaine, pour y retrouver la source de vie... Il écoutait le frais murmure qui irritait son agonie, et le berçait aujourd'hui comme une éternelle chanson... et la prenant à témoin, il dit tout haut:

— Je veux être heureux.

— Pourquoi pas?

Clairette arrivait souriante.

— Que faites-vous donc là? Le déjeuner est servi.

Il la regardait sans répondre, ébloui de sa beauté blonde, de la grâce ingénue de son sourire...

Un aveu montait de son cœur à ses lèvres, mais il craignait d'un mot d'effrayer cette pureté et dit très bas:

— Allons trouver votre père, Clairette, j'ai une prière à lui adresser.

En les voyant revenir tous deux, le vieillard eut une sorte d'intuition; il retira sa pipe de sa bouche et attendit avec une sorte d'anxiété involontaire.

Clairette dit gaiement:

— Il causait avec la fontaine et lui déclarait qu'il voulait être heureux.

— C'est à vous que je viens le répéter, Monsieur, prononça Bertrand avec émotion; et c'est de vous que dépend mon bonheur.

Toute la nuit j'ai songé à notre conversation d'hier, au mari que vous souhaitiez pour Clairette; aucun ne vous semblait assez digne d'elle; celui qui vous la demande ne le serait pas davantage, mais il l'aime tant et vous le rendriez si heureux!

Il avait mis dans ces simples paroles une supplication si ardente qu'il n'y avait pas à se méprendre sur leur sincérité.

Le vieillard le considérait tout ému.

— Vous n'y songez pas, Monsieur, fit-il doucement.

— Je ne songe qu'à cela! J'y songeais déjà sans m'en douter! Pourquoi me serais-je trouvé si bien ici? Pourquoi aurais-je songé à me rapprocher de la terre? Pourquoi ne rêvais-je plus une autre existence que la vôtre? Pourquoi me serais-je refait une âme neuve sinon pour l'offrir à celle dont elle est l'œuvre?

Le père hocha la tête:

— Ce serait grande folie! Qu'en dit notre sage enfant?

Clairette écoutait dans un muet étonnement; évidemment, elle était à cent lieues de se douter de cette révélation!... mais elle n'en sembla pas autrement fâchée.

Timidement, le jeune homme lui prit la main:

— Voyons, petite amie, vous ne me détestez pas?

— Oh! non!

— Refuseriez-vous de m'épouser?

Très troublée, elle interrogeait son père du regard.

— Dame ma petite, tu es libre, comme pour le couvent; seulement, le mariage, c'est moins sûr. Enfin, si tu veux en courir le risque...

Bertrand attendait tout pâle...

Elle appuya sur lui ses doux yeux graves prêts à tous les dévouements et, bravement, elle inclina son front.

Le vieillard les contemplait attendri:

— C'est la part du Bon Dieu que vous avez là, monsieur, et il ne la donnerait pas au diable.

Et Bertrand répondit avec chaleur:

— Si le diable avait aimé, il n'aurait plus été le diable.

Bertrand n'a plus quitté La Saugette. Il a agrandi le petit domaine et y vit en gentilhomme campagnard, plus campagnard que gentilhomme.

Ses compagnons de plaisir l'ont à peu près oublié, et si l'un d'eux passait par là, un soir d'automne, il ne reconnaîtrait certes pas le brillant Saint-Thibault, dans le rustique chasseur qui, son fusil sur l'épaule, redescend vers la demeure bénie où une jeune femme berce un bel enfant, avec la chanson de la Sauge; mais, sans crainte de se tromper, il pourrait dire:

— Voilà un homme heureux!

F I N

Yvon Robert voit la vie avec optimisme

(Suite de la page 9)

sportifs. Personne ne réalisa ce soir-là que le jeune lutteur qui venait de gagner si promptement un match d'ouverture surpasserait un jour les sommets atteints par le grand champion français. Néanmoins, Yvon continua son ascension, lentement mais sûrement.

Il n'était âgé que de 19 ans, mais sa renommée se bâtissait déjà. Il accumula victoire sur victoire dont la plus notoire fut celle remportée sur le gros favori, le Comte Carl Polowski. Il s'assura ce brillant triomphe en enlevant la première chute en 10 minutes et la deuxième en 35 secondes. Après cette défaite lamentable aux mains du Canadien-français, le gros lutteur polonais abandonna pratiquement l'arène.

Un combat demeuré mémorable est celui qui mit aux prises Robert et McCready. Les hostilités duraient depuis plus de deux heures lorsque le père d'Yvon, pressentant un danger pour son fils, sauta tout-à-coup dans l'arène, arracha Yvon de l'étreinte de son adversaire et renvoya à la maison le courageux combattant devenu aujourd'hui champion lutteur du monde. La décision fut décernée à McCready, mais M. Robert avait conquis la sympathie de la foule.

— J'aspirais de tout mon cœur et de toutes mes forces au championnat mondial, reprit Yvon après que nous eûmes revécu ensemble les débuts mouvementés de sa carrière. Je me sentais au meilleur de ma condition et je me crus prêt à affronter le champion Ed Don George. Je confiai mes intentions à Emile Maupas. Incapable de quitter son camp pour me servir de gérant, mon protecteur me conseilla sagement d'attendre. Pourtant je me sentais incapable de résignation et j'acceptai le combat. Les péripéties de ce match demeurent historiques et elles restent clairement gravées dans ma mémoire. Durant la première demi-heure de combat je rendis la vie dure à mon adversaire et le champion se trouva plusieurs fois en mauvaise posture. Je me permis alors un moment de détente. Cette minute de répit me fut fatale. Don George me saisit soudainement par la taille, il me souleva au-dessus de sa tête et me lança par-dessus les câbles. Ma chute fut violente; je m'accrochai en tombant sur le bord de l'arène et m'écrasai inconscient sur le parquet au milieu des spectateurs!

Yvon s'interrompit quelques instants. Sa sœur venait de lui remettre quatre ou cinq lettres. Je profitai de cette diversion pour allumer une cigarette. Tout en jetant un œil distraît sur son courrier, mon intéressant narrateur, (il faut dire incidemment à l'éloge du champion qu'il possède une remarquable culture), Yvon, dis-je, continua son monologue d'une voix chaude et sympathique, exempt de toute prétention. J'étais tellement captivé que j'oubliais la notion du temps et la loi des convenances. Un regard fortuit sur ma montre m'apprit que j'étais au chevet du malade depuis plus de deux heures. Je fis remarquer mes appréhensions à mon ami, mais Yvon me rassura aussitôt en me disant que ma compagnie lui était agréable. Il n'en fallait pas davantage pour que je l'incitai à continuer son récit. Je ne prenais au-

cune note, j'étais allé voir Yvon comme ami et je me souciais peu à ce moment-là de mes devoirs de reporter.

Il me raconta donc des incidents dont le souvenir restait vague dans ma mémoire, en me rendant vivant chacun de ces souvenirs. Il me relata avec une simplicité émouvante les heures tristes vécues durant son long séjour à l'hôpital et les tourments dont il fut l'objet lorsque les médecins avouèrent leur crainte d'une paralysie qu'il craignait lui-même plus que toutes les tortures puisqu'elle aurait mis fin à son rêve.

Grâce à sa forte constitution et au zèle remarquable des garde-malades de l'hôpital du Sacré-Cœur de Cartierville dont il me fit l'éloge, Yvon put retourner chez lui douze semaines plus tard.

— Le prudent Emile Maupas me mit alors en garde contre les dangers de retourner dans l'arène, mais ses sages conseils ne pouvaient me retenir. J'aspirais avec plus de force au championnat du monde. Emile me conseilla donc de trouver un gérant avisé et de me laisser diriger par lui. Après plusieurs pourparlers, notre choix s'arrêta sur Eddie Quinn, un jeune homme, nanti des qualités nécessaires pour remplir ces fonctions. Il fut convenu qu'Emile resterait mon instructeur, il l'est encore, et que Quinn dirigerait mes affaires. Trois mois après ma sortie de l'hôpital, je me lançai de nouveau à la rescousse. Je gagnai plusieurs combats et sur ma demande Danno O'Mahony refusa de me rencontrer. Eddie Quinn résolut de forcer le champion irlandais à me combattre. Il m'acheta un billet de première rangée à Holyoke; au moment opportun je sautai dans l'arène et d'un direct à la mâchoire je couchai le champion sur le matelas. On ne pouvait plus me refuser le combat demandé et je l'obtins. L'arbitre me vola la décision dans les deux premiers combats, mais le champion dut enfin me rencontrer dans une arène montréalaise. Le 16 juin, 1936, je triomphais de Danno O'Mahony au Forum, et je réalisais mon rêve en devenant détenteur des deux ceintures, emblèmes du championnat mondial.

Depuis qu'il est champion, Yvon Robert a rencontré et défait tous les challengers qui se sont présentés sur sa route. Il est demeuré invincible et a remporté 48 victoires consécutives. Au cours de sa carrière il a livré 651 combats et en a gagné 626.

Avec la venue de Jack Ganson à Montréal, le printemps dernier, la lutte a connu un nouvel essor. Au cours de la saison 94,656 personnes ont assisté aux séances de lutte hebdomadaires, preuve de la popularité de Robert tant chez ses concitoyens anglais que canadiens-français. Ganson s'est bâti en quelques mois une belle réputation dans le monde sportif, et on le classe avec raison parmi les plus remarquables figures du sport local, tels Joe Cattarinich, Léo Dandurand, Tommy Gorman, le défunt George Kennedy, Cecil Hart et autres. L'occasion est aussi propice de faire l'éloge du brillant Dan Murray qui s'est avéré l'un des meilleurs arbitres du continent. Il se peut que les services de notre compatriote canadien-français soient requis dans les plus grands centres américains cet hiver. Il mérite nos meilleurs souhaits de succès.



L'AGENT DE CHANGE

"Magnifique! Magnifique! Ça vaut une bonne Sweet Caporal."

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé." — *Lancet*



Mais revenons à notre champion. C'est au cours de son entraînement pour un combat contre Gus Sonnenberg qu'est survenu l'accident qui a bouleversé ses projets. Ce combat devait avoir lieu au Forum; la somme de billets réservés s'élevait à \$4,000., et l'on anticipait une recette de \$15,000., soit une part de \$5,000 à \$6,000 pour Yvon Robert. Sur ces entrefaites, Yvon accepta un combat que son gérant, Eddie Quinn, avait bâclé en son nom à Washington. Le plus ridicule de cette affaire, c'est que Robert ne reçut que \$450 pour ce combat considéré par son gérant comme une simple pratique en marge de son match de championnat. Tandis qu'il tournait autour de son adversaire de ce soir-là, un craquement d'os se répercuta dans la salle et Robert s'affaissa inconscient au milieu de l'arène. Il venait de se fracturer la jambe. Transporté d'urgence à l'hôpital, on lui recommanda la jambe dès le lendemain, vendredi. Le samedi, Yvon était de retour à Montréal. Le dimanche, Emile Maupas accourait auprès de son élève. A première vue, il discerna un éclat insolite dans le regard d'Yvon et le fit conduire aussitôt dans un hôpital local. L'intervention chirurgicale fut douloureuse, mais le patient supporta la souffrance sans sourciller. Aujourd'hui, le champion se rétablit rapidement et ce fut pour lui parler de son retour dans l'arène que je suis allé causer avec lui. Son optimisme me surprit lorsqu'il m'avoua trouver un bienfait dans sa blessure.

— Je vais t'expliquer ma pensée, de me dire Yvon en me tendant un paquet de lettres. Voici quelques missives de garçonnets ne demeurant même pas à Montréal. J'ignore comment ils ont pu connaître mon adresse, mais je reçois de ces lettres tous les jours. On me questionne ainsi sur différents sujets. C'est à la suite de

ces lettres que m'est venue la révélation suivante: Tandis que je travaillais pour atteindre mon idéal, et maintenant que j'y suis parvenu, je constate que je suis plus qu'un simple athlète. Je suis le symbole de la race canadienne-française, tu me comprends bien n'est-ce pas, Paul? Sans fatuité, je crois pouvoir dire avec quelque raison que j'ai toujours représenté avantageusement les Canadiens-français à l'étranger. Je ressens plus qu'autrefois la mission morale que j'ai à remplir et j'en suis fier. Je m'efforcerai de tout temps d'agir de façon à ce que la supériorité de notre race soit reconnue chez les autres. Des jeunes me posent maintes questions. Par exemple, comment devenir fort et se maintenir en condition. A chacune de ces demandes je désire répondre de mon mieux, car je sais que mon influence peut être grande sur certains d'entre eux. En enseignant à la jeune génération le sentier à suivre pour se développer physiquement je peux contribuer à préparer des hommes plus robustes et meilleurs à tout point de vue. Car tu te souviens sans doute du vieil adage latin qui dit: "Mens sana in corpore sano". Cette blessure m'a permis de longues méditations qui m'auraient probablement échappé sans elle. Tandis que je considère les sommes que je gagne comme champion et l'honneur qui me revient d'un tel titre, un plus grand honneur et une plus sublimé récompense sont miens d'avoir l'insigne privilège de représenter le Canada français dans les autres villes. J'espère au nom de ma nationalité, ma ville natale et ma famille, pouvoir m'acquitter dignement des devoirs qui m'incombent.

Au nom de ses nombreux admirateurs, je félicite Yvon Robert pour s'être si vaillamment frayé un chemin vers l'honneur et la fortune, et au nom de tous, je lui souhaite prompt rétablissement et longévité.

LA BLESSURE⁽¹⁾

ROMAN CANADIEN

Par MAXINE

DANS le parloir de l'institution, une dame attendait. Petite et presque frêle dans sa toilette sombre, coiffée d'un petit feutre noir, elle semblait, au premier abord, plutôt jeune, mais les mèches de sa chevelure qui frôlaient ses joues pâles, étaient complètement blanches; quelques rides marquaient sa peau lisse et fine, et ses yeux, d'un bleu sombre, semblaient garder dans la douceur triste du regard, l'empreinte de bien des larmes...

Une religieuse s'approcha:
— Vous désirez, madame?
— Visiter la Crèche, s'il vous plaît.
— Ce n'est pas jour de visite, madame...

— Je suis ici de passage seulement, j'aurais voulu visiter; mais, si c'est impossible...

— Je vais demander à notre Mère supérieure... Votre nom, s'il vous plaît?
— Madame Saint-Denis.

— Je vais m'informer tout de suite, veuillez attendre madame.

Quelques instants plus tard, la religieuse revint, accompagnant la supérieure.

— Suzanne! Quelle bonne surprise! s'écria celle-ci, en donnant à la visiteuse un baiser sur chaque joue.

— Chère amie, dit madame Saint-Denis, je ne vous savais pas à Québec, je vous croyais en mission!

— Je suis revenue ici depuis déjà trois ans... Vous désirez visiter?

— Si c'est possible; j'ai rencontré cette semaine une amie qui m'a tant parlé du pathétique de cette institution, que j'ai désiré la voir moi-même!

— Vous habitez toujours Val-Ombreux?
— Toujours! Et je ne fais que de rares apparitions en ville!

— Notre institution n'est ni assez grande, ni assez moderne. Nous faisons de notre mieux, mais les petits abandonnés deviennent de plus en plus nombreux... nous sommes en instance auprès des autorités... nous voulons de l'aide pour réaliser le projet que nous faisons d'un établissement plus grand, plus hygiénique, enfin plus en rapport avec les nécessités des temps et le progrès de la science...

— Où serait cette institution?

— Sur le chemin Ste-Foy... Mais allons! Sœur Saint-Amable va nous accompagner et vous allez voir tous nos pauvres petits!

On monta un escalier et on suivit un long corridor; la sœur ouvrit une porte. Dans un grand dortoir, une trentaine de petits lits étaient alignés.

— On peut entrer? questionna la visiteuse.

— Certainement.

Madame Saint-Denis entra. Les bébés dormaient presque tous. Les uns souriaient aux anges et semblaient pleins de santé; les autres plutôt rachitiques et presque laids... certains d'entre eux tendaient leurs petits bras dans une muette et inconsciente supplique. L'un d'eux pleurait un peu. De sa main gantée, la visiteuse le tapota tout doucement... "La... la... la...", fit-elle, et le pauvre bébé se calma.

A la tête de chaque petit lit était suspendue une étiquette, marquée d'un seul nom: "Madeleine", "Pierre", "Hedwidge", chaque bébé avait le sien.

Après avoir visité ainsi plusieurs dortoirs, tous à peu près semblables, madame Saint-Denis s'écria:

— Mais, dites-moi donc, combien en avez-vous? Il me semble que vos bébés sont innombrables!

— Nous en avons plus d'une centaine! Ceux que vous avez vus varient en âge de huit jours à un an!

— En avez-vous qui marchent? Qui peuvent parler, jouer?

— Sans doute, et vous allez les voir! Nous les gardons jusqu'à trois ans ou environ. Il y en a une trentaine de ceux-là. Voici une de leurs salles de récréation, continua la religieuse, ouvrant une porte.

Là se trouvaient une quinzaine des plus grands bébés. Les uns se berçaient sur des petits chevaux de bois, les autres dans de petites berceuses, d'autres encore se laissaient glisser, avec des cris de joie, sur une planche en pente, glissoire improvisée qui semblait faire leur bonheur! C'était touchant et navrant à la fois...

— Et ce petit, qui ne joue pas? fit madame Saint-Denis, avisant un bambin pâle, à grands yeux noirs, qui pensif, assis par terre, nouait et dénouait ses petits doigts.

— Celui-là, dit sœur Saint-Amable, c'est un petit rêveur. Il se tient souvent seul, comme vous le voyez là. Il a toujours l'air de chercher quelque chose!

— Est-il intelligent?

— Très intelligent; Marcel venez ici, appela la sœur.

L'enfant se leva tout de suite, et s'approcha.

— Bonjour, petit Marcel, dit madame Saint-Denis; veux-tu me donner la main?

L'enfant leva les yeux vers elle et tendit sa petite main sans hésiter.

— Cher petit, dit la visiteuse, comme tu es sérieux! Ne sourit-il jamais? dit-elle à la sœur.

— Oui, madame, très souvent. Marcel, nous irons tantôt, si vous êtes sage, faire une promenade dehors... Etes-vous content?

L'enfant regarda la religieuse, et sa figure s'illumina d'un charmant sourire, qui creusa deux délicieuses fossettes dans ses joues pâles...

— Cher mignon! fit madame Saint-Denis, en l'embrassant; vous ne consentiriez pas, ma sœur, à me le confier pour un mois ou deux?

— Songeriez-vous à une adoption?

— Nullement! Mais je me disais qu'un séjour à la ferme mettrait du rose à ces joues pâles et un peu de vigueur dans ces petits membres là!

La supérieure ne répondit pas et on continua la visite. Lorsqu'elle fut terminée, on retourna au parloir.

— Je suis émerveillée, dit madame Saint-Denis, de la manière admirable dont vous tirez partie du peu d'espace que vous avez pour un si grand nombre de bébés. Dites-moi, ces pauvres petits, sont-ils tous vraiment les enfants du vice?

— Pas du vice, répondit avec indulgence la sainte religieuse, mais des suites de la pauvre faiblesse humaine... de la légèreté... d'accidents... que sais-je? Tous, cependant, sont des abandonnés. Et à ce titre ils ont droit à notre charité!

— Qui leur donne un nom?

— Nous-mêmes, lorsque nous les faisons baptiser sous condition à leur arrivée. Quelques-uns, cependant, ont un nom attaché à leurs vêtements... c'est l'exception.

— Et le petit Marcel?

— Celui-là nous est survenu dans des circonstances exceptionnelles... Racontez donc à madame Saint-Denis, ma sœur Saint-Amable, l'arrivée de ce bébé!

— C'était en 1903, au mois de septembre, dit la sœur. Il était environ neuf heures, il faisait déjà noir. On sonne... J'ouvre le guichet de la porte et j'aperçois une femme âgée qui tient un bébé dans ses bras.

— Je viens laisser ce bébé ici, dit-elle, il n'a pas de parents.

— Vous n'êtes pas sa grand-mère?

— Aucunement parente du bébé. Permettez-moi d'entrer, ma mère, je vais vous raconter la chose.

Je la fis entrer, et voici, presque textuellement, ce qu'elle me raconta:

"Je suis étrangère, je demeure aux Etats-Unis, à Waterville. Nous sommes là beaucoup de Canadiens français. J'ai des parents à Montréal et aux environs de Québec et je suis venue les voir. Hier, je me trouvais à bord du bateau venant de

Montréal. Parmi les passagers de seconde, je remarquai une femme, à l'air extrêmement malade, qui tenait dans ses bras un tout jeune bébé. Depuis quelque temps, il pleurait beaucoup, et je voulus l'aider à le calmer; mais elle refusa en me remerciant poliment. Soudain, je la vis pâlir et le bébé glissa sur ses genoux... je me précipitai et je le saisis à temps pour l'empêcher de rouler par terre! Je regardai la mère, elle semblait évanouie... J'avertis alors la gardienne, qui lui donna des soins et, au bout de quelques minutes, elle ouvrit les yeux.

— Mon bébé? murmura-t-elle.

Je lui montrai l'enfant qui s'était endormi dans mes bras. Elle le saisit et le couvrit de baisers convulsifs...

— Je vais mourir! murmura-t-elle.

— Non non, dis-je, au matin nous serons à Québec et vous verrez un docteur!

— Je vais mourir avant ça... je le sens! Mais lui, pauvre petit, que ne puis-je l'emporter avec moi!... Ah! Je me savais mourante... mais j'espérais pouvoir me rendre...

— S'il vous arrive malheur, où voulez-vous qu'on porte le bébé?

— À la Crèche!

A ce moment la gardienne revint suivie d'un médecin de Québec, qui se trouvait parmi les passagers.

Il prit le pouls de la malade, se pencha vers elle, l'ausculta et hocha la tête...

— Rien à faire, dit-il à demi-voix, elle ne verra pas le jour... c'est une affaire d'heures... peut-être de minutes! Y a-t-il un prêtre à bord?

— Non, fit la gardienne.

Le médecin se pencha de nouveau sur la malade qu'on avait étendue sur une banquette, et questionna:

— Votre nom?

— Jeanne...

— Vos parents?

— Je n'en ai plus!

— Le père de l'enfant?

— Il n'a pas de père!

— D'où venez-vous?

— Je... je... j'ai pris le bateau à Montréal, articula-t-elle faiblement.

— Ce petit est canadien?

— Oui, canadien-français... et posant sur ses lèvres mourantes la petite main du bébé, elle ferma les yeux.

Quelques minutes plus tard, elle était morte! Je pris le bébé et je le gardai jusqu'au matin. J'ai dû rester pour témoigner de ce que j'avais vu... mais les premières démarches pour identifier la pauvre morte n'ayant pas donné de résultat, je vous apporte l'enfant tel que sa mère l'a désiré.

Cette femme me dit qu'elle avait averti les autorités du fait que l'enfant serait déposé à la Crèche. Elle ne se nomma pas, mais elle donna le nom du médecin et celui-ci confirma plus tard tout ce qu'elle avait dit. L'enfant était convenablement vêtu. Sur un papier épinglé à ses vêtements, on lisait ces quelques mots écrits au crayon: "Marcel, mon bébé adoré! Que ne puis-je te garder avec moi!"

Nous avons pris des informations. La mère ne portait pas d'alliance et son linge très propre et même joli n'était pas marqué. Dans sa sacoche, il y avait un dollar en argent et une petite médaille scapulaire.

Elle a été enterrée au cimetière Saint-Charles dans la fosse commune!

— Et vous n'avez jamais rien appris? dit madame Saint-Denis, les yeux humides.

— Jamais!

— Pauvre mignon! Laissez-moi l'amener un peu à la campagne!

La supérieure hésita... c'était peut-être une adoption en perspective, et l'enfant serait si bien auprès de cette amie, dont elle connaissait le grand cœur.

— D'habitude, dit-elle, nos enfants ne nous quittent que pour des parents adop-

tifs. Mais je puis faire une exception en vue de la santé de l'enfant et accepter votre offre généreuse... Quand désirez-vous l'amener?

— Tout de suite! Je prends le train pour Val-Ombreux à six heures!

— Alors, dit Sœur Saint-Amable, je vais préparer mon petit rêveur!

Lorsque les deux amies se trouvèrent en tête-à-tête, la supérieure dit:

— Suzanne, vous êtes seule au monde! Pourquoi ne l'adopteriez-vous pas?

— Pour bien des raisons, chère amie. D'abord, je n'en ai pas les moyens, et la petite pension que me sert le gouvernement d'Ottawa, depuis la mort de mon mari, finira avec moi... Ensuite et surtout, je ne veux pas donner à un étranger le nom de mon mari, la place de mon fils... Ces deux deuil remplissent ma triste existence... il ne pourrait plus y entrer une nouvelle affection!

— Le cœur de la femme est maternel... et il se dédouble! Dieu l'a voulu ainsi; vous pourriez vous attacher à ce petit!

— Pour le protéger... lui procurer du bien-être... un peu de soleil et de grand air... mais pas pour le faire mien! Je paierai, chez le fermier, une petite pension pour lui, et je vous le ramènerai dans quelques semaines, en septembre au plus tard!

— Comme vous voudrez, Suzanne. Je comprends que votre cœur porte encore les stigmates de vos deuils cruels. Mais, croyez-moi, faire du bien à un petit être faible et sans appui, lui donner un foyer, cela vous deviendrait une douce consolation. Cependant, vous êtes seule juge de la chose. Je reprendrai le petit Marcel en septembre, ou avant si vous le désirez.

Le même soir, Madame Saint-Denis descendait à la gare de Val-Ombreux, tenant par la main un petit enfant pâle et fatigué. On l'installa près d'elle dans la voiture qui l'attendait et au bout de quelques minutes, on atteignit la maison.

Une vieille bonne ouvrit la porte...

— J'ai ici un petit enfant qui dort, Césarie, fit Madame Saint-Denis, venez le chercher!

La bonne descendit les marches du porron, s'approcha de la voiture et reçut dans ses bras le petit Marcel endormi.

On le coucha sur un canapé, et la voyageuse, aidée de Césarie, le déshabilla doucement sans l'éveiller et le recouvrit pour la nuit...

Suzanne Saint-Denis
à la réverende Mère Saint-Jean,
supérieure,
La Crèche, Québec

Val-Ombreux,
Ce 20 décembre, 1915.

Voilà bien des mois, ma chère amie, que je vous laisse sans nouvelles. Ma santé délabrée est cause de mon silence prolongé. Mais je connais votre cœur et je sais que vous ne m'avez jamais taxée d'indifférence. Depuis bientôt dix ans, je ne suis jamais restée longtemps sans vous écrire!

Je n'ai que de bonnes nouvelles à vous donner de Marcel. Il se révèle un garçon intelligent, affectueux et attirant, quoique volontaire et un peu ombrageux... Il me semble très attaché.

Comme vous le savez, je ne lui ai jamais parlé de ses origines. Je lui ai dit que ses parents étaient morts et que j'étais sa marraine! Jusqu'à ces derniers temps, je n'ai pas eu de peine à répondre à ses questions, mais on a dû lui dire quelque chose. Les autres enfants peut-être...

"cet âge est sans pitié", car il m'a demandé un jour, il y a environ trois semaines: "marraine, qui était mon père?...". Et sans attendre ma réponse, il a continué:

— Pourquoi, à l'école, m'appelle-t-on Marcel Pierre? Il paraît que ce n'est pas mon nom!

La blessure

— Ecoute, mon petit Marcel, lui-ai-je répondu, c'est certainement ton nom. Je te l'ai donné moi-même à ta confirmation!

— Un nom de confirmation... ce n'est pas un nom de famille, marraine!

— C'est un nom qu'on a parfaitement le droit de porter, et ça suffit! Ne te tourmente pas pour rien, lui ai-je répondu. Tiens, j'ai un message pour monsieur le curé, va lui porter cette lettre, veux-tu?

— Tout de suite, dit-il, et s'emparant de l'enveloppe, il partit en courant.

Depuis, il n'a plus jamais parlé de la chose, mais je le trouve moins gai, moins expansif, moins insouciant que par le passé! Vous vous rappelez que je ne voulais pas, d'abord le garder; puis, sans m'en rendre compte, tout de suite, je me suis mise à aimer cet enfant, à guetter ce sourire charmant qui, même alors, illuminait sa petite figure sérieuse... Et au lieu de l'envoyer à la ferme, je l'ai toujours gardé ici! Il y est bien chez lui, le cher enfant. Cependant, je ne lui ai pas encore donné publiquement mon nom et il porte les deux surnoms: Marcel-Pierre.

Si Dieu me prête vie, j'espère compléter son éducation et lui donner la chance de se faire une carrière dans le monde. Il est remarquablement avancé pour ses douze ans; il a un goût prononcé, un talent réel pour la musique et il est doué d'une très belle voix.

Priez Dieu, chère amie, qu'il me permette d'achever cette œuvre, qui, avec le temps, est devenue une tâche de pure affection, car je suis profondément attachée à mon jeune filleul.

Croyez-bien à l'assurance de ma fidèle amitié.

Suzanne Saint-Denis.

Quelques jours après avoir écrit cette lettre, madame Saint-Denis devint si malade, que le médecin, trouvant son état alarmant, lui suggéra d'avoir, pour quelque temps une garde auprès d'elle. Un soir, elle demanda le prêtre.

— Rien ne presse, dit la garde, mais si ça vous fait plaisir...

Lorsque le curé arriva, il la trouva très affaiblie; elle lui parla longuement de Marcel et lui demanda:

— Consentiriez-vous à être son tuteur?

— Sans doute, dit le curé.

— Je n'aurai pas grand-chose à lui laisser, ce cher enfant; ma pension finira avec moi... mais il y a ma maison, le petit emplacement. La vente de cette propriété devrait suffire à son entretien et son éducation pour quelques années!

— Vous ne lui avez pas donné d'adoption légale? Il ne porte pas votre nom? dit le curé.

La malade hésita, puis elle reprit:

— Je n'ai pas cru devoir donner à ce petit, dont j'ignore l'origine, le nom sans tâche de mon cher mari, le nom de notre fils, mort à cinq ans! Je suis tendrement attachée à Marcel, mais c'est encore un enfant... Qui sait quel sang coule dans ses veines? S'il allait subir une hérédité vicieuse... peu honorable... Certes, il ne m'a jamais donné à craindre. Il est très franc, semble avoir un cœur d'or. Mais l'atavisme et une ascendance douteuse peuvent se faire sentir, plus tard, à l'âge des passions...

Le curé soupira.

— C'est possible, dit-il. Cependant, je crois que dans le cas de Marcel, il a dû y avoir plutôt faiblesse que vice... Cet enfant n'est pas sans défauts, mais il a de grandes qualités!

— Je le sais... et j'aime cette fierté, cette franchise que je vois en lui. Comme je vous l'ai dit, j'aime cet enfant de tout mon cœur. Si Dieu me rappelle à lui, ayez en soin, mon père! J'ai pris certaines mesures, mais il y a une date que je voudrais changer... avancer... Je vous ai...

Un accès de toux amena une légère hémorragie. Le curé avertit la garde, on appela le médecin. Personne ne songea à Marcel, qui, inquiet, était entré pour embrasser sa marraine, et blotti près de la porte restée ouverte, avait tout entendu...

Lorsque le curé l'aperçut, il lui fit signe d'approcher; la malade lui sourit, mais n'eut pas la force de parler. L'enfant la regarda, un sanglot s'étrangla dans sa gorge et, se jetant à genoux auprès du lit, il prit dans ses mains la main glacée de sa protectrice et l'appuya sur ses lèvres tremblantes... D'un geste maternel, elle lui

caressa la joue... puis ses yeux se fermèrent. C'était le coma, précurseur du long sommeil...

Marcel n'avait pas de parents, il n'avait plus de protectrice... plus de foyer... Il était triplement orphelin!

I

LA Croisette est presque déserte, malgré le clair soleil et l'atmosphère tiède et délicate de cette fin d'après-midi de février.

Quelques rares piétons sur cette promenade ordinairement encombrée et, auprès du kiosque de l'orchestre, un très petit auditoire.

C'est que Nice célèbre son carnaval; aujourd'hui, c'est la bataille des fleurs et ce soir, le grand travesti... Toute la jeunesse élégante de Cannes s'y est rendue et ne reviendra qu'aux petites heures du matin.

Les mouettes décrivent au-dessus de la mer leurs cercles innombrables... elles planent et s'abattent sur le sable blond du rivage, pour reprendre presque aussitôt leur vol; autour des quais dorment les barques et les yachts, et au large quelques voiliers glissent, gracieux, onduleux, tandis que des canots-automobiles filent rapidement, creusant de longs sillages blancs dans le bleu de la mer. Le petit bateau de l'île Sainte-Marguerite arrive au quai avec une quinzaine de touristes qui sont allés chercher des souvenirs de Bazaine et voir le cachot du Masque de Fer.

La dernière passagère est déjà sur le quai. Elle rejoint sa compagne, et toutes deux s'acheminent vers un des hôtels. Passant devant le Casino, elle dit:

— Allons prendre le thé?

— C'est une bonne idée, mais il vaudrait peut-être mieux le prendre à l'hôtel, ma bourse est un peu dégringolée...

— La mienne suffira... mais ciel! Je l'ai perdue! C'est ce livre de malheur que je tiens précieusement sous mon bras, croyant que c'est ma bourse!

— Tu l'as peut-être laissée sur le bateau?

— Ou dans le cachot de Bazaine!

— Retournons sur le quai, le petit bateau y est sans doute encore!

Les deux amies retournent rapidement sur leurs pas, cherchant vainement des yeux la bourse de suède beige; elles arrivent au quai, en remontent le côté droit jusqu'à l'endroit où le petit bateau est ancré...

— Rien! Rien! dit la jeune fille, regardant partout autour d'elle... L'équipage n'est plus là... c'est inutile, je ne la reverrai plus!

— Pauvre toi! Avais-tu une forte somme là-dedans?

— Non! Mais mes clefs, ma plume, des notes, une lettre, enfin un tas de petites choses...

A ce moment, un jeune homme s'approche et levant son chapeau, il dit:

— Vous avez perdu quelque chose, mesdames?

— Oui, s'écria la jeune fille, ma bourse! Une bourse carrée, en suède beige, marquée à mon nom en lettres brunes...

— Alors, dit le monsieur en souriant, sortant une bourse de sa poche, mademoiselle s'appelle Isabelle!

— Oh merci! s'écria celle-ci en la reprenant joyeusement. Combien je suis contente de la retrouver!

— Où donc avait-elle été perdue? demanda sa compagne.

— Je l'ai trouvée près du débarcadère du petit bateau de l'île Sainte-Marguerite d'où venaient de descendre quelques touristes... Et, saluant poliment, mais vivement, le jeune homme repartit d'un pas élastique.

— Jeanine! penses-tu qu'il est assez pressé ce monsieur! C'est égal, je suis bien fière de savoir mon bien! Tout y est, continua-t-elle en examinant le contenu, quelle veine! J'en avais presque fait le sacrifice! Mais, qui donc est-il ce garçon? L'as-tu déjà vu ici, toi?

— Oui, il me semble l'avoir déjà aperçu... tiens, je me rappelle, c'était le jour où nous avons pris le thé au Carleton... il était avec des américains.

— Il n'a pas l'air d'un américain! Il n'en a pas l'accent... et pourtant, ce n'est pas un français...

— Comment peux-tu dire ça? Tu ne le regardais pas, tu ne voyais que ta bourse!

— C'est ce qui te trompe, madame! Je l'ai parfaitement vu! Un grand brun, mince, droit, jeune, culotte de flanelle blanche et habit bleu-marine!

— Son chapeau?

LA PÉRIODE DANGEREUSE

Commencez maintenant à vous renforcer avec du VIROL



Les enfants prennent des rhumes, frissons, et s'infectent lorsque leur constitution n'est pas assez forte pour résister au grand effort que demande l'hiver. La meilleure protection que vous pouvez donner à votre enfant est une constitution virolisée. Virol augmente la résistance à l'infection, provoque une croissance solide et un développement sain.

VIROL

infuse la VITALITÉ

36/4F

— En avait-il un? Je ne l'ai pas vu! Je n'ai vu que ses cheveux noirs!

— Il avait un feutre mou, gris foncé... il le tenait à la main... C'est un bel homme!

— Tiens, tu l'as remarqué, toi aussi? Ah! ces veuves! Ne vous y fiez pas! Rien ne leur échappe!

Tout en causant, les deux amies étaient arrivées à leur hôtel et elles regagnèrent leurs chambres afin de s'habiller pour le dîner.

Comme la Croisette, la grande salle à manger de l'hôtel Alsace-Lorraine était presque déserte ce soir là. Lorsque Jeanine et Isabelle se mirent à table, celle-ci demanda au garçon:

— Où donc est tout le monde ce soir?

— A Nice, pour le grand travesti!

— En effet! C'est donc pour ça, continua-t-elle, s'adressant à son amie, que Cannes semble dépeuplée...

— Ton beau ténébreux y sera sans doute ce soir, dit Jeanine. Quel dommage de n'avoir pas eu des amis ici pour nous y amener! Se mêler à la foule masquée... jouer la comédie de l'intrigue... se griser un peu de danse et de plaisir... quel bonheur!

— Eh bien, sais-tu que je n'y tiendrais pas... j'ai déjà vu des bals masqués, c'est la même chose partout... et bien plus amusant si l'on se trouve avec des amis qu'avec des inconnus!

— Toi, tu es mieux chez nous que sur la Riviera!

— Pardon! Quand je vois, en plein hiver, des glycines, des roses, des violettes en fleurs sous le soleil, que je respire le parfum grisant des mimosas, je me trouve merveilleusement bien dans cet éden où nous sommes depuis deux semaines...

— Mais tu regrettes tout de même ton Saint-Laurent!

— Ne dis pas d'insanités, voyons! J'aime infiniment cette mer bleue comme un saphir que nous avons ici, elle me semble plus bleue que le ciel... elle est à certains jours, bleue comme l'idéal!

— Cependant, tu disais hier...

— Je disais que je préfère, pour y vivre toujours, le Canada à l'Europe... et c'est vrai! Mais ça ne m'empêche pas d'apprécier le merveilleux décor où nous sommes... et cette tiédeur de l'air. Chez nous, il y a peut-être vingt degrés de froid ce soir... brrr... ça glace rien qu'à y penser!

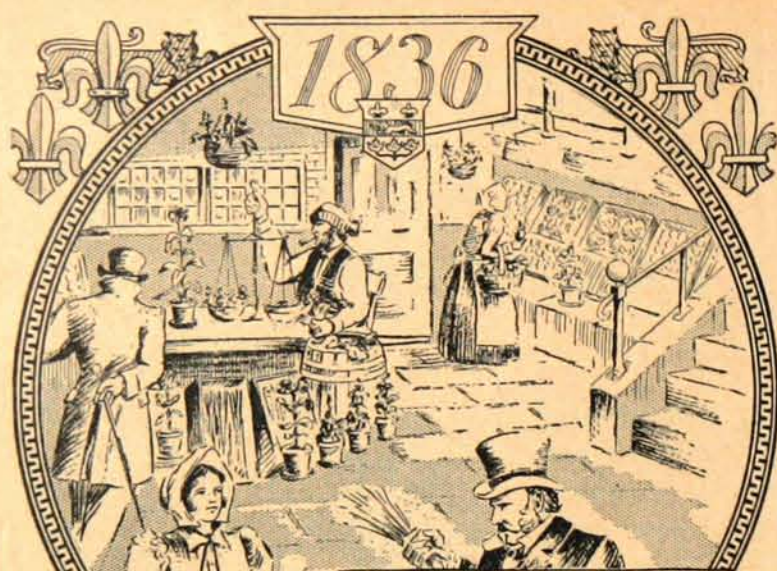
Jeanine Durand, une jeune veuve, et Isabelle Comtois, son amie, étaient des canadiennes de Montréal. Madame Durand, à qui de petites rentes donnaient une bonne indépendance, faisait son premier voyage d'Europe. Isabelle, avait déjà fait la traversée quelques années plus tôt, avec son père, mais elle avait désiré accompagner son amie, et monsieur Comtois, qui l'idolâtrait, n'avait refusé à sa fille ni son assentiment, ni ses dollars. La jeune fille n'avait que son père, et un frère plus âgé qu'elle de quatre ans.

Isabelle était plutôt jolie que belle; ses traits n'étaient pas parfaitement réguliers, mais sa figure plaisait par un charme tout particulier, à cause du bleu sombre de ses yeux, de sa peau fine et rosée, de sa bouche au sourire franc et joyeux, qui découvrait des dents très blanches entre des lèvres charnues, dont le carmin ignorait le secours de l'art. Des cheveux d'un blond doré encadraient bien ce visage attirant; la jeune fille était de taille moyenne, mince, vive et très gracieuse dans ses mouvements. Un ravissant parfum de jeunesse et de franche gaieté semblait se dégager de toute sa personne.

Jeanine Durand était très belle, et son seyant demi-deuil rehaussait encore davantage sa chaude carnation de brunette. Pour se soustraire à une existence trop médiocre, elle avait fait un mariage hâtif et sans amour; poussée par son ambition, par l'espoir d'une vie facile et par son grand désir d'avoir l'indépendance à tout prix, elle avait épousé un médecin, le docteur Durand, qui, au bout de deux ans de mariage, mourut des suites d'un accident d'automobile, laissant à sa jeune veuve une petite aisance. Ils n'avaient pas d'enfants. Ainsi Jeanine se trouvait libre, jeune, séduisante et bien résolue à se créer une belle vie et à faire bientôt un mariage où la fortune serait considérable. L'amour... oui, elle le voulait, mais son ambition lui faisait penser d'abord à la richesse.

Isabelle, trois ans plus jeune, avait toujours été en relations amicales avec Jeanine et quoique tout-à-fait différentes de caractère et de mentalité, elles s'entendaient bien et s'aimaient sincèrement.

Ce soir-là, elles assistèrent à un concert dans la salle du Casino, donné par un orchestre particulièrement bon. Un véritable régal artistique. L'auditoire était peu nombreux.



LE MARCHÉ BONSECOURS

Pendant tout le cours du siècle dernier, quand les fermiers se réunissaient au célèbre marché Bonsecours, à Montréal, pour vendre leurs produits, le gin de Kuyper était, comme il l'est encore, le favori de ceux qui en connaissaient et en savaient apprécier la réelle saveur de Hollande.



Cette Réelle
Saveur de
Hollande

Nouveaux et commodes flacons PLATS

40\$ 265
ONCES,

26\$ 190
ONCES,

10 85¢
ONCES,

GIN de Kuyper

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON,
Distillateurs, Rotterdam Hollande—Maison fondée en 1695. 173F

L'homme avait glissé la bourse dans sa poche et se fauflait rapidement parmi les passants indifférents. Soudain une main pesante se posa sur son bras et l'arrêta:

— Remettez-moi cette bourse que vous venez de voler! dit un homme à mi-voix.

— Je n'ai pas volé de bourse, je n'ai que la mienne? balbutia le voleur, faisant de vains efforts pour se dégager.

— Ne mentez pas! Vous avez pris la bourse d'une dame. Si la bourse que vous avez est la vôtre, quel nom y a-t-il écrit dessus?

Le voleur hésita... puis se sentant le bras serré comme dans un étau:

— Ma foi, je...

— Vous voyez bien qu'elle n'est pas à vous! Voici un sergent de police qui approche... si je vous dis le nom, me la rendrez-vous? Je ne vous ferai pas filer!

— Quel nom?

— Isabelle.

Le voleur sortit la bourse de sa poche et y lut le nom...

— La guigne! la guigne! grommela-t-il, la jetant par terre d'un mouvement de rage, et rebroussant chemin, il s'éloigna à grands pas et fut bientôt hors de vue.

Isabelle, énervée et surtout en colère, n'avait pas bougé de son banc et cette scène lui avait échappé. Elle était à se demander si elle devait prévenir les autorités, lorsque l'inconnu de la veille s'approcha, le petit carré de suède beige à la main.

— Vous! Et de nouveau vous sauvez ma bourse! C'est incroyable! C'est merveilleux! Deux fois en moins de vingt-quatre heures! Vous étiez là?

— Je passais; j'ai vu une dame assise et un type d'aspect douteux se rapprochant d'elle à son insu... j'ai regardé plus attentivement et j'ai vu l'homme s'emparer de quelque chose. Je me suis douté que c'était votre bourse. Je venais de vous reconnaître! En s'esquivant, il a passé tout près de moi, et je l'ai saisi au passage!

— Ne voulez-vous pas me permettre de vous remercier? Restez un instant, voulez-vous?

— Je n'ai pas droit à des remerciements, c'est le hasard qui a tout fait!

— Permettez! Je suis deux fois votre obligée! Voici mon nom! continua-t-elle. Ouvrant la bourse rescapée, elle prit une carte et la lui tendit:

Il lut: Mademoiselle Isabelle Comtois, Montréal.

— Vous êtes Canadienne? Je l'avais deviné, dit-il.

— Oui, et vous?

— Moi aussi, je suis Canadien.

— De quel endroit?

— D'un charmant petit coin perdu de la Province de Québec, qui s'appelle Val-Ombreux.

— J'en connais le nom... mais le vôtre?

— Je n'ai pas de cartes... permettez que je me présente: Marcel Pierre!

— Eh bien, monsieur Pierre, asseyez-vous près de moi pour un instant; puisque nous sommes des compatriotes, nous pouvons bien causer un peu!

— Je ne suis pas bon causeur! fit-il en s'asseyant à ses côtés.

— Non? Comment le savez-vous?

— Par intuition!

— Etes-vous depuis longtemps à Cannes?

— Je suis ici depuis décembre dernier.

— Seul?... mais peut-être suis-je indiscret?

— Pas du tout! Je ne suis pas seul; j'accompagne comme secrétaire, monsieur Ashley, de New-York; nous sommes au Carleton.

— Moi, je suis avec mon amie madame Durand, de Montréal, comme moi! Nous sommes à l'Alsace-Lorraine.

— J'aime infiniment mieux votre hôtel que le nôtre!

— Le vôtre est celui des millionnaires!

— Le vôtre... celui des gens de goût!

— Merci! C'est vrai qu'il a du charme cet hôtel, il n'est pas banal! Nous le quittons demain!

— Pour Paris?

— Non, pour l'Italie; nous retournerons ensuite à Paris... puis nous irons à Londres pour quelques semaines et mon père m'attend à Montréal vers la mi-mai.

— Je retournerai donc en Amérique avant vous!

— Oui? A New-York?

— A New-York dans une quinzaine.

— Et ensuite?

— Ensuite... je n'en sais rien!

— Vous avez vos parents à Val-Ombreux?

Le jeune homme hésita un instant, puis il dit:

— Mes parents sont morts, mademoiselle!

— Ah pardon! Je vous ai fait de la peine! Je ne savais pas... Et ça fait tellement mal de parler de ses deuils! Moi j'ai perdu ma mère... j'ai eu un chagrin affreux... je n'avais que treize ans! Je n'y suis pas encore faite!

— A treize ans... même à douze... on sait déjà souffrir!

— Oui, profondément, c'est vrai. Mais Dieu m'a laissé mon père que j'adore et qui me gâte terriblement! J'ai aussi un grand frère, qui est dans la finance ou pour mieux dire, dans la banque! Gilles... Vous ne le connaissez pas?

— Non, je ne connais pas beaucoup de financiers!

— Sauf les financiers américains... Votre frère, est-ce un monsieur âgé?

— Dans la cinquantaine; il est veuf et il a une jeune fille de dix-huit ans.

— Elle n'est pas ici?

— Non, elle achève ses cours universitaires à New-York. Mais il faut que je vous quitte, dit-il, regardant l'heure à son poignet, monsieur Ashley m'attend... Adieu!

— Non, dit-elle lui donnant la main, au revoir plutôt, puisque nous sommes des Canadiens... Si vous vous trouvez à Montréal quelque jour, venez renouveler connaissance...

— Merci, vous êtes très gentille!

— Au revoir, donc, dit-elle, et merci encore du double sauvetage de ma précieuse petite bourse!

Il lui serra la main et partit. Elle le regarda s'en aller rapidement sur la Croisette, dans la direction du Carleton.

Isabelle resta quelques instants à songer à cet inconnu qui venait de la quitter, puis se levant à son tour, elle se dirigea vers le kiosque de la fanfare, et aperçut Jeanine qui causait avec trois de ses admirateurs. Lorsque les deux amies se trouvèrent seules à l'hôtel, Jeanine dit:

— J'ai des nouvelles au sujet de notre inconnu!

— Oui?

— Il s'appelle monsieur Pierre (drôle de nom, n'est-ce pas?) C'est le secrétaire d'un riche américain. Il est avec lui au Carleton!

— C'est tout ce que tu sais?

— N'est-ce pas beaucoup?

— J'en sais davantage!... et Isabelle raconta à son amie l'incident du matin et sa conversation avec Marcel Pierre.

— A mon tour de dire: c'est tout?

— Tu sais autre chose, dis?

— Oui; je sais pourquoi ce monsieur l'a pris comme secrétaire.

— Parle! dit Isabelle intéressée.

— Il paraît que cet américain passait quelque temps à Pointe-à-Pic l'été dernier avec sa fille. Celle-ci était à se baigner dans le fleuve, lorsque tout-à-coup elle fut prise de crampes aux jambes... Ne pouvant plus nager, elle appela au secours! Ton bel inconnu, qui passait non loin de là, en canot automobile, avec des amis, se lance à l'eau, atteint promptement la jeune fille et la ramène saine et sauve.

Elle raconte la chose à son père qui fait demander le sauveteur au Manoir Richelieu. Il cause avec lui et lui offre une récompense que celui-ci refuse. Plus tard, voyant que ce jeune homme sait bien l'anglais, il lui offre la position de secrétaire pour un an... celui-ci accepte... et voilà!

— Evidemment, c'est un garçon qui sait rendre service! Je lui dois deux fois ma bourse!

— Et Miriam Ashley lui doit la vie!

— Elle l'épousera peut-être...

— Peut-être... qui sait? Il hériterait des millions paternels!

— D'après l'impression qu'il m'a laissée de sa personnalité, je ne le croirais pas capable de... se vendre!

— Oh! se vendre... quand la fille est jolie et le père millionnaire! Va voir le petit Canadien qui se déroberait!

— Tout de même, ça me surprendrait. Changement de propos, tes colis sont-ils prêts pour demain?

— Rien! Je n'ai rien de prêt. Mais ce soir, je vais rester sagement à l'hôtel avec ma sage amie et préparer mes affaires!

Elles partirent le lendemain. Ayant visité, pendant leur séjour à Cannes, les autres endroits enchanteurs de la Riviera,

En se retournant, Jeanine aperçut, seul, dans un coin de la salle, le jeune inconnu de l'après-midi.

— Tiens, ton ami n'est pas à Nice! dit-elle à mi-voix.

— Il est dans la salle?

— Oui, je l'ai aperçu là-bas, près d'une colonne...

— Alors, comme nous, il a préféré la vraie musique au jazz, dit Isabelle.

— Dis, comme moi, et non comme nous... tu sais que je raffole du jazz!

Lorsqu'elles se levèrent pour sortir, le jeune homme jeta les yeux de leur côté, sans faire mine de les reconnaître; il sortit à leur suite. Sa haute silhouette se perdit dans le dédale des allées du Casino, tandis qu'un taxi ramenait à l'Alsace-Lorraine les deux Montréalaises.

II

Le lendemain matin, Jeanine dormait encore lorsque son amie sortit des jardins de l'hôtel et se dirigea vers la mer.

Elle traversa deux grandes rues, descendit quelques marches de pierre et se trouva près d'un marché de fleurs.

Elle se choisit une belle gerbe de violettes et en respira avec délices le parfum discret; puis, un livre sous son bras, avec la bourse de la veille, elle partit vers la Croisette.

Se rapprochant le plus possible de la mer, elle s'installa sur un banc et ouvrit son livre. Mais elle y lut à peine quelques lignes. Sa pensée et ses yeux étaient attirés invinciblement par cette Méditerranée qu'elle allait bientôt quitter et dont l'enchantement la captivait de plus en plus.

Elle songea à plusieurs de ses amies pour qui ce voyage était devenu banal, des gâtées de la fortune et de la vie, blasées à force d'avoir tout ce qu'elles

vouaient. Mais elle-même, n'était-elle pas privilégiée? Sans avoir des millions, son père avait de la fortune... du moins suffisamment pour lui permettre de satisfaire les goûts et les caprices de sa fille! Elle n'était pas blasée. Les belles choses de la nature la faisaient vibrer, elle ne craignait pas de laisser voir son admiration, malgré le sourire parfois un peu railleur de ses amies plus mondaines...

En pensant à celles-ci, elle songea à d'autres, celles parmi ses parentes, ou dans son entourage, pour qui le sort ne gardait que des rigueurs, qui devaient sacrifier leur indépendance, suivre un bureau, se priver de bien des plaisirs...

— Quel mystère, pensa-t-elle, que cette inégalité du bonheur en ce monde! Pourquoi Dieu permet-il ces choses?

Enfant, on lui apprenait que la vertu a toujours sa récompense... cependant, celles de ses amies qui étaient les plus sages et les meilleures étaient loin d'avoir la vogue et le plaisir de ses autres amies... celles qui ne se gênaient pas pour multiplier les cocktails, pour porter des toilettes risquées, pour se piquer d'être un peu trop à la page!

— Moi-même, se disait Isabelle, je m'amuse souvent moins bien que d'autres parce que je suis trop... moche... (comme on dit en argot ici)... et cependant, je ne veux pas être autrement... Qu'importe ce qu'on pense, j'ai mes idées à moi, mes goûts, mes caprices. Tant pis pour ceux à qui ça ne plaît pas, et vive l'indépendance!

Pendant qu'Isabelle était ainsi plongée dans ses réflexions, en regardant toujours la mer, elle ne fit pas attention à un homme d'allure suspecte qui venait s'asseoir sur le même banc et peu à peu se rapprochait d'elle... Tout-à-coup, une main s'avança et s'empara de sa bourse... La jeune fille poussa un cri:

— Au voleur!

La blessure

elles ne s'y arrêtaient pas, mais filèrent tout de suite vers l'Italie.

Le jeune Canadien ne se retrouva pas sur leur chemin, mais toutes deux en gardaient le souvenir dans leur mémoire, et Isabelle, se rappelant leur courte conversation, se dit en elle-même:

— Non, non! Un homme comme ça, ça ne doit pas pouvoir s'acheter avec des dollars!

III

MONSIEUR Ashley et son secrétaire étaient de retour à New-York depuis déjà deux mois. L'engagement de Marcel Pierre allait bientôt prendre fin. Miriam Ashley, munie de son titre de bachelière, habitait de nouveau la maison de son père, et faisait les honneurs de cette spacieuse résidence sur la Cinquième Avenue.

Miriam était jolie... dangereusement jolie et captivante. Les millions paternels lui permettaient tous les caprices et les excentricités des jeunes américaines du "four hundred". Elle en usait librement autant que les plus téméraires de ses amies, trop intelligente, cependant, pour se prêter à certains excès de mauvais goût. Elle avait très bon cœur, se montrait très généreuse, et, dans la maison, non seulement son père, mais tous les domestiques l'adoraient. Cependant, c'était l'indépendance personnifiée que cette exquise enfant de dix-neuf ans à peine!

Lorsque Marcel l'avait sauvée de la noyade, à Pointe-à-Pic, l'été précédent, son premier mouvement n'en fut pas un de reconnaissance pour celui qui l'avait sauvée, mais de colère contre elle-même, pour avoir eu besoin d'aide! Ce ne fut que le lendemain, qu'elle dit à son père:

— Dad, il faut faire quelque chose pour ce garçon là! Je ne lui ai même pas dit merci... et sans lui, tu sais, ta Miriam...

C'est alors que Monsieur Ashley, admirant la fierté de ce jeune Canadien sans fortune qui refusait une récompense, résolut de faire autre chose pour lui.

Voyant que Marcel possédait bien l'anglais, il le fit demander un jour à l'hôtel et lui dit:

— Consentiriez-vous à me servir de secrétaire? J'ai un travail important à faire, un ouvrage que je veux publier. Il s'agit de statistiques financières américaines et européennes. Je vais être forcé de séjourner dans plusieurs villes en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne et ailleurs; votre connaissance du français, comme de l'anglais, me serait d'un grand secours.

— Merci, monsieur, dit Marcel, ravi de la proposition, si vous croyez que je suis compétent... je suis des plus heureux d'accepter!

— Tant mieux. Je crois que nous nous entendrons bien. Nous réglerons plus tard la question de vos honoraires. Quant à vos dépenses, elles seront entièrement à mes frais pour la durée de ce travail... environ un an, je crois. Quand seriez-vous prêt à commencer?

— Mais... sitôt que nécessaire!

— Etes-vous en vacances ici? A quel hôtel logez-vous?

— A aucun hôtel, et je suis en vacances forcées! Je suis un chômeur, de ce temp-ci, et l'hôte, pour le moment, du curé, au presbytère.

— Ah! Un de vos parents?

— Non, un ami de mon tuteur.

— Votre tuteur? Mais vous dépassez vingt et un ans!

— Oui, j'en ai vingt-quatre, mais mon tuteur est resté mon ami et mon protecteur, je l'appelle toujours ainsi.

— Vous n'avez pas vos parents?

— Non.

— Quelle est votre profession?

— Depuis l'âge de dix-sept ans, lorsque j'ai quitté le collège, j'ai fait un peu de tout: j'ai été commis dans un magasin, clerc dans une étude, j'ai vendu des obligations, j'ai corrigé des épreuves, fait des traductions... enfin, je voulais essayer de me placer à Montréal, dans une banque, mais les démarches que j'ai faites n'ont pas encore donné de résultat!

— Pourquoi (ceci n'est pas une critique, mon jeune ami, mais une marque d'intérêt), pourquoi n'avez-vous pas cherché à vous fixer à quelque chose... et à vous y tenir?

Marcel regarda le millionnaire et dans cette figure un peu austère, il vit tant de bonté qu'il se départit de son inconsciente raideur.

— Je n'ai pu, faute d'argent, terminer mes études classiques, faute d'argent encore, je n'ai pu m'occuper de musique... et c'est ce que j'aime par-dessus tout! Pour subvenir à mes dépenses, il a bien fallu prendre ce que j'ai pu trouver. Je ne me suis jamais senti dans mon élément. Sans doute, continua-t-il, regardant monsieur Ashley avec son rare et charmant sourire, n'étais-je pas *the right man in the right place!*

— C'est évident, dit l'américain, mais votre tuteur ne pouvait-il pas vous aider?

— Mon tuteur est un vieux prêtre, le curé de Val-Ombreux, petite campagne au nord de Québec. C'est un érudit et un saint! Je n'ai pas connu d'autre père que lui. Il n'a que peu de relations en dehors de sa paroisse, et il est pauvre. Il a fait pour moi tout ce qu'il a pu, et il se désole de me voir toujours ainsi "sur la branche". Mais...

— Eh bien, interrompit le financier, je ne crains pas de confirmer ma demande de vous avoir comme secrétaire: je suis convaincu que vous ne me planterez pas là au milieu de mes travaux!

— De cela, vous pouvez être sûr, monsieur; mais si je ne pouvais m'acquitter de mes devoirs à votre satisfaction, il est entendu que vous m'avertirez, n'est-ce pas?

— Entendu! Et maintenant allez donc annoncer cette nouvelle à ma fille. Elle vous attend dans le hall!

Marcel songeait à cette conversation et à l'année qui allait bientôt se terminer, pendant qu'il regardait, dans le salon de monsieur Ashley, arriver les invités pour le dîner.

Accoudé à un fauteuil, dans l'embrasure d'une fenêtre, il voyait ce groupe d'élégantes et d'élégants, causant avec une verve sans pareille, dégustant des cocktails et entourant le maître de la maison qui les accueillait avec bonhomie.

— Où donc est Miriam? dit l'un des jeunes gens.

— La voici en personne! dit Miriam entrant à ce moment.

Très jeune dans sa souple robe de soie pêche, cou et bras nus, elle était ravissante à regarder: sa courte chevelure fauve gracieusement ondulée, ses sourcils délicatement arqués, ses yeux brillants à longs cils noirs, sa peau veloutée, ses lèvres vermeilles... le tout étant arrangé avec un art parfait, dont sa fraîche et exquise jeunesse aurait cependant fort bien pu se dispenser.

Elle regarda autour de la pièce, semblant chercher quelqu'un. Soudain elle aperçut Marcel, debout, un peu à l'écart. Elle l'appela:

— Eh bien, beau rêveur, venez donc prendre un cocktail! Et comme Marcel se rapprochait, elle dit à ses amis:

— Voici monsieur Marcel Pierre, le secrétaire de papa et notre ami. Prenons un autre cocktail avec lui, et à sa santé, cette fois... il nous quitte bientôt!

Marcel sourit et prit le verre qu'on lui offrait.

— Maintenant, Marcel, continua Miriam, je vais vous faire honneur: vous conduirez à table la plus belle fille de New-York!

Marcel se rapprocha vivement d'elle et lui offrit son bras...

— Flateur! Je ne vous connaissais pas ce défaut! Offrez bien vite votre aide à Mabel que voilà. J'aperçois Timmons qui vient nous annoncer le dîner!

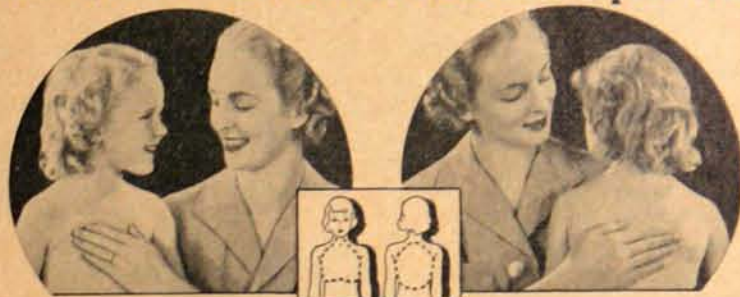
On entra dans la salle à manger dont les grandes portes venaient de s'ouvrir. La table ronde, artistiquement décorée de fleurs et éclairée de longues bougies roses, présentait un magnifique coup-d'œil dans cette spacieuse salle oblongue, aux murs recouverts de tapisseries anciennes... décorations murales rapportées à grand frais de Paris, où elles avaient jadis décoré les murs d'un antique hôtel du faubourg Saint-Germain.

Le dîner fut gai. Le vin faisait mousser les esprits et la conversation devenait de plus en plus animée à mesure que le repas avançait.

Les messieurs, comme les jeunes filles, prenaient beaucoup de vin, sauf monsieur Ashley qui ne buvait que de l'eau minérale.

— Toi, dad, dit Miriam levant son verre de sherry, tu fais honneur à la prohibition! Heureusement, tu ne l'imposes pas à ta fille!

Aide à ARRETER un RHUME plus vite



Le Massage de 3 Minutes au VapoRub

Massez énergiquement avec du VapoRub, la gorge, la poitrine et le dos (entre les épaules et au-dessous). Puis, appliquez-en une couche épaisse sur la poitrine et recouvrez d'un linge chaud.

Il prend si peu de temps—et il produit tant d'effet—ce massage de 3 minutes au VapoRub!

Avant même que vous ayez fini de frictionner, le VapoRub commence à vous soulager de deux façons à la fois—deux façons directes:

1. A Travers la Peau: Le VapoRub agit directement à travers la peau comme un cataplasme ou un emplâtre.

2. Vapeurs Médicamenteuses: En même temps, ses vapeurs médicamenteuses, dégagées à la chaleur du corps, sont inhalées pendant des heures—environ 18 fois par minute—directement dans les voies respiratoires irritées.

Cette action combinée "cataplasme-et-vapeurs", détache les mucosités—soulage l'irritation—aide à dissiper la congestion.

Tandis que le petit malade s'endort paisiblement, le VapoRub continue à agir. Souvent, au réveil, le pire du rhume est passé.

Evite le Risque de Dé ranger l'Estomac

Ce traitement externe sûr, ne peut pas déranger l'estomac, comme a tendance à le faire l'absorption constante de drogues internes. On peut l'employer librement, aussi souvent qu'il est nécessaire, même pour l'enfant en bas âge.

Blanc—Ne Tache Plus

Grâce à un nouveau procédé, le VapoRub se présente maintenant à vous sous une forme blanche, ne tachant pas. Seule la couleur a été enlevée; c'est le même VapoRub—la même formule et la même double action efficace.

VICKS VAPORUB

Mamans! Vous trouverez dans votre paquet de VapoRub des indications détaillées concernant le Système Vicks—le guide pratique des familles pour mieux se préserver des rhumes. Au cours d'essais cliniques pratiqués sur 17.353 personnes, ce Système a réduit de plus de moitié les malaises dus aux rhumes!

Suivez le Système Vicks pour Mieux Maîtriser les Rhumes

— Hum... ça vaudrait peut-être mieux! Tu bois trop de vin pour une enfant de ton âge!

— Enfant! Ouf... Depuis huit jours j'ai dix-neuf ans!

Marcel, accaparé par sa jolie voisine de table se mettait pour le moment au diapason de cette insouciance jeunesse, dont il faisait partie. Depuis son retour à New-York, il s'était très souvent trouvé à de pareilles réunions et elles ne l'étonnaient plus.

Après le dîner, monsieur Ashley les quitta; Marcel fit mine de le suivre, mais Miriam le retint:

— Non! Vous n'allez pas vous enfermer dans la bibliothèque avec dad ce soir! N'est-ce pas, darling, dit-elle à son père qui se retournait vers elle, tu nous laisses Marcel, ce soir?

— Sans doute, et même, Marcel, je vous demanderai de veiller sur cette gamine, afin qu'elle ne fasse pas certaines folies qu'elle a en tête!

— Ah! Tu te doutes de la randonnée que nous allons faire cette nuit! Je t'en ai dit un mot hier! Repose-toi bien! Je te conterai demain toutes nos aventures! Marcel s'exécuta de bonne grâce, grisé un peu, lui aussi par ce luxe, ce vin, ces épaules blanches et ce laisser-aller général...

Un peu avant minuit, on demanda les autos; on s'en allait danser à un *country club*, ce qui dura jusqu'à très avant dans la nuit. Puis, Miriam voulait faire ce qu'elle appelait un *slum party*, dans un restaurant douteux du quartier chinois de la ville.

Marcel, la voyant un peu éméchée, la prit par le bras et dit:

— Plus de parties pour cette nuit! Vous en avez assez! J'ai la responsabilité de votre petite personne ce soir! *Home!*, dit-il au chauffeur, et il s'installa dans la limousine auprès de la jeune fille.

Celle-ci ne s'objecta plus, le vin l'engourdissait; elle laissa glisser sa tête sur l'épaule de Marcel et ferma les yeux; de

retour à la maison, il dut lui aider à monter l'escalier...

Il se coucha fatigué, énervé, dégoûté de ces orgies inutiles et presque content, malgré l'incertitude de l'avenir, de songer qu'il allait bientôt se retrouver dans un autre milieu que celui-là.

Le lendemain matin, après une douche froide et un déjeuner léger, Marcel ne se ressentait plus des fatigues de la nuit.

Il ne revit Miriam que le soir, au dîner, où il fut seul avec elle et son père.

Lorsqu'ils se retrouvèrent ensuite au salon, elle demanda au jeune homme de la suivre dans la serre; elle voulait lui parler.

— J'ai fait des bêtises, hier soir, hein? Je ne me rappelle plus!

— J'ai oublié, moi aussi, dit Marcel.

— Vous me trouvez bien vilaine? Dites! Je vous l'ordonne!

— Non, Miriam, dit le jeune homme amicalement, pas vilaine... mais imprudente!

— Pourquoi?

— Vous le savez comme moi!

— Ainsi, vous ne pourriez pas aimer une jeune fille comme moi?

— Je ne pourrais aimer... ma foi... personne je crois bien!

— Ah! la la! A vingt-cinq ans! Eh bien, je crois que je sais le genre de fille que vous pourriez aimer!

— Oui?

— Oui! Une qui ne boirait pas sec... ne porterait pas ses robes trop écharnées... ne se mettrait pas trop de rouge aux lèvres... et... serait autre de toutes façons que Miriam Ashley!

Marcel sourit...

— Vous souriez! Vous savez que je raffole de ce sourire et de ces deux fossettes qu'elles creusent dans vos joues! C'est honteux pour un garçon d'avoir ça! Vous vous moquez de moi!

— Ecoutez, ma petite Miriam, dit Marcel, en lui prenant la main, puisque vous savez si bien ce qui fait le plus grand

(Suite à la page 25)

L'ESPAGNE EN ROUGE

(Suite de la page 6)

Les millions de pesetas, qui avaient servi à payer le pétrole russe acheté par Primo de Rivera, restèrent en Espagne pour y défrayer le coût de la propagande communiste et bolchéviste. Finalement, aux élections de février 1936, le vol, le terrorisme et le mensonge donnaient la victoire au *Frente Popular*. Dominée par les Cortès rouges, qui ne comptaient tout de même que 19 communistes sur 473 députés, l'Espagne n'offrait plus aucune résistance à l'anarchie. Les attentats de tous genres se multipliaient : pillages d'édifices publics et de demeures privées, incendies d'églises et de couvents, émeutes, fusillades de rue, agressions à main armée, grèves monstres.

Or, le 14 juillet, Madrid apprenait avec horreur le meurtre sauvage d'un député monarchiste, avocat et ancien ministre des Finances, en qui s'incarnait, depuis plusieurs mois, le dernier espoir de l'Espagne traditionnelle. Le programme de Calvo Sotelo, sa foi religieuse et politique, son courage le désignaient aux coups des hommes de gauche. Préparé par le ministère de l'Intérieur, qui couvrit en outre les exécuteurs, l'assassinat de Sotelo fut le déclic de la réaction attendue. Quatre jours après la découverte du cadavre, méconnaissable, horriblement mutilé, dans un cimetière de Madrid, le général Francisco Franco partait en avion des îles Canaries, où le gouvernement du Front Populaire l'avait « exilé », et atterrissait au Maroc. Le lendemain, le mouvement libérateur était déclenché. Pendant que les premiers détachements de troupes indigènes (*Regulares*) et de la Légion étrangère (*Tercio*) se dirigeaient vers Algésiras pour, de là, marcher sur Séville dont le général de Llano s'emparerait au même moment par un coup de force hardi, les carlistes de Navarre se groupaient derrière le général Mola. Les uns et les autres, balayant sur leur passage la résistance des gouvernementaux, se dirigèrent vers Badajoz, centre choisi par Madrid pour faire échec aux rebelles et où devait s'opérer, le 14 août, la jonction des deux armées du nord et du sud.

Pendant ce temps, la Catalogne, livrée aux anarchistes, avait proclamé son indépendance et s'était constituée en Etat sur le modèle de la Russie communiste. A l'extrême-nord, les Basques divisés — une partie ayant embrassé la cause de Franco, l'autre partie restant fidèle à Madrid — luttaient les uns pour une Espagne libre, les autres pour un Etat basque dont Madrid s'était empressé de reconnaître l'illusoire autonomie. A Tolède, dans l'imprenable forteresse de l'Alcazar — plus que jamais symbole d'héroïsme — moins de 2,000 personnes, civils, femmes et enfants et quelque 850 combattants, dont les cadets de l'Académie militaire, nourris de viande de cheval et de mulet, mais abondamment pourvus de cartouches, protégés par l'épaisseur des murailles et la profondeur des souterrains, résistaient aux bombes et à la dynamite, enduraient mille souffrances physi-

ques et morales, attendaient la délivrance qui ne viendrait cependant que le 27 septembre, après un siège de plus de deux mois. Ce fut ce siège, digne d'inspirer un Dante, MM. Henri Massis et Robert Brasillach viennent de le dire dans un petit livre vibrant qui porte le titre : *Les Cadets de l'Alcazar* (Flammarion, édit.). Et l'histoire retiendra en particulier le nom de ce colonel Moscardo, commandant de l'Ecole des Cadets, appelé dès les premiers jours du siège, au téléphone qui reliait les défenseurs aux assiégeants, pour s'entendre dire : « Votre fils est notre prisonnier... Si vous ne vous rendez pas, nous le fusillerons. » — « Je ne me rendrai jamais », de répondre le colonel qui reconnut tout à coup, au bout du fil, la voix de son fils, âgé de dix-huit ans. « Père, les hommes qui sont là disent qu'ils vont me fusiller... Rassurez-vous, ils ne me feront rien ». — « Pour sauver ta vie, mon fils, ils veulent me prendre l'honneur et celui de tous ceux qui me sont confiés... Non, je ne livrerai pas l'Alcazar... Remets donc ton âme à Dieu, mon enfant, et que Sa volonté soit faite. » L'appareil n'était pas raccroché qu'un feu de salve frappait l'oreille du père. Tout près, sur la place, les Rouges avaient fusillé le jeune homme, mort en criant : « Vive l'Espagne ! Vive le Christ Roi ! »

Commencée au lendemain de l'entrée des nationaux dans l'impériale Tolède — qui donne raison à Barrès, puisqu'elle s'est effondrée plutôt que de se démentir — la bataille de Madrid dure encore à l'heure où j'écris ces lignes. Les deux tiers de l'Espagne sont aux mains des nationalistes qui ont formé à Burgos un gouvernement présidé par Franco. Quelques îlots — basques ou anarchistes — résistent encore dans les provinces du nord et les dépêches officielles rapportent de temps à autre que les « rebelles » seraient sur le point de perdre l'une ou l'autre de leurs places fortes. La Catalogne est toujours aux mains des anarchistes. Depuis que le gouvernement anarcho-socialiste de Caballero s'est enfui de Madrid où le pouvoir est aux mains d'une dictature militaire d'anarchistes et de communistes, Valence est pratiquement tout ce qui reste de l'Espagne constitutionnelle, pour employer un bel euphémisme. On ne compte plus les ruines ni les morts. Au début de septembre, on établissait à 25,000 le nombre des assassinats commis par les gouvernementaux. La liste rouge n'a fait que s'allonger depuis. Et que restera-t-il de l'élégante capitale de l'Espagne dont la résistance acharnée, voulue, dirigée par Moscou et la racaille internationale, ne s'explique que par le désir de retarder la marche de Franco sur Barcelone ? De cette royale Madrid qui enchantait Musset, voici plus d'un siècle !...

*Madrid, princesse des Espagnes,
Il court par tes mille campagnes
Bien des yeux bleus, bien des yeux
[noirs !]
La blanche ville aux sérénades,
Il passe par tes promenades
Bien des petits pieds tous les soirs !*

Si pénible que soit le sort de Madrid où le sang a coulé à flots bien avant l'arrivée des troupes nationalistes, si pénible même que soit le destin de la malheureuse Espagne, le plus tragique et le plus angoissant, pour l'heure, ne sont pas là. Car ce n'est pas seulement le sort de l'Espagne qui se joue sur le sol de cette même péninsule où déferlèrent, il y a douze siècles, les hordes mauresques. Ce n'est pas seulement un riche passé de gloire et de traditions chevaleresques qu'un général de 44 ans défend aujourd'hui contre des frères aveuglés par la haine. Franco l'a bien dit : « C'est contre une défaillance morale, une maladie de l'esprit que nous avons à lutter. Le bolchévisme est une peste et quand la gangrène se met quelque part, elle va vite... Le soulèvement espagnol n'est pas un mouvement de classe ou de partisans. C'est le soulèvement d'un peuple qui ne veut pas mourir étranglé par cette barbarie moscovite que de criminels gouvernants eussent laissé détruire les assises de notre civilisation et préparer l'assaut des hordes rouges. »

L'Espagne malade devait être, pensait-on, une proie facile et c'est à l'heure où Moscou croyait atteindre le but que la réaction s'est produite. Oublions, pour un instant, les incendies de couvents et d'églises, l'assassinat méthodique d'évêques, de prêtres, de religieux des deux sexes, de vieillards, de femmes et d'enfants, coupables de ne pas croire au communisme. Oublions le sort terrible de ceux qui sont tombés dans le camp adverse, avec l'illusion qu'ils mouraient pour la liberté. Tant de sang innocent était peut-être nécessaire pour laver les fautes passées ! Et s'il nous arrive encore d'être surpris que la « catholique Espagne » soit passée aussi brusquement à la pire barbarie, rappelons-nous la France de la Terreur dont la France raffinée de Louis XV n'était pourtant pas très éloignée. Comprendons bien, surtout, que la partie qui se joue dépasse singulièrement les frontières de l'Espagne. Comme l'affirmait, au début du drame, l'écrivain républicain Unamuno, il s'agit d'une lutte entre la barbarie et la civilisation. Les millions d'Espagnols, qui ont acclamé Franco et le reconnaissent pour chef, ne luttent pas pour eux seulement. L'Espagne n'est pas le seul pays d'Europe à qui ils veulent épargner le « régime de la misère, de la crasse et de l'oppression » dont Roland Dorgelès, hier encore, rapportait l'image de Russie. De ce régime, ni l'Italie ni l'Allemagne ni le Portugal ne veulent. Rome, Berlin, Lisbonne n'ont pas caché leurs sentiments sur ce point, et les nationaux en ont reçu de précieux secours. Personne ne le nie. Mais personne ne peut non plus nier l'intervention directe de Moscou dans les affaires d'Espagne, intervention antérieure au soulèvement de juillet et qui n'a fait, depuis, que s'accroître avec la complicité du Front Populaire français. Soldats et matériel de guerre, techniciens et conseillers : la Russie n'a pas compté, pas plus

que Litvinov n'a ménagé ses efforts, sur le terrain diplomatique, pour mêler les cartes, et provoquer un conflit international. Et tout cela soi-disant au nom de la démocratie, au nom de la liberté ! A en croire Moscou et ses adeptes répandus à travers le monde, combattre les nationaux d'Espagne, c'est combattre pour la liberté ; comme si la liberté consistait à asservir la masse au profit de quelques-uns !

L'Espagne est en train de faire son choix entre la tyrannie désordonnée et la souveraineté d'un Etat fort, entre une politique de haine et la juste conception des droits et des devoirs. A deux reprises déjà elle a sauvé la civilisation occidentale que menaçaient le Maure et le Turc. Grenade et Lépante sont des sommets de l'histoire espagnole. Comme hier, le péril vient de l'Orient. La croisade contre le bolchévisme est entrée dans une nouvelle phase ; et l'Espagne, cette fois encore, suivant l'expression de MM. Massis et Brasillach, « revendique l'honneur du premier danger et de la première victoire ».

Jean BRUCHESI

L'EXPÉRIENCE DE LA VIE...

(Suite de la page 7)

La vie ne peut refaire le fond de la nature humaine ; elle ne fait que tirer partie des qualités innées.

Dans le même ordre d'idées, ne devient pas artiste qui veut. Logiquement, il faut au moins trois conditions pour réaliser une esthétique : le talent, don naturel, non acquis, puis une éducation de la sensibilité qu'on appelle aussi imagination créatrice, et enfin une discipline intellectuelle capable de fournir l'élément de continuité dans l'action.

Le talent a ses caprices ; il subit tout comme une créature vivante des fléchissements et des volte-face qui en déprécient la fécondité. Laisse à lui-même ou incompris, l'écrivain de talent est porté à sombrer vite dans l'indifférence. Il a besoin d'être orienté, adulé et stimulé incessamment.

Une loi de médiocrité, inspirée par le culte du moindre effort, règle et limite les aspirations des êtres même les mieux doués. Ajoutons à cela le collectivisme moderne qui tente de niveler jusqu'à la pensée des individus.

Si on admet que l'artiste, écrivain, peintre ou musicien reproduit au moyen d'une technique une impression vécue et non pas imaginée, on comprendra du même coup qu'il a besoin de renouveler ses impressions et ses sentiments autrement la source d'inspiration serait vite tarie. En réalité, l'artiste ne crée rien, il assemble tout simplement des idées qui lui sont suggérées. Ces idées nouvelles, il peut les puiser dans la lecture, le voyage ou le contact avec l'élite qui l'environne.

V. GRATTON

AU COEUR DE LA

Lumière



CELIA CAROLINE COLE

DANS une légende venue de Judée, et qui se raconte encore aujourd'hui, on dit qu'au temps de sa vie publique Jésus était environné d'une telle lumière, qu'on pouvait le voir à plus d'un mille.

Les artistes représentent cette lumière par une auréole, les savants l'expliquent comme un phénomène électro-magnétique, mais pour nous, par un besoin de sécurité dans un monde vacillant, et par la force de notre foi, nous la comprenons comme le reflet de la beauté divine.

Il n'en est pas ainsi des mortels soumis à la faiblesse de la nature humaine. Cependant, chacun en soi, peut porter cette lumière vers laquelle convergent le bien, la bonté et l'amour, et qui nous défend contre le mal.

Jésus marchait dans la lumière. Même Enfant, couché dans une crèche, elle l'enveloppait de façon merveilleuse, le préservait du danger. Elle était le reflet de sa puissance qui déjoua les plans d'Hérode, confondit les Pharisiens, renversa les méchants. Et quand l'heure venue, de son plein consentement, Il accepta le poids de la Croix, cette lumière devint la beauté éternelle et l'espérance du monde.

Et cependant, "Il vivait dans l'obscurité."

Tous les hommes peuvent l'imiter. Chacun de nous peut aussi marcher à son exemple et vivre dans la lumière, à moins que par nos pensées et nos actions nous la changions en obscurité. Il est possible de nous en faire une sauvegarde assez forte pour vaincre les tentations du mal, car tout homme ici-bas a l'obligation de vivre au cœur de la lumière et de la laisser rayonner extérieurement.

"Soyez parfait comme Il l'a été".

Il est certain que nous pouvons tous posséder cette lumière et que notre volonté peut en être la dynamo. Il est difficile de dire aux autres ce qu'ils ont à faire. Mais nous nous ressemblons tous; nous vivons dans le même monde, nous traversons les mêmes temps, nous avons les mêmes désirs de force, de compréhension, d'intelligence; d'aimer, d'être aimés, d'arriver au but que nous poursuivons avec ardeur, d'être bons, de réussir dans nos entreprises, d'être heureux, de donner généreusement le meilleur de soi, de faire rayonner la lumière autour de nous. Les quelques moyens énoncés ci-dessous aideront peut-être ceux qui se débattent dans le vide, dans le noir et la crainte, à trouver leur voie et la lumière merveilleuse.

Il ne faut jamais oublier que nous créons toujours quelque chose soit par la pensée, soit par les actes, et que nous pouvons ainsi aussi bien créer l'obscurité que la lumière.

Ne jamais oublier que la vie nous crée sans cesse des obligations. Quand nous nous plaignons, quand nous rejetons le blâme de nos insuccès sur tout le monde excepté sur nous-mêmes, quand nous nous lamentons, quand nous nous inquiétons, nous créons de la noirceur.

Ensuite, savoir remercier. Qu'importe ce qui nous arrive, nous pouvons toujours remercier pour ce que nous avons, ce que nous recevons. Même les yeux pleins de larmes, nous devons savoir dire dans notre cœur: "Je vous remercie, mon Dieu! Je vous remercie de m'avoir créé, de m'avoir fait vous connaître. Merci pour votre lumière, pour tout ce que vous avez fait de beau sur la terre." Remercier pour que notre ciel redevienne lumineux.

La lourdeur du vide disparaîtra et la lumière se fera; la reconnaissance vient de Dieu et la lumière, c'est Dieu lui-même.

Quand la lumière monte en nous, nous pouvons parler à Celui qui est en nous. Et Lui parler, c'est ce que les hommes appellent prier. La prière n'est pas seulement une demande; c'est surtout le moyen de conserver la vie de paix. Il faut prier jusqu'à ce que l'on sente la divine Présence en nous, une sérénité intérieure qui nous donne la certitude que nous ne sommes pas seuls dans le monde, mais qu'il y en a Un qui nous entend et nous répond. Peu à peu, toute inquiétude disparaît; c'est le calme, la clarté, la confiance, si nous savons écouter la Voix qui murmure en nous, au fond de notre cœur. Si nous n'avons pas appris à écouter en nous, nous ne savons pas prier.

Pour vivre au cœur de la lumière, pour qu'elle soit vive et forte, il faut penser aux autres, et le faire avec générosité et beauté.

Ce ne sont pas tant les paroles de Jésus que sa stabilité qui nous ont donné cette lumière qui demeure. Il connaissait d'avance ce que serait sa vie, une vie austère, isolée, stérile en résultats immédiats, douloureuse jusqu'à la mort ignominieuse de la croix entre deux voleurs.

Et cependant, sa lumière rayonna toujours, elle brillait si vive, qu'on pouvait le voir à plus d'un mille. Personne n'a le droit de laisser s'éteindre sa propre lumière intérieure. Si nous avons la conviction que quel que soit ce qui nous arrive, il nous vient de Celui qui "fait bien toute chose", notre sérénité fera rayonner la lumière autour de nous.

Il n'est rien sur la terre qui puisse prévaloir contre ceux qui croient en cette promesse: "Voilà que je serai avec vous jusqu'à la fin du monde." C'est la voix secrète, la force qui nous soutient quand nous nous sentons écrasés, c'est la gloire de la Croix, le chant des bergers, l'étoile des rois mages, c'est l'Enfant dans la crèche.

Nous ne savons pas encore ce que signifie la naissance du Christ parce que nous restons sur le seuil, retenus par nos ambitions et les soucis du monde. Nous ne sommes pas entrés, nous ne nous sommes pas agenouillés devant la crèche en une offrande du meilleur de soi.

Que la lumière brille en chacun de nous, qu'elle efface l'étouffante obscurité, qu'elle soit un trait d'amour entre tous les hommes qu'elle fasse le monde meilleur, qu'elle pénètre de paix "les âmes de bonne volonté."

(Cortoisie du Dellneator)

A CHACUN SA MAISON...

“ • • ”

Une mesure de coopération nationale

Le plan de la Commission nationale de placement, relativement aux réparations à effectuer aux propriétés avec l'aide du gouvernement dans le but de procurer de l'emploi aux sans-travail, a soulevé un vif intérêt chez les propriétaires de même qu'il a laissé entrevoir aux chômeurs de l'industrie du bâtiment des perspectives encourageantes de travail. On lira sûrement ci-après avec attention l'avant-propos et quelques notes d'un pamphlet que vient de publier sur le plan en question la Commission nationale de placement:

Le plan d'améliorations aux habitations proposé par la Commission nationale de placement repose sur des données précises et une méthode de finance saine exposée de la manière la plus simple et la plus pratique. Ce plan envisage une condition sociale — le chômage — et s'y attaque d'une manière constructive, à l'aide d'un programme des plus praticables qui se développera de lui-même. Il ne contient rien de nébuleux ou d'idéaliste. Ce n'est ni une panacée ni un expédient artificiel.

Ce plan a un double objet: l'amélioration des maisons d'habitation canadiennes, du travail pour les ouvriers canadiens. Chaque groupement de la population compte des milliers d'habitations pour lesquelles on n'a fait aucune dépense depuis six ans en vue de les améliorer ou de les conserver. La Commission nationale

de placement s'est donné pour tâche d'organiser dans tout le pays un mouvement d'ensemble des propriétaires, des ouvriers, des entrepreneurs en construction, des fournisseurs de matériaux, des commerçants, et, d'une façon générale, de tous les citoyens consciencieux, pour l'amélioration et la restauration des maisons d'habitation au Canada et pour trouver aux chômeurs un travail rémunérateur.

Il y a des milliers de propriétaires dont les maisons ont besoin de réparations et d'améliorations, et qui ont suffisamment d'épargnes pour les faire effectuer. A ceux cependant qui ont certains revenus, mais qui n'ont pas suffisamment d'épargnes, le plan donne les moyens de se procurer les sommes nécessaires pour apporter à leurs maisons les améliorations nécessaires, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et ce, à des conditions des

plus favorables. Le plan permet au propriétaire d'améliorer sa propriété et d'en augmenter la valeur sans de trop lourds sacrifices financiers de sa part. Le propriétaire peut s'adresser à sa banque avec la certitude qu'on l'y écouterait d'une oreille sympathique et bienveillante. La banque lui permettrait de rembourser le prêt par versements minimes. Il n'y a pas de formalités superflues; tout est prévu. Si l'emprunteur peut remplir les conditions justes et raisonnables qui lui sont imposées, le prêt est consenti. Il n'y a plus rien alors pour l'empêcher de commencer immédiatement les travaux.

Chaque fois que des travaux d'amélioration sont entrepris, des hommes sont mis à l'ouvrage non seulement sur le chantier même de la construction, mais également dans les manufactures et les établissements com-

merciaux de tout le pays. Les magasins de détail et les industries qui les alimentent en bénéficient directement. Les transports s'en trouvent activés. La demande de matières premières se reflète sur nos industries agricole, minière et forestière. Les avantages du plan sont multiples, car il fait appel à l'intérêt de l'individu et au patriotisme de la masse; il plaide comme moyen efficace d'accomplir quelque chose, comme stimulant véritablement économique de l'industrie, comme remède immédiat au chômage.

Partout où l'on a mis ce plan à l'essai on a remporté des succès notoires. Les habitations ont été rendues plus gaies et plus agréables, les chômeurs ont trouvé un emploi régulier, et la population a connu, après les ennuis de la dépression, une certaine atmosphère d'activité et de bien-être. Dans une seule grande ville, par exemple, où on a dépensé \$21,000,000, les ouvriers à eux seuls en ont reçu \$14,000,000.

La Commission nationale de Placement soumet ce plan aux citoyens. Elle fait appel à leur aide et à leur collaboration dans un effort concerté pour améliorer les maisons d'habitation dans tout le pays et procurer du travail à ceux qui en ont tant besoin. Il est de l'intérêt de chaque citoyen, comme de l'intérêt national, que chacun donne son plus entier appui à la mise à exécution de ce plan.



CHRONIQUE FINANCIÈRE

par Bertrand B. TREMBLAY

Président du comité
des finances publiques
de la Chambre de commerce des jeunes

La marche des affaires a-t-elle atteint un niveau convenu, qu'on dénommerait le niveau de l'amélioration; mouvement intense et continu vers de meilleures conditions économiques?

Un économiste américain très réputé, affirme que la correction actuelle du baromètre économique ne s'effectue pas de la même manière qu'elle s'est faite lors des dépressions antérieures. A ce temps-là, l'homme d'affaires reprenait confiance plus vite que maintenant. L'intérêt atteignait de bas niveaux. Elle permettait à la construction de reprendre une certaine activité, et poussait l'homme à prendre d'autres risques, facteurs de meilleurs profits. En ce moment l'incertitude paralyse l'initiative et l'énergie. On attend que les affaires se réveillent d'elles-mêmes. Et de fait le mouvement vers le progrès devient si marqué que chacun augmente son inventaire à mesure que le volume des profits enregistre une faible hausse.

Le mouvement de progression est si fort que les économistes prévoient un "boom" précurseur d'une nouvelle régression ou d'un nouveau "krack" aussi mortel que le précédent.

Moins pessimistes, mais plus confiants, les gens bien pensants discernent que pour ne pas tomber dans les excès de confiance ou dans les mêmes erreurs dans lesquelles l'hystérie de 1929 les a entraînés, le public cherchera à se renseigner sur le mouvement des affaires et les perspectives de succès que peut présenter le relèvement économique actuel.

LA REVUE MODERNE qui a toujours fait preuve d'initiative, et considérant l'intérêt que porteraient ses lecteurs à des propos financiers, a cru profitable et logique d'instituer au sein de cette revue littéraire une chronique financière. Les lecteurs de LA REVUE MODERNE, gens d'élite, trouveront maintenant dans les colonnes de la revue des propos financiers susceptibles de les renseigner sur les choses de la finance et de l'industrie.

La répétition dans notre imagination des événements relatifs à un fait nous porte à le graver de plus en plus dans notre esprit. Tel est le cas des questions financières. Il faut les dire et les redire jusqu'au moment où enfin nous pouvons en parler avec assurance. Il est donc utile de discuter souvent des questions appartenant au domaine des finan-

ciers. Les directeurs d'universités nous prêchent, à nous, Canadiens-français, de nous occuper plus que nous nous en occupons actuellement des questions inhérentes à la gestion des affaires privées et publiques.

L'initiative du distingué gérant de LA REVUE MODERNE aura pour effet, et l'auteur s'en réjouit, d'aider les Canadiens-français à développer leur sens des affaires. A cet effet et l'auteur l'écrit immédiatement, il lui fera plaisir de répondre discrètement et privément, sans engager sa responsabilité, à toute lettre-question munie d'une enveloppe affranchie que tout lecteur ou toute lectrice conviendra de lui soumettre.

Toute initiative pour porter des fruits doit être organisée. L'auteur a formulé un programme qu'il vous expose en quelques mots. La chronique, comportera des considérations générales sur la part que doivent prendre les Canadiens-français au développement de nos ressources naturelles et surtout à celles de la province

de Québec. Cette étude demande une connaissance parfaite de l'économie canadienne et de nos ressources naturelles. Elle aura pour directeurs, en autant qu'il sera possible, des personnalités éminentes et renseignées, susceptibles de nous éclairer. Car il est bon de connaître l'opinion de gens avertis.

Nous commenterons des décisions importantes qui ont trait à la finance et à l'industrie. Nous discuterons des faits remarquables à la lumière de l'expérience de personnes renseignées.

Dans la deuxième partie, il s'agira de passer en revue, d'une manière attrayante, les tendances des marchés; de renseigner les lecteurs sur les opérations minières les plus dignes de foi, pour que le public n'achète pas au hasard, de signaler des publications d'intérêt et des articles de fond; de définir des termes, enfin d'éduquer le public désireux de se protéger.

Toute conclusion serait superflue et n'ajouterait rien au sérieux de cette rubrique, mais un sentiment de confiance de la part du lecteur enrichirait de beaucoup l'effort que fait depuis longtemps LA REVUE MODERNE, par ses dirigeants, au sein du groupe Canadien-français.

477, RUE ST-FRANÇOIS-XAVIER

MONTREAL

HARBOR 3276

CONSULTEZ

Beausoleil & Beausoleil

AGENTS DE CHANGE

POUR BIEN PLACER VOS CAPITAUX
POUR SPÉCULER AVEC AVANTAGE

La blessure

(Suite de la page 21)

charme de la femme pour tout homme bien pensant, vous pourriez... changer un tout petit peu votre idéal...

— Si je le changeais, je ne serais plus moi!

— Rien ne pourrait changer votre charmante personnalité!

— N'en parlons plus! Vous allez m'oublier bien vite, là-bas au Canada?

— Non, je ne pourrai vous oublier!

— Et moi donc! Parfois, je me demande si vous avez bien fait de me repêcher à Pointe-à-Pic!

— Mais certainement! Vous avez la vie devant vous... la jeunesse... la fortune...

Sans préambule elle lui demanda:

— Est-ce qu'une femme riche peut épouser un homme pauvre, si elle l'aime?

— C'est l'homme qui ne peut pas! Se faire acheter! Quelle horreur!

— Mais s'il y a de l'amour là-dedans?

— L'amour d'un homme honorable s'efface devant les millions d'une femme, s'il n'en a pas lui-même à lui offrir!

— C'est dur, ce principe!

— C'est la vie... elle est dure pour la plupart des gens... puisse-t-elle ne jamais l'être pour vous, Miriam!

Elle prit sa main dans les siennes et Marcel vit ses grands yeux se voiler de larmes refoulées...

— Adieu, dit-elle, adieu, fier, trop fier Marcel! Si vous aviez voulu... mais, soit! Nous nous quittons bons amis, n'est-ce pas?

— Bien certainement!

— Et vous partez...

— Demain matin, à neuf heures!

— Je ne vous reverrai pas alors...

adieu! Good luck!

— Au revoir, petite Miriam, dit Marcel et se penchant, il posa ses lèvres sur les jolies mains parfumées qui tenaient la sienne.

IV

MIRIAM se retira; Marcel rejoignit monsieur Ashley et le suivit dans la bibliothèque.

— Voici des cigarettes, dit celui-ci, s'installant à son pupitre et poussant une boîte de cuivre vers le jeune homme.

Asseyez-vous. Nous avons à causer.

Marcel s'assit en face de son patron et alluma une cigarette.

— D'abord, voici votre chèque pour ce dernier mois.

— Merci, dit Marcel en le prenant.

— Savez-vous? Je regrette de voir finir le temps de vos services auprès de moi.

— Je vous remercie, monsieur Ashley, je suis très fier de cet éloge, et moi aussi, je regrette de vous quitter!

— Que comptez-vous faire maintenant?

— D'abord retourner au Canada, revoir mon vieux tuteur et chercher ensuite un emploi; grâce au généreux salaire que vous m'avez donné, j'ai des économies qui me permettront d'attendre un peu s'il le faut.

— J'ai quelque chose à vous proposer, dit le financier, se levant et marchant de long en large dans la pièce, tel qu'il le faisait souvent lorsqu'il discutait, ou qu'il dictait des lettres ou des articles. J'avais d'abord pensé à vous demander de rester ici pour une autre année, puis, j'ai craint, à cause de Miriam...

Marcel le regarda, surpris, presque blessé...

— Non, non, ne vous troublez pas, je sais que vous avez toujours été parfait avec elle... mais, diable... vous connaissez les jeunes filles! La mienne est, plus que bien d'autres peut-être, volontaire à l'excès! Elle est ardente, impulsive...

Vous avez de la fascination pour une Américaine, avec vos manières courtoises, votre attitude un peu fière, le sang français qui coule dans vos veines et qui vous donne un je ne sais quoi de si différent de nos boys américains... Miriam en a subi le charme... et lorsqu'elle vous prie de chanter, en vous accompagnant vous-même au piano, ces charmantes romances françaises que vous rendez si bien, elle en est très impressionnée... Elle, qui ne peut, d'habitude, se tenir dix minutes tranquille, reste là, sans bouger de son fauteuil, toute au plaisir de vous écouter...

Marcel fit un mouvement de protestation:

— Vous vous méprenez, je crois, monsieur Ashley sur des témoignages d'amitié dictés par le bon cœur de Miriam envers un étranger sans parents...

— La, la! Je sais ce que je sais... je ne la blâme pas, mais j'ai des projets pour elle... que je finirai bien par lui faire accepter... et qui auront plus de garantie de bonheur que là où il existe différence totale de mentalité, de fortune, de religion, de caractère... Ai-je raison?

— Parfaitement raison!

— Bien! Nous sommes d'accord... et croyez-bien, Marcel, que je n'ai jamais douté de vous; la preuve, c'est que j'ai fait préparer certains documents, qui nous concernent tous les deux!

— Des documents?

— Oui. Je songe à fonder, à Montréal, une succursale de mon journal d'ici, le *Daily Financial*. Votre collaboration et votre secrétariat au travail financier que nous avons terminé, vous a acquis beaucoup d'expérience à ce sujet. Voulez-vous accepter la rédaction de cette feuille?

— Monsieur Ashley! Vous me comblez! Croyez-vous vraiment que je puisse m'acquiescer de cette tâche?

— Je le crois. Ce journal devra se publier en français seulement pour le moment. Je le destine surtout à la Province de Québec. Plus tard nous lui donnerons peut-être plus d'envergure... Pour lancer l'affaire, je déposerai chez un banquier de Montréal un certain montant en fiducie pour les frais d'installation. Vous louerez un local convenable, engagerez le personnel nécessaire, achèterez l'outillage de l'imprimerie, et surtout, vous ferez une bonne publicité... Mon journal ici, dont je vous ai fait étudier l'agencement à cette fin, et avec lequel vous serez en communication par fil privé, vous tiendra au courant. J'ai déjà l'appui de nombreux annonceurs. Pour commencer, je crois qu'il vaut mieux que vous soyez à salaire, mais je suis convaincu que dans peu de temps, le journal paiera lui-même ses dépenses, avec de bons bénéfices pour son rédacteur!

Monsieur Ashley s'était assis de nouveau à son pupitre. Marcel vint à lui et lui serra la main...

— Comment vous remercier? dit-il.

— En faisant de l'entreprise un succès!

— J'y mettrai toute ma volonté, mon énergie et mon temps!

— C'est ça! Et vous savez... toujours droit, jamais de fausses nouvelles... il faudra garder intact la réputation de véracité acquise par mon journal. Il ne faudra jamais vous laisser cabaler!

— Je vous le promets et je vous assure de ma profonde reconnaissance!

— Bon, mettez-là votre signature, l'affaire est conclue. Vous trouverez avec ces papiers, tout un chapitre d'instructions auxquelles je sais que vous vous conformerez; vous parlez de reconnaissance... ne vous dois-je pas la vie de ma petite Miriam? Et de plus, je suis convaincu qu'en fondant ce journal, je fais une affaire payante!

— Quel nom donnerai-je à ce journal?

— Eh bien... *La Finance Quotidienne*!

— Très bien!

Les deux signatures furent apposées au document fait en duplicata. Marcel s'engagea à transmettre toutes les semaines à monsieur Ashley, le compte-rendu de ses opérations.

Devant partir le lendemain matin, il fit ses adieux au généreux financier, le remerciant de nouveau de la confiance qu'il lui témoignait, en lui donnant la chance de se faire une carrière.

Monsieur Ashley lui serra la main et le regarda avec une franche affection:

— Vous réussirez, Marcel, j'en suis sûr. Persévérez, soyez droit toujours et prenez ma devise: *Straight always, and stick to it*... c'est avec ça que j'ai bâti ma fortune!

Le lendemain matin, Marcel prenait le train pour Montréal. A la gare il aperçut la stalle d'une fleuriste. Il choisit une douzaine de superbes roses et les adressa à Miriam, avec son nom, Marcel, griffonné sur une carte blanche. Puis il s'installa dans le train, heureux de sa bonne fortune.

Sur une banquette non loin de lui, un jeune homme causait à haute voix, racontant à un autre le dénouement favorable d'une entreprise. Leurs paroles arrivaient clairement à l'oreille de Marcel.

— Comme vous devez être content. Qu'allez-vous faire en arrivant?

— Aller embrasser maman, qui pleurera peut-être de joie!

Marcel n'en entendit pas plus, mais son cœur se serra...

Pâté au boeuf renversé

Un plat économique et appétissant



Recette-Surprise

"MAGIC" de Janvier

Il n'y a pas de plat qui se prépare plus vite, plus économiquement et qui soit plus délicieux que ce Pâté au Boeuf Renversé. Un assaisonnement bien proportionné donne à la croûte un goût exquis, différent... et la saveur délicieuse du boeuf, des tomates et des oignons complète le régal. Essayez-le!

Pâté de Boeuf Renversé

1 1/2 tasse farine	5 c. à soupe shortening
3 c. à thé Poudre à Pâte "MAGIC"	1/4 tasse lait, ou moitié lait moitié eau
1 c. à thé sel	1/4 tasse oignons hachés
1 c. à thé paprika	1 boîte soupe aux tomates
1 c. à thé sel de céleri condensé	
1/4 c. à thé poivre blanc	1/2 liv. boeuf cru haché

Tamisez ensemble farine, poudre à pâte, 1/2 c. à thé de sel, paprika, sel de céleri et poivre. Ajoutez 3 c. à soupe shortening et mélangez bien avec une fourchette. Ajoutez lait et brassez jusqu'à mélange parfait. Faites fondre les 2 autres c. à soupe shortening dans une poêle à frire de 9 pouces diamètre et cuisez les oignons jusqu'à attendrissement. Ajoutez la soupe aux tomates, l'autre c. à thé de sel et le boeuf haché. Amenez au point d'ébullition. Étendez le premier mélange sur celui de la viande et cuisez à four chaud (475° F.) durant 20 minutes environ. Renversez ensuite dans un grand plat. Suffisant pour 8 convives.

GRATIS! LE LIVRE DE CUISINE "MAGIC" — Ecrivez à Gillette Products, Fraser Ave., Toronto 2, Ont., Dépt. LM-1



NE CONTIENT PAS D'ALUN — Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "MAGIC" ne contient ni alun ni ingrédient nuisible.

Fabriquée au Canada

— Pauvre mère que je n'ai pas connue, murmura-t-il, et toi, père, que je devrais peut-être maudire... qui donc étiez-vous? Qui suis-je moi-même?

Le souvenir de sa douce marraine lui revint; il revit les gâteries dont elle avait entouré son enfance... puis il songea à Val-Ombreux et décida de s'y rendre immédiatement.

Sans s'arrêter à Montréal, il continua jusqu'à la jonction d'où il pouvait atteindre son village.

Rendu à la petite gare, il sauta sur le quai, reconnut bien des figures familières et partit d'un pas rapide vers le presbytère.

Le curé marchait sur la véranda, lisant son bréviaire. Soudain, il aperçut Marcel et de loin lui ouvrit les bras!

V

Le lendemain, un dimanche, Marcel assista à la grand-messe, et à la demande de son protecteur, il chanta, à l'Offertoire, un Ave Maria que le curé aimait beaucoup. Sa belle voix de baryton remplissait la modeste église et semblait faire vibrer une prière au-delà des voûtes du petit temple.

Le curé était content des perspectives favorables qui s'ouvraient devant son protégé. Ce lui fut aussi un soulagement moral de le retrouver si peu gâté par une année de luxe et par ses relations mondaines.

Depuis son départ du collège, Marcel avait très peu vécu au presbytère, ses différentes occupations temporaires le retenaient toujours en dehors de Val-Ombreux, mais il revenait au gîte le plus souvent possible, restait au presbytère un jour ou deux, passait de bonnes heures avec le curé, puis repartait bientôt vers la ville.

Cette fois, le curé lui-même lui conseilla de se rendre sans tarder à Montréal, afin de mettre tout de suite son affaire en

marque et il fut décidé que Marcel repartirait dès le lendemain.

Dans l'après-midi de ce dimanche, ils montèrent ensemble le long de la petite terre de la fabrique: les champs de foin étaient rasés, quelques tardives marguerites fleurissaient çà et là... Marcel en cueillit une et la mit à sa boutonnière; l'avoine et le blé commençaient à blondir; le long des clôtures la verge d'or se balançait sur ses longues tiges gracieuses, parmi les fougères et les herbes, les quatre-temps formaient un tapis de corail, et du bois voisin venait une âpre senteur de résine que Marcel respirait voluptueusement. Ils passèrent à travers l'érablière et s'arrêtèrent à la petite cabane à sucre où ils entrèrent pour se reposer.

— Ça me rappelle mon temps de gamin de venir ici, dit le jeune homme. Il y a bien sept ou huit ans que je n'avais pas vu la sucrerie!

— C'est vrai, tes visites ont toujours été si rapides! Dis-moi, Marcel, tu ne me parles jamais d'aucune femme... N'as-tu pas des amies? des blondes? C'est de ton âge!

— Je connais bien des jeunes filles... mais je ne fais la cour à aucune.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Vous le savez! Je vous ai promis, et je me suis promis à moi-même, que... que... je me souviendrais toujours de mon malheur et que je ne m'exposerais jamais à en causer de semblable...

— Oui, mais...

— Mais, interrompit Marcel, vous allez me dire: il y a les bonnes jeunes filles, et il y a le mariage!

— Justement!

— Le mariage? Quand on est pauvre?

Quand on n'a pas même un nom à offrir à une femme!

— Tu vas t'en faire un nom, mon cher enfant! Je suis comme ton américain, j'ai confiance en toi!

(Suite à la page 28)



"CESAR" DE PAGNOL

APRES «Marius» et «Fanny» Pagnol nous revient cette fois avec «César». C'est la suite logique qui forme la trilogie de cette œuvre forte et prenante de Pagnol. «César» aurait pu s'intituler «20 ans après». L'action de ce troisième film de la série marseillaise de Pagnol se passe, en effet, 20 ans après le mariage de Fanny avec Panisse. Nous retrouvons dans «César» les mêmes personnages si familiers que nous avons vus évoluer dans «Marius» et «Fanny». Ils n'ont presque pas changé à l'exception de César qui a un peu vieilli. A remarquer que Pagnol, qui dirige lui-même ses productions, n'attache guère d'importance aux vétilles du grimage, pas plus, d'ailleurs, qu'il n'en accorde à la finesse du son, à la douceur de la photographie ou au réglage des lumières. Il trouve bien plus commode de rectifier à l'aide de son texte toutes ces choses qu'il considère comme des détails. C'est peut-être ce qui vaut à ses films d'être si vrais et humains. C'est ainsi que Pagnol fera expliquer à Marius par Fanny que c'est grâce à l'argent de Panisse qu'elle a pu se conserver jeune en n'économisant pas sur les soins de beauté.

«César» s'ouvre avec la mort de Panisse, pleuré de Fanny et de César. Le brave Panisse a bien élevé l'enfant de Fanny et de Marius, il en a fait son fils et, en mourant, il lui laisse une fortune. César a suivi brillamment Polytechnique et il vient d'en sortir major. Ce garçon intelligent et si bien doué n'a pas été sans remarquer bien des choses qu'il désire tirer au clair. Prétextant des vacances bien méritées, à sa sortie de Polytechnique, il va trouver Marius, à Toulon, sans lui avouer qui il est. Il a fait causé Marius qui travaille honnêtement dans un garage. Puis c'est à Marseille que son enquête se poursuit, là, il interroge les habitués du petit bar que tient toujours son vieux parrain César. Pour punir le jeune homme de sa curiosité, le farceur Doumel lui monte un bateau et lui fait croire que Marius fait partie d'une bande de voleurs. César revient dans sa famille désespéré. Doumel, qui est au fond un brave type, apprend la parenté qui existe entre César et son jeune questionneur et se met en frais de remettre tout au point. Il ne reste plus à César et à son grand-père qu'à pousser Fanny dans les bras de Marius. Marius vient à Marseille pour se justifier devant Fanny et César. Là, se joue une des scènes la plus remarquable du film. Marius se justifie au sujet de ses peccadilles de jeunesse dont on a pu le noircir aux yeux de son fils, il accuse à son tour

César qui, par sa dureté et son intransigeance, l'a privé des joies de la famille et en a fait un exilé à Toulon. Il reproche même à Fanny d'avoir trop facilement cédé aux instances du riche Panisse. Il démontre enfin que Panisse lui-même a profité de sa fortune pour se payer une jeune femme, qui a ensoleillé ses vieux jours, et un enfant qu'il n'a eu que le plaisir d'élever. Après ce triple et violent réquisitoire, Marius s'en va en claquant la porte. Le lendemain, Fanny qui aime toujours Marius le rappellera et le film se termine sur une superbe scène où l'on voit les deux amoureux réunis et enlacés se diriger vers une clairière.

L'interprétation de ce film n'est pas moins réussie que celle de «Marius» et de «Fanny». Le trio Raimu-Demazis-Fresnay y est à son mieux. Raimu est meilleur que jamais en César vieilli, Fresnay est admirable comme toujours, Orane Demazis excelle dans son rôle de mère affligée et d'amoureuse vibrante de passion résolue à conquérir son bonheur. André Fouché s'est tiré très honorablement de son rôle difficile de César. Citons aussi Charpin, dans le court rôle de Panisse mourant, et les heureuses interprétations de Dulac, Milly Mathis, Vattier, Delmont, le docteur, et Maupi.

Ce brillant film remportera sûrement un aussi vif succès que «Marius» et «Fanny».



Une belle étude photographique de Pierre Fresnay, qui continue à tenir avec le même succès le rôle de Marius dans le nouveau film de Pagnol «César».

On a tourné...

"MES TANTES ET MOI"

Le sympathique René Lefèvre, le héros de maintes comédies intelligentes que nous a présentées le cinéma français, nous revient dans un nouveau film qui a pour titre «Mes tantes et moi».

Le scénario de cette brillante comédie se résume dans les quelques lignes suivantes: Eloi est un jeune homme timide qui vit avec ses trois tantes dans une petite ville du midi de la France. Pour s'excuser d'un retard, le jeune homme fait

LA SCÈNE

croire à ses tantes qu'il a sauvé une femme qui se noyait. Une aventurière profite de la circonstance et se fait passer pour la rescapée inconnue. Par la suite, un vol se commet à la banque où Eloi est employé comme caissier. On l'accuse, mais une jeune collègue qui l'aime, démasquera l'aventurière et son complice, qui jouait le rôle de son frère.

René Lefèvre comme toujours tient dans ce film le rôle d'un timide. Il est habilement secondé par Marguerite Moreno, Alice Tissot, Jacqueline Francell et Tramel.

"LES DEUX GOSSES"

Cette œuvre universellement connue de Pierre Decourcelle a été portée, avec beaucoup de tact, à l'écran par Fernand Rivers. En adaptant ce roman populaire au cinéma, Rivers a réussi à en éliminer les longueurs et à en atténuer le mélo par trop larmoyant.

Serge Grave et Jacques Tavoli ont interprété avec un naturel étonnant les rôles des deux enfants. Le second s'est tout particulièrement amélioré au cours de ce film. Dorville dans le rôle de la Limace a campé là un de ses meilleurs rôles. Maurice Escande, Marguerite Pierry, Annie Ducaux et Germaine Rouer ont aussi grandement contribué à la réussite de ce film.

"SEPT HOMMES, UNE FEMME"

Voilà une comédie des plus originale interprétée par une troupe du meilleur choix. L'intrigue en est curieuse et nouvelle. Les dialogues de «Sept hommes, une femme» et sa mise en scène soignée en font un film fort intéressant.

Il s'agit ici d'une jeune veuve élégante, riche et belle, qui apprend que de son vivant son époux l'a odieusement trompée. Elle invite sept hommes à sa propriété de chasse et décide d'épouser celui qui, après un sévère examen, lui paraîtra le plus acceptable. Ils se révèlent tous, sauf un brave entrepreneur, mufles et intéressés. C'est à celui-ci qu'iront ses préférences.

Vera Korene, Fernand Gravey, Felix Oudart, Pierre Feuillère, Saturnin Fabre, Roger Duchesne, Robert Arnoux, Jeanne Loury et Larquey sont de la distribution de «Sept hommes, une femme».

"ENFANTS DE PARIS"

Gaston Roudes affectionne les sujets populaires. Ses réussites dans ce genre ne se comptent plus. Cette fois ce n'est pas une matière de feuilleton qu'il a travaillée, mais bien en pleine pâte cinématographique, brassée par l'excellent écrivain qu'est Roger Francis-Didelot. L'action de ce film a pour pivot une idylle entre une médinette et un fils de bourgeois. Après maintes péripéties savamment conduites, le film se termine par une scène des plus heureuse.

«Enfants de Paris» est très bien joué. Paul Bernard, Lisette Lanvin, Jacques Varennes et Milly Mathis s'y montrent à la hauteur de leur réputation. Robert Arnoux, qui jouait jusqu'ici les jeunes premiers, débute avec le plus grand succès dans un nouveau rôle.



TINO ROSSI

PILLS ET TABET A L'ECRAN

Ceux qui sont allés entendre, il y a plus d'un an, au Stella, la chanteuse de genre Lucienne Boyer dans son répertoire, n'ont sans doute pas oublié les incomparables duettistes Pills et Tabet, qui furent bissés et rappelés à maintes reprises au cours de ces représentations. Le disque à la radio nous a aussi fait connaître plusieurs chansons de ces deux intéressants artistes. Voilà maintenant que le cinéma nous les présente dans une opérette filmée de Jean Boyer titrée «Prends la route». Nul doute que ce film, ayant comme auteur et directeur Jean Boyer, à qui l'on doit déjà tant de succès, basé sur la musique du compositeur Georges Van Parys et interprété par le trio Pills-Tabet-May, remportera, à coup sûr, les plus vifs succès.

On rapporte qu'au cours du montage de ce film, Tabet, qui ne peut voir un piano sans s'y asseoir, découvrait à tout coup, à chaque décor, un piano caché dans un coin sur lequel il se mettait à jouer. On s'attendait à tout moment à voir le metteur en scène Jean Boyer se lever et se fâcher tout rouge pour aller fermer le piano à clef. Il n'en était rien. Boyer faisait mine d'aller tancer Tabet, entre deux réglages de lumière, mais se mettait tout simplement à jouer avec lui. Et comme presque toujours Georges Van Parys, le compositeur du film, se trouvait sur le plateau, on finissait régulièrement par trouver un clavecin mélancolique, ce qui faisait six mains.... Et pourtant, l'attrait

C'est une femme qui m'a amené à la chanson. — Au son des guitares. — Tino chante au "Cuba". — Le sèmeur de rêves.

«...et c'est pour les femmes que je continue à chanter!»

LORS de ses grands débuts au Casino de Paris, où il fit accourir tout Paris, Tino Rossi confiait au représentant d'un quotidien parisien l'un de ses plus chers souvenirs de jeunesse:

«J'avais alors quinze ans, dit-il, je passais tous les jours, en allant au collège, dans une petite rue d'Ajaccio où j'avais remarqué une adorable petite brunette... Et, chaque soir, sous sa fenêtre, je chantais un vieil air du pays, où j'essayais de mettre toute l'émotion de mon cœur! Qu'est-elle devenue? Je ne sais pas. Et si je la rencontrais, par hasard, je ne la reconnaîtrais sans doute pas. Elle a allumé, toutefois, en mon cœur une petite flamme qui est toujours en moi quand je chante. Et puis la vie a passé... elle m'a entraîné loin de la Corse. Et pourtant... chaque fois que je chante pour le public, il me semble que je chante encore pour la petite fille d'Ajaccio, premier amour de mes quinze ans!»

Hier, inconnu de tous, Tino est aujourd'hui l'idole des grandes capitales. Ses modestes débuts dans un petit café-concert d'Aix-en-Provence lui valurent plusieurs offres d'engagement. Il accepta alors un tour de chant dans un music-hall de Marseille où il fut très applaudi. Ce succès l'encouragea à se rendre à Paris pour enregistrer quelques disques. C'est à ce moment que la Casino de Paris, qui préparait sa «Revue des provinces françaises», engagea, pour symboliser la Corse, un jeune chanteur, ni vu, ni connu, qui n'était autre que Tino Rossi.

Il chanta: «Vieni... Vieni...» pour lequel tout Paris s'enthousiasma tout aussitôt. Comme une traînée de poudre, cette chanson se répandit par toute l'Europe et dans le monde entier. Le disque et la radio firent ce miracle. En quelques semaines, Tino Rossi était devenu célèbre. Paris, Bruxelles, Londres, Berlin et Rome fredonnaient la chanson désormais fameuse. Le nom du chanteur était sur toutes les lèvres et dans bien des cœurs.

Le cinéma bientôt s'en mêla. Les chansons de «Marinella» connurent une aussi grande popularité. Dès

«Bella Ragazzina». Elles sont peut-être les meilleures que Tino ait encore jamais créées.

Le populaire chanteur est actuellement au Casino de Paris, où il est la vedette de la revue «Tout Paris chante». Mais saviez-vous qu'il a aussi chanté récemment dans un cabaret très à la mode, fashionable et des plus achalandés, qui s'appelait le «Cuba».

Ne cherchez pas dans les journaux l'adresse du «Cuba», vous ne l'y trouveriez pas. Le «Cuba» n'a eu qu'une existence éphémère; il servit de cadre et de décor à plusieurs scènes du dernier film de Tino «Au son des guitares». L'on verra dans ce film réunis autour du chanteur en vogue, dans ce décor pittoresque de «boîte de nuit», les excellents artistes: Pauley, Paul Azais, Nita Raya, Pierre Stephen et Monique Rolland.

Tino Rossi est décidément l'homme du jour. Sa voix nostalgique fait résonner dans des milliers de cœurs féminins une note romantique. Est-ce là sans doute le grand secret de son ascension si rapide. Quelqu'un disait tout récemment de Rossi, que tout comme Rudolph Valentino au cinéma, il avait plus fait pour les femmes, en les charmant par sa voix et ses chansons, que toutes les féministes qui s'évertuent à leur obtenir des droits et des prérogatives dont elles ne sauraient que faire. On a surnommé Tino Rossi le «sèmeur de rêves», pouvait-on vraiment mieux trouver?

Hollywood réclame maintenant Tino Rossi. Se laissera-t-il tenté par les gros cachets que lui offrent les firmes américaines? Si oui, souhaitons qu'on ne le transforme pas en un «crooner» yankee brillard et insipide et qu'il ne délaisse pas le genre de chansons qui ont fait jusqu'ici son succès.



ET L'ECRAN

irrésistible de Tabet pour les pianos n'a pas le moins retardé la mise au point du film.

Dans cette charmante opérette, Pills et Tabet ne peuvent se retrouver sur cette fameuse route sans repartir sur une chanson qui paraît improvisée tant elle est enlevée... et ces chansons des deux fameux duettistes ne seront sûrement pas étrangères au succès de cette production. Notons enfin que la distribution de «Prends la route» comprend en outre de Pills et Tabet, Claude May, Alerme et Colette Darfeuil, la charmante Monette Dinay, Jeanne Loury et plusieurs autres artistes de l'écran français.

lors, ce fut la gloire et la fortune pour Tino Rossi. Ce sera demain au tour du film «Au son des guitares» à lancer aux quatre vents les chansons que Vincent Scotto a composées pour son interprète favori. Ces chansons s'intitulent: «Pour ma brune», «Loin des guitares», «Tant qu'il y aura des étoiles» et



Les vedettes de trois grands films que l'on verra prochainement sur nos écrans: en gros plan, la tête de Raimu dans «César»; Jacques Varennes, l'un des principaux interprètes du film de Gaston Roudes «Enfants de Paris» et Vera Korene qui paraîtra dans le premier rôle du film «Sept hommes, une femme».



JOVETTE



Chantons tous Noël!



... Noël! Voici venir la joie sur les chemins du monde. ...
— Ne prends pas ça de si haut, m'a dit ma meilleure amie, celle qui me tire brusquement la manche quand je bats des mains et que je m'exalte, et que j'espère et que je promets des choses sans réfléchir.

Elle a pris sa voix qui va à tous les dangers, pour m'impressionner: "Il y a des phrases qui n'ont l'air de rien, m'a-t-elle dit, et qui sont des traquenards: tu te trouves prise dedans, et après tu ne sais plus comment en sortir. Tu sais bien que la joie, c'est ce qu'il y a de plus difficile sur la terre, alors ne va pas la promettre à l'aveuglette à tout le monde. Il y en a tellement qui l'ont méritée et qui ne l'auront pas encore cette fois."

— Tu veux dire que ce sera moins gai que l'an dernier? ai-je répliqué avec mon timbre tout descendu dans la gorge.

— Non, mais non. Il y aura de la joie pour un grand nombre. Pour d'autres, ce sera de la gaieté tout simplement. Il faut faire la différence.

J'ai respiré... pendant que mon amie reprenait, tout d'un souffle, comme Yvonne Printemps quand elle chante "l'air de la Lettre":

— Vois-tu, la gaieté ça n'empêche pas les embêtements et tu n'as pas besoin de me regarder avec tes paupières accrochées de surprise, ta bouche pétifiée et ton nez saisi!

Les embêtements... mais bien sûr... Les cadeaux que l'on a honte d'offrir parce que l'on a trop lésiné en magasinant, les cadeaux que l'on croyait être agréables et qui ne plaisent pas, les cadeaux que... l'on ne reçoit pas...

Tu sais qu'il s'agit d'avoir horreur des chiens pour qu'ils te courent: tu ne peux pas souffrir les tricotés, tu en recevras. Et il te faudra remercier. Je te connais... Tu voudras être à la hauteur d'une telle bonté, mais ce n'est pas facile les effusions, quand on n'a pas d'aptitudes pour l'art dramatique. Quand on est déçu, se fabriquer du ravissement tout d'un coup, ce n'est pas facile! Il y aura un moment lourd, où tu te sentiras malheureuse, où l'amie qui te donne se trouvera si lamentable que l'on ne pourra pas dire laquelle des deux fait le plus pitié. Que répondras-tu quand elle bafouillera: Je... je ne... je ne tricote pas très-bien, je commence à apprendre... c'est un essai... mais j'ai pensé que... que... enfin... c'est de tout mon cœur...

Toi, l'expression toute défaite, le sourire carré, tu rebouteras: "C'est ton intention qui me touche..."

Sache bien que cette phrase, ça ne fait pas seulement "toucher" la chère amie, ça la frappe!! Elle est guérie du coup de te tricoter des crémones, des fichus et des cache-nez. Et tu ne lui trotteras plus dans les pensées quand viendront les autres Noëls. Oui... C'est ton intention qui me touche... Voilà une expression qui a déjà été essayée dans le passé et qui a toujours réussi. Réussi à rompre l'amitié.

Veux-tu en exemple une autre suggestion? Louise, l'an dernier, au lieu d'une bague dont elle rêvait, a reçu une potiche de grès. Elle a voulu paraître, sinon radieuse, du moins satisfaite. Elle s'est mise à chercher des mots qui ne venaient pas, pendant que son ami, moins riche que rougeaud, se caressait la moustache, dans l'attente de baisers effrénés. Louise n'a pas parlé, n'a pas bougé pendant un bon moment. Puis, elle a repris le dessus, et d'un petit air d'enthousiasme raté, — comme dans les tragédies d'amateur: "Je sais que ça n'a pas grande valeur, dit-elle, mais c'est charmant!"

Oui, c'est charmant... en effet, d'entendre ça!

Passé encore pour les gaffes personnelles, mais de grâce, dites aux enfants de se taire. C'est toujours désagréable, quand vous apportez un bouquet à la chère amie qui s'exclame: "Que c'est généreux!..." c'est déplaisant d'entendre votre petit expliquer: "Ca lui coûte rien à maman... elle les a reçues hier... puis elle a dit 'j'vas les r'filer à Mame Dubois... Pour ce qu'elle m'a donné elle!'"

Et si l'un de vos intimes manque au réveillon de Noël, et qu'il arrive le lendemain, flanqué de son épouse, dites n'importe quoi, mais jamais: "Pourquoi n'étiez-vous pas avec nous cette nuit, Anatole?"

On ne sait jamais ce qui a pu arriver dans cette nuit de Noël, et vous éventriez la mèche sans le vouloir. Ça fera des scènes de famille. Sa femme, à Anatole, si elle a une belle éducation, lui dira tout de suite: "Anatole, tu m'as blaguée!..." et des histoires et des flons-flons... D'autant plus que le mari ne se souvient peut-être plus où il a bien pu passer la nuit. C'est Noël! qu'est-ce que vous voulez...

Ne rappelez pas de souvenirs du réveillon, au lendemain. Et cela, pour une autre raison. Anatole peut dire: "Excusez-moi, hier soir, je n'avais pas énormément faim... alors, ce sera pour ce soir..." Et vous serez bien embêté de les garder tous les deux à dîner.

(Suite de la page 25)

— J'espère réussir et ne pas tromper votre confiance... j'espère toujours bien agir... être toujours honnête... mais ça n'enlèvera pas la tache de ma naissance!

— Ta naissance... qui sait? Elle était peut-être moins triste que tu ne le penses! — Non, puisque ma chère marraine, ma mère d'adoption par le cœur, l'a tellement craint, qu'elle n'a pas osé me faire héritier de son nom!

— Elle est morte plus tôt qu'elle ne le croyait, murmura le curé.

— Ce n'est pas la raison... j'étais jeune, je n'avais que douze ans, mais j'ai entendu et compris ses paroles... elles sont restées dans mon cœur d'orphelin comme des flèches acérées... l'atavisme d'une ascendance douteuse, une origine inconnue, une hérédité peut-être vicieuse... et toutes ces autres choses dites alors, comme je me les rappelle!

— Tu dois alors te rappeler aussi les mots d'affection, de tendresse, que ta marraine a eus pour toi!

— Oui, certes, je me rappelle son accent ému en disant: je suis tendrement attachée à Marcel! Elle l'a prouvé d'ailleurs, chère marraine, en me laissant le peu qu'elle possédait!

— Oui, dit le curé, continue de chérir sa mémoire! Je sais que du ciel elle veille sur toi!

— Dites-moi, cher tuteur... je ne vous ai jamais questionné, mais maintenant je veux savoir... quels détails pouvez-vous me donner sur... sur mon origine douteuse?

Le curé se recueillit... Oui, il attendait cette question depuis longtemps et il fallait y répondre!

Avec une douceur paternelle, le prêtre raconta en tous ses détails, l'arrivée de madame Saint-Denis à la Crèche Saint-Vincent-de-Paul, en 1905, le récit de Sœur Saint-Amable et le départ de Québec pour Val-Ombreux...

— Tes premiers vêtements ont été donnés à d'autres petits pauvres. On a conservé l'enveloppe avec ton nom écrit de la main de ta mère. Je l'ai dans mon coffre-fort. Je te la donnerai ce soir...

Marcel ne répondit pas; il regardait droit devant lui et des larmes amères tombaient goutte à goutte de ses yeux bruns, tandis qu'il murmurait à demi-voix: "Pauvre mère! Pauvre mère!" Puisse raidissant:

— Et vous croyez qu'on n'a pas le droit de maudire un père inconnu, qui ruine une femme, la conduit à la mort, et abandonne l'enfant dès sa naissance?

— Tu ne dois pas le maudire! Tu ne sais pas ce qui s'est passé... Ta naissance, il l'ignorait, peut-être...

Marcel se calma un peu.

— C'est possible, dit-il, je sais le peu de cas que certains hommes font de la vertu... Mais pensez-y donc! Ce père inconnu, je puis le rencontrer... je vais peut-être le coudoyer dans la vie, lui parler, sans savoir ce qu'il est pour moi... et rien ne me dira: c'est lui! C'est lui, la cause de ta fausse situation dans le monde, c'est lui, la cause de la mort misérable de ta mère, c'est lui la cause de l'humiliation qui te hantera toujours! Ah malheur! je le hais, cet inconnu!

— Ne parle pas ainsi, dit le prêtre, tu n'en as pas le droit; cet inconnu, il est peut-être devant Dieu... où il expie peut-être d'une manière terrible, dès ce monde, les faiblesses du passé... s'il eut connu ton existence n'aurait-il pas cherché à te protéger lui-même? Laisse à Dieu seul le droit de juger!

— Soit, je n'en parlerai plus. Mais vous voyez bien, continua-t-il souriant tristement, vous voyez bien, que je ne puis songer au mariage! C'est égal, j'ai eu rudement de la chance, à la mort de marraine, d'avoir un protecteur comme vous!

— Je t'ai pris d'abord par devoir, Marcel, parce que madame Saint-Denis me l'avait demandé dans une lettre qui m'a été remise après sa mort; mais ensuite, je t'ai gardé par affection. Tu sais bien que je t'aime comme un fils!

— Et moi, dit Marcel, en lui serrant la main, mon sentiment pour vous est tout filial... et lorsque j'ai eu la belle proposition de monsieur Ashley, ma première pensée a été pour vous!

— Je le sais, mon garçon, nous nous comprenons! Et maintenant, il faut s'en retourner, il y a prière à cinq heures et salut du saint sacrement.

En redescendant la colline, ils prirent la route au lieu de passer par les champs. Ils rencontrèrent plusieurs connaissances; chacun arrêta, leur disait quelques mots, les uns gravement, les autres avec cette

La blessure

verve originale si caractéristique de quelques-uns des campagnards canadiens.

Pour tous, le curé avait un mot amical, une recommandation ou une taquinerie.

— Tiens, te voilà, Joseph, dit-il, à un homme assez âgé, comme ils passaient devant la buanderie; je ne t'ai pas vu à l'église, ce matin!

— J'ai été à la basse messe... j'sus occupé à plein!

— Même le dimanche?

— Ben, vous savez, m'sieur l'curé, c'est pas toujours pareil! J'sus occupé après mes machines!

— Pour la buanderie?

— J'en fais p's de beurre! Demain, j'vire en fromage!

— Ah! je comprends que ça te donne de l'occupation! fit le curé en riant.

Plus loin, un grand garçon endimanché, passa près d'eux, conduisant un boghei, attelé d'un gros cheval pesant. Il arrêta:

— Tiens! C'est ben Marcel Pierre! Bonjour, dit-il, tendant sa grosse main.

Marcel lui serra amicalement la main.

— Je vois que tu te souviens bien de moi, dit-il. Je t'ai reconnu tout de suite, moi aussi, Menomme!

— Pas moé! Si t'avais pas été avec m'sieur l'curé, j'passais tout dret!

— Vous vous êtes bien connus? dit le curé.

— Ben mé! On a marché au catéchi'mie côte à côte... on a pêché des rougettes dans l'p'tit lac, on a volé des pommes au père Eglise, on a couru tout partout ensemble!

— Ces souvenirs là, ça ne s'oublie pas, dit Marcel en riant; et maintenant, tu vas voir les filles!

— A cet heure, j'vas voir ma blonde... on va mett' les bancs à l'église ben vite, m'sieur l'curé!

— Tant mieux, Menomme, dit le prêtre.

— Tu as un beau gros cheval, dit Marcel.

— Oui, y est ben vigoureux... mais j'pense ben que j'vas m'acheter un auto, si j'peux faire un peu d'argent, l'été qui vient. Au revoir, dit-il, bonne chance!

— Bonne chance, répéta Marcel.

Et tandis que la voiture s'éloignait au trot pesant du cheval, Marcel Pierre, instruit, élégant, musicien et à la veille de se créer une carrière, envia le sort de ce jeune paysan qui pouvait sans crainte offrir à une femme le nom honorable qu'il tenait de ses parents!

Continuant leur route, le jeune homme ne parlait pas; le prêtre comprit et respecta son silence.

Rendu au presbytère, le curé entra; Marcel se dirigea vers le home de son enfance, la maison de sa marraine, vendue peu de temps après sa mort. Il s'y arrêta un instant et revit en pensée la douce figure de Suzanne Saint-Denis, ses cheveux d'argent, ses yeux bleus un peu tristes, sa peau blanche, ses mains effilées, sa robe noire... il entendit sa voix suave, qui n'avait eu pour l'orphelin que des paroles de bonté et de tendresse...

— Chère marraine, se dit-il, ému, jamais, jamais, je ne pourrai cesser de l'aimer!

VI

DEUX ans se sont passés depuis que monsieur Ashley a lancé dans le public: *La Finance Quotidienne*. L'entreprise a été un succès complet et le jeune rédacteur, Marcel Pierre, s'est déjà fait un nom dans le journalisme financier de la Province de Québec. Son salaire généreux s'est accru d'un pourcentage important sur les recettes du journal. Il se trouve en relations d'affaires avec les banquiers, les courtiers, les industriels, les marchands... Il est allé deux fois à New-York, à la demande de monsieur Ashley, qui semble très satisfait de sa gestion de la succursale, et qui lui donne des conseils. Il n'a pas revu Miriam; elle est en Orient avec des amis; à son retour, son père espère lui voir épouser le parti riche qu'il lui destine depuis longtemps.

La vie mondaine de Montréal réclame souvent Marcel; il en jouit en dilettante, sans jamais témoigner à aucune femme autre chose qu'une courtoise et impersonnelle admiration.

(Suite à la page 30)

FEMMES HÉROÏQUES

par GABADADI

DÉCEMBRE hurle en despote au-dessus de la ferme de Robert Duplessis, au huitième rang de Saint-Zénon, en Berthier. La giboulée se colle aux vitres de la mansarde du colon et Régine, sa jeune femme, regarde les cieux bas, ouverts à la furie invisible des vents, à l'assaut de la nature blanche.

En un coin chaud de la pièce principale, dans le "ber" taillé à la hache, Jean, le premier fils âgé de six mois, repose à demi caché sous les couvertures de laine. Le bébé est gras et rose, ses joues offrent un velouté de fleur printanière, toujours ouverte aux bécots de la maman.

Régine hait la tempête qui lui cache le soleil, son meilleur ami qui la pénétrait d'iode, lorsque toute gamine, à douze ans, avant de venir à Saint-Zénon avec son papa, elle courait les grèves de la Baie des Chaleurs, en Gaspésie, pour ouvrir ses bras parfaits déjà, à la brise saline montant du golfe en ondes fortes. Mais elle est contente de son sort. Le mari qu'elle s'est choisi est rude travailleur autant que rude amoureux et tous deux préparent dans leur belle mesure le noyau d'une nouvelle famille, au nord du Québec.

Robert travaille ferme, dans un chantier, à Saint-Michel-des-Saints, village distant de 15 milles, pour gagner la monnaie des prochaines semaines et Régine qui ne l'attend pas à la Noël est seule pour vaquer aux "train" de l'hiver: traite des vaches, soin d'un fringant cheval, entretien de quatre moutons, d'un porc balourd et de vingt étincelantes poules blanches. Le bois de chauffage a été coupé par Robert, avant son départ pour les hauts et pointes ses cordées d'accordéon brun et vert, à travers une couche de quatre pieds de neige. La femme du colon attend la clarté des midis pour en transporter maintes brassées. Parfois une neige polissonne lui tombe dans le cou, de neige aussi, mais Régine s'acharne à la tâche jusqu'à ce que la boîte à bois soit remplie et que la bonne chaleur de la salle basse fonde la glace collée aux extrémités des rondins. Le cristal tombe peu à peu et se brise sur le parquet de pruche avec un bruit de vitre.

Dans l'après-midi la fermière fait chanter son rouet et cause avec son gosse qui s'évertue à répondre en son langage: le plus expressif des baillements satisfaits, des sourires repus. Parfois Régine oublie ses vingt ans et chatouille le petit nez du bébé avec un brin de laine. Le mioche éternue de toute la force de ses poumons et le chat, réveillé par ce tonnerre de vie, saute invariablement

sur un sac de pommes de terres, baillant son ennui, tout à côté de la huche pleine de claire farine.

Puis quand le soir d'hiver a jeté son manteau blanc et noir sur la vallée silencieuse, Régine se couche et laisse une lune indiscrete jeter ses rayons et ses ombres dans la fenêtre sans rideaux. Le froid y a cependant tissé des valenciennes et les étoiles les plus brillantes y accrochent les pendants de leurs infimes clartés.

Par un matin de la semaine avant Noël Régine est surprise par deux coups violents frappés à sa porte de planches, les premiers d'ailleurs depuis la dernière visite de son homme, en novembre, pour la Toussaint. Elle court ouvrir et se trouve face à face avec un bon vieux sauvage, nommé Louis Satacousse, bien connu dans la région et qui a déjà commencé à secouer la neige de ses raquettes. L'Indien parle en entrant:

— C'est Lisette Desjardins, la voisine à toé, là-bas, là-bas, au fond du ravin... six milles de marche. Lisette ben malade, malade... Lisette veut toé pour porter secours.

— J'irai, dit Régine sans la moindre hésitation.

— Toé brave femme pâle, dit Satacousse en rattachant ses raquettes pour disparaître bientôt dans les futaies voisines.

Quand le commissionnaire original eût franchi un lointain bosquet d'érables, l'épouse de Robert Duplessis n'écoute que sa charité. Elle possède sans le savoir une âme d'ange et un cœur de maman dans un corps sain et nerveux. Vite Régine court aux étables, donne double ration de foin, d'eau et d'avoine aux bêtes et revient au logis en priant. Elle a deviné pourquoi son amie l'a fait demander et pas un médecin à 30 milles à la ronde. Cela ne prend pas bien des minutes pour fourrer son fils dans un épais maillot taillé dans une peau d'ours. Puis la brave femme chausse des raquettes et part à travers la campagne et la brousse, avec son petit sur son dos.

La neige est amollie par le jour doux et les raquettes enfoncent désespérément. Peu importe. La seule compagne de sa solitude a besoin d'elle et c'était folie que d'essayer de se rendre chez elle en traîneau, la seule route étant bloquée par six pieds de neige. La moitié de la distance séparant les deux habitations est déjà parcourue quand la brunante commence à tomber sournoisement. Et avec ce commencement de nuit trafresse quelques loups commencent au loin, à hurler leur famine. Régine tressaille mais n'a pas peur. Elle se

lance sur un lac pour raccourcir sa route et éviter toute surprise des maraudeurs. Encore un mille à couvrir mais la jeune femme va de l'avant, la tête penchée et en serrant sa hachette pour se donner du courage. La fatigue la gagne et les hurlements augmentent en se rapprochant. Régine commence à craindre, pas pour elle, mais pour son enfant le fils de son cher Robert.

Enfin à dix arpents la lumière d'une lampe. C'est le salut. Mais dix loups la suivent à cent pas et la brave petite femme distingue leurs yeux brillants, des tisons avides, leurs gueules ouvertes. Un frisson la glace mais il faut arriver en dépit de tout. Les loups approchent, approchent, ils sont maintenant à 30 pas, en deux bonds ils seront sur elle. Régine se signe et place le bébé sur son sein pour le défendre de sa vie. Son sacrifice est fait.

Au moment où tout espoir semble perdu et quand la courageuse femme sent l'haleine fétide des fauves un miracle s'opère. De la chaumière, toute proche, partent des coups de feu et les jets de flamme dans la nuit et les détonations arrêtent les loups prêts à bondir en un dernier élan. Puis une lanterne volète sur la neige, tel un bel oiseau et approche vers Régine. Les loups n'osent avancer, reculent, fuient dans toutes les directions, la lumière les effrayant plus que tout. Deux cris, deux sanglots dans la nuit froide, sous les étoiles.

— Régine!...

— Lisette!...

C'est la malade qui tombe dans les bras de Régine, épuisée, en tremblant de tous ses membres. Elle explique:

— J'ai entendu hurler les loups et je me suis aussitôt dit qu'ils te suivaient, sachant que tu répondrais à mon appel. Tu es sauvée, mais moi... je t'en supplie, vite, hâtons-nous.

Régine regarde Lisette, l'étreint et comprend.

Le lendemain matin, dans un rustique berceau de chêne, un autre miracle s'était accompli, juste 24 heures avant Noël. Un amour de petit être se suçait les pouces, aux côtés du gosse de Régine qui souriait à son compagnon, tombé du ciel. Lisette très pâle, reposait dans un bon lit, tapissé de branches de cèdres et Régine l'encourageait tendrement de sa voix chaude et grasseillante de gaspésienne:

— C'est fait, ma bonne Lise. Nos hommes reviendront en avril et ton Lionel aura aussi un gosse pour continuer l'épopée de la terre.



Apprenez à Dessiner & Peindre.
facilement et très vite
demandez notre Programme
ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE

ÉCOLE DE DESSIN POUR TOUS
59-H rue St-Joseph,
Québec

**NÉURALGIE
RHUMATISME
RHUME
GRIPPE**

seront immédiatement enrayés par
l'usage des capsules

U-No

ABSOLUMENT INOFFENSIVES
En vente partout, 25c la boîte
Laboratoire U-No, Montréal
Distributeurs: LYMANS Ltd.
Échantillon envoyé sur demande

JOUEZ LA GUITARE HAWAÏENNE

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREE

APPRENEZ A JOUER
la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examen, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
251 RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



La Dentellière Belge
ENREGISTRÉE

RIDEAUX DE LUXE
de toute largeur



SOIE — BRUGES
FILET, etc.,
et toutes dentelles véritables.

NAPPES
COUVRELITS
AUBES
SURPLIS

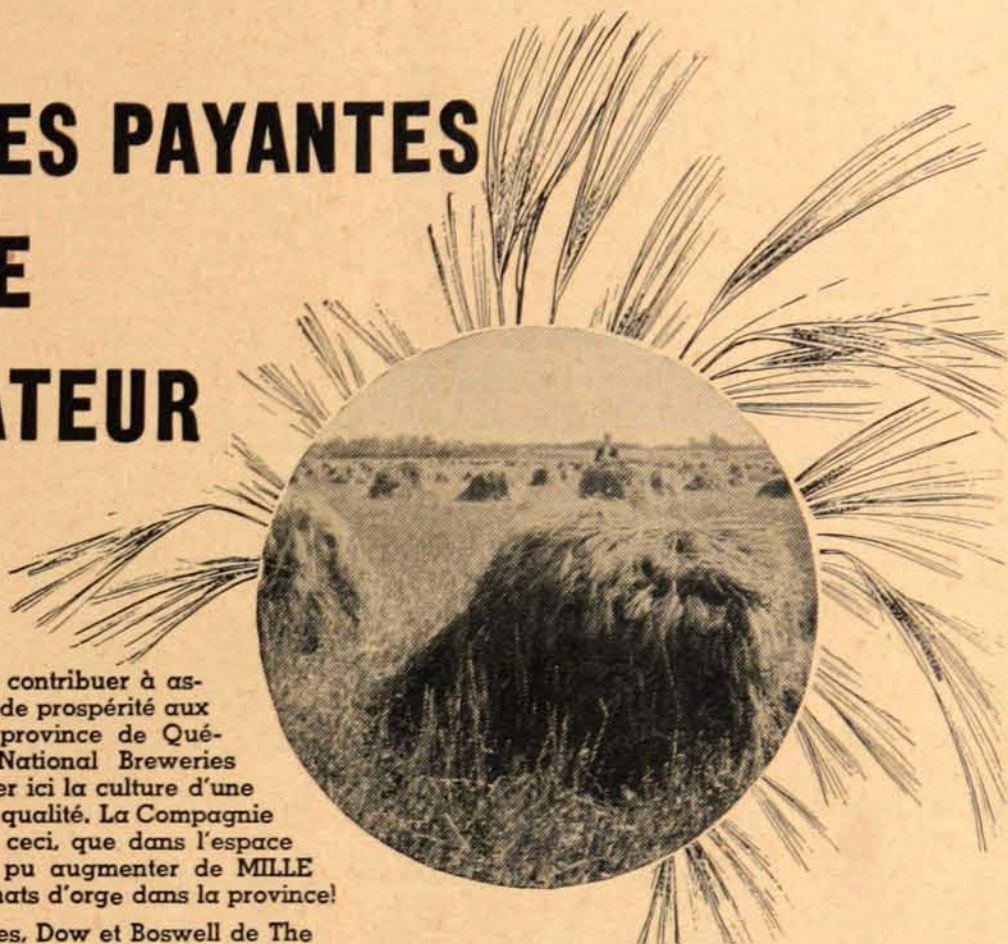
Modèles nouveaux et exclusif

Démonstration à domicile.

Tél. CH. 6160

1831, de Lasalle, Montréal

RÉCOLTES PAYANTES POUR LE CULTIVATEUR



Le désir sincère de contribuer à assurer une plus grande prospérité aux cultivateurs de la province de Québec, a incité la National Breweries Limited à encourager ici la culture d'une orge de plus haute qualité. La Compagnie a si bien réussi en ceci, que dans l'espace de six ans, elle a pu augmenter de MILLE POUR CENT ses achats d'orge dans la province!

Les Brasseries Dawes, Dow et Boswell de The National Breweries Limited, utilisent annuellement plus de 36.000.000 de livres d'orge maltée, de sorte que les cultivateurs ont ici même dans la province un excellent marché pour l'orge de haute qualité. Cependant, ignorant ce marché ou n'étant pas au courant des qualités que doit posséder l'orge de maltage, nos cultivateurs, durant des années, ne surent profiter de cet avantage.

The National Breweries Limited, avec la coopération des agronomes du ministère de l'Agriculture et de la Canada Malting Co. Ltd., poursuit une active propagande et attire l'attention des cultivateurs sur la demande qui existe ici même pour l'orge de bonne qualité. On distribua les renseignements nécessaires sur le type d'orge à semer et sur les meilleures méthodes de cultiver et de récolter cette céréale.

ACHATS DANS LE QUEBEC: En 1931, The National Breweries Limited ne pouvait ache-

ter que d'un seul producteur dans cette province, quelque 150 boisseaux. En 1936, les achats de la Compagnie ici ont dépassé 150.000 boisseaux, et l'on compte pouvoir continuer à augmenter les chiffres d'une année à l'autre.

RECHERCHES: A l'heure présente, The National Breweries Limited aide à financer, au Collège Macdonald de Ste-Anne de Bellevue, des recherches ayant pour but de développer une variété d'orge de maltage encore plus utile.

BONI: Durant les années où les prix furent excessivement bas, les brasseurs de cette province, y compris The National Breweries Limited, garantirent aux producteurs du Québec et de l'Ontario un prix minimum de 55c le boisseau. Ils leur assuraient ainsi un revenu raisonnable.

BRASSERIE DAWES

BIÈRE

BLACK HORSE

BRASSERIE DOW

BIÈRE

DOW OLD STOCK

BRASSERIE BOSWELL

BIÈRE EXPORT

BOSWELL

exploitées par

THE NATIONAL BREWERIES LIMITED — MONTREAL

AVAIT LES BRAS PRESQUE PARALYSÉS

A cause du rhumatisme

Cette femme souffrait de rhumatisme dans le dos, les bras et les jambes. Pendant deux mois, elle endura ce mal terrible puis, comme beaucoup d'autres malades, elle se décida à essayer les Sels Kruschen. Lisez sa lettre: —

"Il y a une quinzaine de mois, j'avais du rhumatisme dans les bras, le dos et les jambes. Dans la chaleur du lit, les douleurs aux bras et aux jambes étaient presque intolérables. Il en fut ainsi pendant deux mois et je ne pouvais me lever les bras au-dessus de la tête. Tout ce que je lus au sujet des Sels Kruschen m'incita à les essayer. Je suis heureuse de dire maintenant que depuis un an je n'ai senti aucune douleur rhumatismale." — (Mme.) H. E.

Les douleurs et la rigidité provoquées par le rhumatisme proviennent souvent des dépôts d'acide urique dans les muscles et les articulations. Les Sels Kruschen contribuent à régulariser les organes internes et les aident à se débarrasser de cet excès d'acide urique.

DEMANDEZ

La Petite Revue

en vente partout

15c

Loue, Vend, Répare, Achète

clavigraphes de toutes marques

Spécialité: Contrat d'inspection mensuelle. Papier carbone, rubans, papeterie.

GENERAL TYPEWRITER
SERVICE LIMITED
Téléphone: LA. 7595 1063, rue BLEURY



GRATIS

SET DE TOILETTE, Marmite, Coutellerie, Nappes, Serviettes, Couvertures, Chapelet, Montre, Poupée, etc. Donnés gratuitement aux personnes qui

vendront 100 ou plus de nos paquets de graines à 5 cents chacun. Demandez notre catalogue et 100 paquets. ALLEN NOUVEAUTES, St-Zacharie, Qué.



Le médecin dit: Prenez la prescription

REINOL

Pour nettoyer votre rein et soulager le mal de dos. En vente partout - 50¢ la boîte

PILULES MATERNELLES

Dr JOSEPH COMTOIS, B.A.S.
Pharmacien-Chimiste
SAINT-BARTHELEMY,
Comté de Berthier, P. Q.
ou à Montréal à la
Pharmacie MONTREAL
Tél. HARBOR 7251



Les mères de famille n'ont plus raison de ne pas nourrir leurs enfants maintenant qu'elles ont ces Pilules à leur portée. Celles-ci augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses menstruations. Elles donnent la santé à la mère et à l'enfant et ne sont jamais dommageables.

L'expérience de nombreux médecins depuis plusieurs années a démontré que les Pilules Maternelles sont presque spécifiques dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses chez les femmes et jeunes filles. Ces Pilules étant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., elles favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille.

Pour 100 PILULES MATERNELLES (33 jours de traitement), envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr Jos. Comtois, B.A.S., St-Barthélemy, P. Q., qui vous les enverra franco.

CONSULTEZ VOTRE MEDECIN

(Suite de la page 30)

— Sur les plages, elles sont toutes au plaisir de la mer et du sable ensoleillé... elles seraient peut-être davantage dangereuses, en se couvrant tout de suite au sortir de l'eau, d'un manteau ou d'une cape, parce qu'alors elles seraient infiniment plus jolies qu'avec simplement leur maillot de bain!

— Cependant, se récria l'un des cinq, pour le mariage...

— Pour le mariage, combien d'entre nous, sont des fous... qui oublient l'âme, souvent exquise, qui se cache parfois sous des dehors moins troublants, pour ne s'attacher qu'aux lèvres peintes et aux yeux agrandis par l'art... et qui passent à côté du bonheur à cause de cela! Ces femmes... si plus tard d'autres hommes, à leur tour, les trouvent provocantes et que les maris en souffrent... tant pis pour eux... c'est leur faute!

— Je ne vous savais pas ainsi le champion des femmes, dit Chimerre, en riant, on m'avait dit que vous étiez plutôt disposé à les fuir!

— On m'a fait plus sauvage que je ne le suis, dit Marcel avec un sourire; mais franchement, nous sommes ici cinq du sexe fort, il ne fallait pas laisser calomnier ces dames!

— Médire d'elles, serait mieux dit... glissa sournement Georges.

— Incorrigible! dit Chimerre, en hochant la tête...

Le lendemain soir vers neuf heures, Marcel se rendit au bel appartement occupé par les Chimerre, se demandant où il avait pu rencontrer cette Jeanine Chartré dont il n'avait nul souvenir.

Lorsqu'il entra au salon, deux tables de bridge étaient déjà formées; Chimerre vint au devant de lui et le présenta à sa femme.

— Jeanine, voici monsieur Pierre, qui ne se souvient pas de toi!

Marcel regarda madame Chimerre qui lui tendait la main... il hésita... puis, tout-à-coup se rappelant...

— Ah! mais je me souviens parfaitement de vous, madame, dit-il. C'est sur la Riviera que je vous ai rencontrée; votre nom de jeune fille, je ne le connaissais pas! Si Chimerre avait dit madame Durand...

— Cela explique tout, et à vrai dire, à Cannes, nous avions à peine fait connaissance... Mais venez rencontrer nos amis, dit-elle, et elle le présenta à ses autres invités.

À ce moment, une jeune fille entra au salon et s'avança vers le groupe formé par Jeanine, Chimerre et Marcel... elle s'arrêta, surprise et son amie l'aperçut.

— Isabelle! Comme tu viens tard! J'ai ici une de nos connaissances de la Côte d'Azur... monsieur Pierre, venez, je désire vous présenter à mademoiselle Comtois!

Ces deux amis de voyage se retrouvèrent avec un plaisir mutuel.

— Vous n'avez jamais donné signe de vie, dit Isabelle, d'un accent d'amical reproche.

— Je suis si occupé... et je suis sûr que vous ne m'auriez jamais donné une pensée sans la rencontre de ce soir!

— Vous vous trompez; je vous savais ici à Montréal et Gilles m'a dit qu'il vous avait rencontré.

— En effet...

— Et vous êtes lancé dans la finance?

— Plutôt dans le journalisme de la finance... mais je crois qu'on nous attend là-bas pour compléter une table... allons!

La soirée se passa agréablement, un léger souper suivit le bridge et vers minuit et demies invités se retiraient; Marcel ramena Isabelle chez son père à Outremont et promit de la revoir.

Cette soirée fut le prélude de relations très amicales entre les Chimerre et le jeune journaliste. Ils l'attiraient constamment chez eux, organisaient des parties de plaisir ici et là, et toujours ils semblaient désirer l'avoir avec eux.

Isabelle Comtois, restée comme autrefois l'amie de Jeanine, se trouvait très fréquemment chez cette dernière, et ainsi, peu à peu, Marcel s'appropriait et devint réellement leur ami.

Sa jeunesse et son besoin inné d'affection lui faisaient apprécier d'être le camarade et l'ami de Paul Chimerre, le camarade et l'ami de sa femme, et d'Isabelle Comtois, et ces témoignages d'amitié qu'on lui donnait, lui devenaient de plus en plus précieux.

Il trouvait en Chimerre un compagnon amusant et cultivé et lui était reconnaissant de cette hospitalité charmante avec laquelle on l'accueillait toujours.

Il ne partageait pas toutes ses opinions, loin de là. Leurs idées sur la religion, la société, les affaires différaient presque toujours, mais leurs discussions restaient amicales quoique souvent très vives.

— Vous êtes trop jeune, Pierre, lui disait un jour le courtier; je suis votre aîné, j'ai de l'expérience... je sais que la vie se chargera bien de vous guérir d'un excès d'altruisme!

VII

MARCEL, venez, je veux vous présenter à mon père.

Marcel était allé chercher Isabelle pour la conduire au théâtre et ensuite souper chez les Chimerre. Il suivit la jeune fille et entra avec elle dans le cabinet de travail de monsieur Comtois.

— Papa, voici monsieur Pierre, de *La Finance Quotidienne*.

— Bonjour, monsieur, dit monsieur Comtois en serrant la main du jeune homme; comment vont les affaires dans le journalisme?

— Assez bien, dit Marcel. Toujours un peu d'agitation, cependant, puisqu'il s'agit d'un journal financier.

— Je crois bien! Mon fils et ma fille m'ont souvent parlé de vous et j'ai désiré vous connaître.

Marcel salua. Isabelle s'était esquivée pour aller mettre son manteau; monsieur Comtois continua:

— Asseyez-vous donc un moment; Isabelle vous fera peut-être attendre un peu...

— Nous avons le temps, dit Marcel, prenant une chaise en face de monsieur Comtois.

— Tant mieux, dit celui-ci... puis, un peu confidentiel; vous savez, je désire toujours connaître ceux qui accompagnent ma jeune fille. Quand c'est un des nôtres, comme vous, je suis satisfait, mais il y a tant d'étrangers à Montréal... quelques-uns très bien, je l'admets mais d'autres... des gens qui n'ont ni père ni grand-père...

Malgré lui, le jeune homme se mordit les lèvres et rougit.

Sans s'en apercevoir, monsieur Comtois continua:

— Je n'aime pas beaucoup qu'elle sorte avec de parfaits étrangers, mais avec vous, c'est différent... je n'ai pas connu vos parents, mon ami, mais j'ai bien connu le bon monsieur Roussel, votre tuteur autrefois, n'est-ce pas?

— Oui, dit Marcel d'une voix blanche, mon tuteur et mon protecteur!

— Bien... bien... Ah voici Isabelle! Allons, mondaine, sois sage et ne rentre pas trop tard!

— Non, non, papa, bonsoir, dit la jeune fille en l'embrassant. Et suivie de Marcel elle sortit de la chambre et traversa le grand passage. Elle s'arrêta un instant devant une glace, fit mousser un peu ses cheveux blonds et remonta le grand col de fourrure blanche qui ornait son manteau de soir.

Dans le taxi, la jeune fille trouva Marcel étrangement silencieux et taciturne.

— Qu'avez-vous, Marcel? lui dit-elle. Vous avez l'air préoccupé!

— Rien de bien nouveau... une blessure ancienne, qui me fait souffrir parfois, c'est tout!

La blessure

— Une blessure... mais vous êtes trop jeune pour avoir fait la guerre!

— Aussi n'est-ce pas une blessure de guerre! C'est une lésion imperceptible dans la région du cœur... ça date de ma petite enfance!

— Ça va guérir?

— Non, c'est inguérissable!

— Pauvre vous! Ça fait mal?

— Parfois... mais n'en parlons plus hein! Et voilà, nous sommes rendus.

Il lui aidait à descendre et ils entrèrent au théâtre où l'on jouait *Manon*. Isabelle aimait beaucoup la musique; Marcel, musicien dans l'âme, aimait infiniment ce chef-d'œuvre de Massenet et avant la fin du premier acte, son humeur noire était disparue.

Lorsque le rideau fut tombé sur le dernier tableau, ils rejoignirent, dans le foyer, Jeanine et son mari qui les attendaient.

Ils faisaient souvent ainsi partie carrée et terminaient les soirées ensuite chez les Chimerre; et maintes fois, le courtier amenait Marcel dans son petit bureau, pour lui parler d'affaires, tandis que les deux amis restaient en tête-à-tête.

Après avoir fait honneur au délicieux souper froid qui les attendait ce soir-là, Chimerre fit à sa femme un signe imperceptible...

— Isabelle, fit Jeanine, passant son bras dans celui de la jeune fille, j'ai reçu aujourd'hui une délicieuse création de Patou... une gâterie de Paul, ajouta-t-elle, en lui envoyant un baiser du bout de ses doigts fuselés... Pendant que les garçons parlent d'affaires, viens, je vais te la faire voir!

Marcel se leva et leur ouvrit la porte. Dès qu'elles furent sorties, Chimerre lui dit:

— J'ai un service à vous demander, Pierre.

— Un service? Dites vite, ce sera avec plaisir!

— C'est à propos de la *Golden Logging Company*, vous n'en parlez pas, vous ne la commentez pas dans *La Finance*.

— *Golden Logging Company*, répéta Marcel, je ne me rappelle pas, en effet que nous en ayons parlé... il me semble que c'était une affaire plutôt douteuse...

— Vous êtes mal renseigné! C'est une affaire qui porte son nom... une affaire d'or!

— Et vous voudriez que j'en dise quelque chose?

— Justement! Quelque chose d'illégal!

— Je vais me renseigner dès demain et je ferai ce que je pourrai.

— Je puis vous donner tous les renseignements! Voici! Et il sortit de sa poche une liasse de documents, prospectus, plans, légende... Gardez tout ceci pour étudier la chose, dit-il en lui tendant le paquet. Comme ça, vous serez ferré pour votre article!

— C'est bien, dit Marcel, prenant la liasse de papiers, je verrai ça! Et maintenant, allons rejoindre les dames qui ont sans doute terminé l'inspection du chef-d'œuvre de Patou!

Ils retournèrent au salon où Isabelle jouait quelques parties de l'opéra qu'ils venaient d'entendre. Marcel s'approcha du piano et se mit à les chanter.

Penché sur le fauteuil de sa femme, Chimerre murmura:

— Je pense que ça va prendre!

— Tant mieux! Il n'a pas questionné?

— Oh oui! Il veut se renseigner...

alors je lui ai fourni tous les renseignements que je donne aux acheteurs!... mais chut!

Se retournant vers les deux autres, il dit:

— Quel régal d'entendre de la musique autrement que par la radio!

— La radio est une merveille, dit Isabelle, cependant la musique n'y est pas encore parfaite!... mais il se fait tard... je vous quitte, mes bons amis... bonsoir Jeanine, à demain, bonsoir Paul; Marcel, me ramenez-vous?

— Chimerre va vous appeler un taxi et nous filons, dit Marcel.

Dans l'auto, Isabelle demanda anxieuse:

— Ça va mieux, maintenant? Vous ne souffrez plus!

— Ça va mieux, merci; vous êtes une bonne petite amie!

(Suite à la page 37)

Conte de Noël...

Il neige, une belle neige folle, douce aux yeux, douce au cœur; elle enveloppe la terre d'un blanc tapis, encapuchonne le toit des maisons, jette partout de cette blancheur qui ravit l'âme des grands et des petits enfants. C'est Noël qui vient et avec lui sa traditionnelle bordée de neige. Bientôt les cloches sonneront les premiers coups de la messe de minuit.

Appuyée à la fenêtre d'une de ces coquettes maisons sises au flanc du Mont-Royal, Jacqueline Norcy ne voit rien, n'entend rien. Tout le charme de ce décor hivernal la laisse insensible, elle si vibrante! Ah! qu'importe toute cette beauté quand on a si mal, si mal! Pourtant ses grands yeux si étrangement vivants, d'un vert d'abîme, scrutent en vain la rue, les passants. De ses lèvres tordues déchirées par la douleur, ces mots reviennent sans cesse comme un refrain: "Jean! Jean!"

Lasse de cette attente qui dure, qui dure, la jeune femme se retire de cette fenêtre où son front depuis trop longtemps est appuyé. Aucune lumière dans l'appartement silencieux, seul le foyer éclaire, grand œil rouge dans toute cette obscurité. Habitue à cette pénombre qui règne, enveloppe les meubles, les bibelots, leur donne une âme, insensible à ce décor familier témoin de tant de joies, de bonheur, Jacqueline comme une automate s'écroule dans le premier fauteuil que sa main rencontre. La réalité est si affreuse! Depuis que son bonheur s'est effondré comme s'effondrent en ce moment les bûches du foyer, elle n'a plus souri; Dieu sait si elle en était prodigue de ce rire pur, cristallin des gens heureux. Mais le malheur est venu.

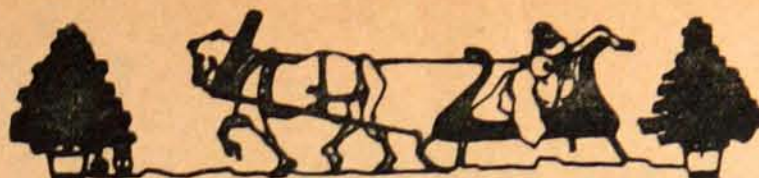
Au loin les cloches sonnent, égrenent leurs notes joyeuses à l'univers recueilli. L'écho de ces sons ravive sa souffrance... des sanglots convulsifs se pressent, s'étouffent dans sa gorge, tant d'autres Noël's l'ont vue si heureuse, cette Jacqueline qui s'était épanouie, fleur de serre magnifique, que jamais la bise n'avait meurtrie! Mais le malheur frappe tous les humains à quelque heure que ce soit, sans lui ce ne serait pas la vie avec ses âpres luttés. Et des mots sans suite presque incohérents sortent de ses lèvres. "Je ne puis plus souffrir tant! Ce télégramme... notre bonheur fini."

Il y avait juste cinq ans, Jean Norcy, brillant avocat, héritier d'une grande fortune, veuf d'un premier mariage qui ne l'avait pas rendu heureux, avait épousé Jacqueline Doray. Ce n'était peut-être pas une beauté cette Jacqueline, mais tant de charme, de distinction alliés à une brillante culture faisaient de sa personne élégante, une de ces femmes d'élite que l'on voudrait rencontrer souvent sur sa route. Jean adorait sa femme.

Quand cette dépêche arriva, brutale, foudroyante:

"Femme vivante, rescapée du Titanic, recouvrer raison, venir Hôpital St-Lazare Paris, France,"

Jean crût vivre un vilain rêve. L'étrangeté de la situation le bouleversa. Pendant des jours, ils vécurent comme enveloppés de folie puisque leur mariage n'était plus valide, puis la droiture de Norcy l'emporta, la voix de sa conscience, plus forte que celle de l'amour, le fit partir, s'arracher aux bras de Jacqueline désespérée. Elle veut être brave la pauvre, mais un désespoir fou l'écrase; dans ses yeux où passe un peu de démence,



C'est l'an neuf!

Demain, c'est l'aube d'une année nouvelle. C'est un jour de halte pour la détresse humaine, un jour d'espoir pour le monde bouleversé par les guerres et les révolutions, pour le monde oppressé par une longue dépression économique. Déjà, l'horizon s'éclaire, la joie carillonne par tout l'univers, l'espérance sourit aux rêves, la tourmente s'apaise. Le seuil de l'an nouveau apparaît sillonné de resplendissants rayons qui se reflètent sur la terre, et les fronts se dérident, les cœurs s'élargissent, les mains se tendent, les yeux brillent. Demain, c'est l'an neuf!

Demain, c'est la fête familiale, la scène attendrissante de l'aïeul levant la main pour bénir, et des enfants agenouillés devant leurs parents. C'est la fête des traditions, le renouvellement des vieilles coutumes près de quatre fois centenaires, les voix ancestrales triomphant du tumulte de la vie et fredonnant les vieux thèmes du passé aux douceurs uniques. Déjà, les maisons se parent, les préparatifs sont en pleine activité, les projets se multiplient et les enfants rêvent merveilles. Demain, c'est l'an neuf!

Tout le peuple à genoux se prosterne aux pieds de l'Enfant-Dieu. C'est aussi la nuit du souvenir. La vieille aïeule ne peut plus hélas, comme au temps jadis, se rendre à la petite église de son village, même en cette nuit bénie où la modeste cloche d'airain appelle pieusement les fidèles au lieu saint. Dans l'âtre, une énorme bûche pétillante, et mère grand, tout doucement, égrenent son rosaire aimé. Entre les Ave, Dieu lui pardonne, la chère vieille songe à tous ses Noël's d'antan et dans sa prodigieuse mémoire passent en farandole les plus émouvants souvenirs de sa vie.

pas une larme. Seul son cœur broyé, révolté, vit, ô tellement! Cet amour était toute sa vie. Et ses cheveux noirs encadrant ce visage livide, font de cette femme la vivante incarnation de la douleur.

Des mois ont passé, des télégrammes, des lettres remplis de tendresse ont rejoint Jacqueline, puis, plus rien. Pourtant une toute petite espérance brille, telle une lampe de sanctuaire, dans l'immense nef enténébrée de son cœur, elle espère envers et contre tous, elle espère, elle attend Jean...

Ding! Dang! Dung! A toute volée les cloches sonnent, sonnent. Des éclats de rire, des bruits de voix, de grelots arrivent de la rue à la maison, les gens se hâtent pour la messe de minuit. Il y a de la joie dans l'air... C'est Noël! Noël! Jacqueline écoute, quelque chose se réveille tout au fond de son être, frissonnement de l'âme qui se souvient; les souvenirs de son enfance affluent, affluent.

"Me joindre à cette foule, prier, prier encore... Dieu aura peut-être pitié de ma détresse."

Demain, dans un décor luxueux de lumières et de fleurs, c'est pour les heureux l'ère des fêtes, des plaisirs et de la joie. C'est la promesse de jours joyeux, de douces surprises, d'enchantements grisants. La magie du mystère de l'an qui vient fait défiler les saisons prochaines en visions de bonheur. Que le premier de l'an est beau quand la vie est large et facile, quand on jouit de la fortune et du confort, quand le foyer est chaud, la table abondante, la bourse bien garnie! Et demain, c'est l'an neuf!

Demain, c'est le jour où la charité fraternelle apaise la souffrance du pauvre, où son geste compatissant console sa misère, égaye sa maison de la bûche qui flambe, et ajoute à sa table quelques douceurs réconfortantes. C'est le partage généreux qui lui donne un jour clément entre la détresse d'hier et l'inquiétude de demain. C'est le jour d'espérance des indigents, le jour de soleil de leur malheur. Et l'an neuf, c'est demain!

Qu'il apporte à tous la joie, la lumière et la paix.

MARJOLAINE

SONNEZ CLOCHES, SONNEZ!

Noël du rêve et de l'amour... Toute vibrante auprès de l'aimé, comme il fut grand son bonheur, alors qu'à son doigt tremblant et parfumé l'heureux fiancé glissait joyeusement le bijou prometteur, joyau enclos d'illusions roses et de rêves d'or...

Noël des larmes... Parti pour la cité de Dieu, l'époux loyal et tendre. Partis aussi pour le ciel bleu Nicolle et Jacquot. Et depuis qu'une main invisible a pour toujours clos la paupière de ces êtres adorés, quand vient la nuit divine, la vieille aïeule se recueille dans l'ombre de son passé... C'est le Noël du Souvenir...

REINETTE

Elle s'habille, presque allègrement, se dirige vers l'église, refuge de tant d'âmes éplorées.

Perdue au milieu de la foule recueillie, vêtue avec une sobre élégance malgré la richesse de ses fourrures, Jacqueline s'humilie devant son Dieu. Des larmes silencieuses tombent goutte à goutte; de ses lèvres qui ont un peu perdu de leur amertume, des prières ferventes montent vers Celui qui peut tout. Les révoltes s'apaisent; misérablement, elle se résigne.

La dernière messe s'achève, les orgues résonnent douces et graves, les cantiques des enfants montent allègrement vers les voûtes sacrées, un air de fête règne dans le temple divin et lorsque les lourdes portes s'ouvrent à deux battants pour laisser passer le flot humain, des sourires s'esquissent, des mains se serrent, des saluts s'échangent.

Les lustres des lampadaires sont presque tous éteints... Jacqueline se décide enfin de sortir; cette joie au dehors lui fait mal, elle tremble presque de retourner à sa solitude. Lentement elle se dirige vers la sortie, mais à peine a-t-elle franchi le seuil de l'église, qu'elle se sent saisir, emporter par deux bras forts, une puissante Ca-

Mitaines percées

Du ciel sombre où se balancent mille et une étoiles, il tombe une neige légère qui couvre de ouate scintillante, les toits frileux. Les fenêtres sont festonnées de dentelles et les arbres ont des diamants à chaque branche. Il fait grand froid; dans les rues, les lampadaires portent de l'hermine.

Dans les magasins, la foule afflue et devant les montres alléchantes, les yeux brillent de convoitise.

Des satins qui miroitent sous les lumières, des tulle fous qui font rêver; des "amours" de petites montres et des perles de nacre qui sourient dans leur écrin de velours. Parfums grisants voisinent avec houpettes de cygne.

Et les jouets! Oh! les jouets! Des singes qui "tirent la langue", des ours de peluche et des poupées descendues des cieux, avec cheveux de lin et robes de soie.

Je vais, d'un comptoir à l'autre, admirant tout, faisant des rêves...

— La voleuse! Remets ça, et dehors, que je ne te vois plus; voleuse!...

Je me faufile à travers les gens assemblés.

C'est laid, elle a volé une poupée aux yeux d'azur, une poupée habillée d'organdi.

Nous la regardons tous, cette petite fille de six ans qui pleure de honte.

Elle a volé, c'est laid!

Mais elle doit avoir froid comme ça, si mal habillée. Ses mitaines sont trouées, son manteau a l'air mince.

Elle est pauvre. Comme ses yeux sont drôles!

Faut pas s'attendrir, la misère, on voit ça tous les jours.

Tous les jours? Non, pas celle-là. Ça, c'est la misère noire, celle qui se cache.

Je songe à la mère, aux petits frères...

La gorge me pique, on est mal dans ce magasin.

Six ans, moi aussi j'aimais les poupées à cet âge là... Comme elle a l'air triste, la petite, elle s'en va, la tête baissée.

Trois dollars, c'est cher pour une poupée.

Et puis, il y a si longtemps que je veux un négligé... Ils sont là, je les vois, à l'autre comptoir, des négligés de crêpe rose, pêche.

La poupée... "Petite, attends..."

Comme elle m'a souri! Elle a dit "merci" d'une voix étouffée et s'est enfuie, serrant sur son cœur la poupée enveloppée dans une grande boîte.

Mais qu'est-ce que j'ai! Moi, pleurer, allons. Comme c'est bête!

Mais oui, au beau milieu de la foule, moi avec mon manteau de fourrure et mes lèvres peintes, mais oui, je pleure, parce que j'ai acheté une poupée aux yeux d'azur et qu'une petite fille, aux mitaines percées, m'a souri...

Lucille LATOUR

dillac ronfle qu'elle reconnaît bien, l'auto des Norcy. Défaillante de joie, muette de surprise Jacqueline ne s'est pas débattue... cette étreinte, pourrait-elle l'avoir oubliée?

Jean est là. Jean est revenu. Elle se laisse bercer, couvrir de baisers, son bonheur l'écrase. Demain elle saura, non, pas tout de suite, elle ne voudrait pas troubler sa joie, leur joie! Sans doute elle devine, son mari revenu pour toujours... bien à elle cette fois... et l'autre? L'autre... n'est plus! Soudain, mue par une grande pitié reconnaissante.

"—Jean nous prions pour elle..."

MARYEL

Pour l'hôtesse et ses invitées

7105 Pour l'heure du bridge vous aimerez ce modèle qui sans être très habillé est d'une jolie coupe. Encolure drapée et épaules étroites, jupe ondulante en avant. Les manches peuvent être d'une autre couleur. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 3½ verges de matelassé. 12 à 20 ans, 30 à 42. Prix: 25 sous.



7105



7117



7145

7145 Pour l'heure du thé, cette robe est attrayante en tous points. Encolure froncée, tunique ondulante et manches bouffantes. La jupe étroite est ouverte dans les côtés. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 5 verges de crêpe en 39 pouces. 12 à 20 ans, 30 à 44. Prix: 45 sous.

7117 Pour porter tous les jours voici un excellent modèle en crêpe noir et de lignes simples. L'encolure est nouvelle; carrée en avant, les plis qui partent du dos en font toute la garniture. La jupe est plutôt ample. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 4 verges de matelassé en 39 pouces. 12 à 20 ans, 30 à 44. Prix: 45 sous.



7111

7111 Robe de taille ajustée très seyante pour l'heure du dîner. L'effet ondulant de la jupe lui confère une note juvénile; plis aux manches. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 3 7/8 verges de satin en 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 45 sous.

7143 Modèle tout à fait nouveau. Le drapé de soie autour du cou et rentré dans la ceinture donne un bel effet de couleur. Les épaules sont plutôt hautes. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 2 5/8 verges de lainage en 54 pouces; 5/8 verge de soie en 35 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 40. Prix: 45 sous.



7143

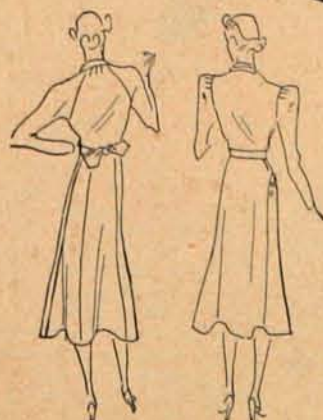


7138



7113

Toilettes d'après-midi



7138 Modèle d'un grand choix de détails; se fait en tissu riche, tel le lamé. L'ampleur des manches est modifiée, la taille est ajustée, la jupe est large, collet étroit à pointes. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 4 1/2 verges de lamé en 35 pouces; 3/8 verge de tissu contrastant en 35 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 45 sous.

7113 Ce modèle s'adapte à toutes les circonstances. Il a la simplicité voulue pour les réunions où se porte le tailleur et ses manches courtes le font assez habillé pour une sortie inattendue. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 2 3/8 verges de lainage "sheer". 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix 25 sous.

Pour le début de l'hiver

7123 Toutes les élégantes savent qu'il est de haute nouveauté de porter une robe noire garnie de tresse. Notre modèle a des manches froncées, une jupe à godets et une encolure à la chinoise. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 3 verges de broadcloth en 54 pouces; 12 verges de tresse de 3/8 pouce. 12 à 20 ans, 30 à 44. Prix: 45 sous.



7123



7107



7136



7142

7107 Celles qui travaillent aiment ce genre de robe de lainage qu'elles porteront avec plaisir au bureau. Facile à faire pour des commençantes, ce modèle se distingue surtout par sa coupe nette de lignes sobres. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 3 1/8 verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans, 30 à 44. Prix: 45 sous.

7136 Ce genre de robe qui se porte sous le manteau est de plus en plus en vogue, surtout pour les jeunes filles. L'ampleur de la jupe, en arrière, la ceinture sous forme de câble, les manches carrées en sont les principales caractéristiques. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 4 1/4 verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans, 30 à 40. Prix: 45 sous.

7142 Jolie pour les parties de bridge, cette robe facile à porter sous le manteau. A noter: les manches froncées, la ligne gracieuse de l'encolure et la pointe de la jupe dans le corsage. Se fait en satin pour la blouse, en velours pour la jupe. Métrage: Pour un 36 (18 ans) 2 verges de satin en 35 pouces; 2 1/4 verges de velours en 39 pouces. 12 à 20 ans, 30 à 44. Prix: 45 sous.

La blessure

(Suite de la page 32)

— Je suis fière d'être votre amie, dit la jeune fille, vous êtes si distant avec les autres femmes!

— Sauf Jeanine!

— Jeanine, c'est autre chose... la femme de votre ami!... je parlais des jeunes filles!

— Isabelle, il aurait peut-être mieux valu que je reste distant avec vous!

— Pourquoi? Vous ai-je jamais blessé?

— Pas du tout... jamais encore... mais...

— Tiens, vous voilà pessimiste! Vous broyez du noir! Parlez de broyer du noir, figurez-vous que Jean Litois, l'ami de Gilles, est au désespoir!

— Pourquoi? Que lui arrive-t-il?

— Il s'est épris, éperdument épris, d'une jeune fille rencontrée à Québec. Il est sorti souvent avec elle, l'amenait constamment au Château pour danser, pour prendre le thé, allait la voir chez ses parents et a fini par la demander en mariage...

— Elle n'en a pas voulu?

— Au contraire, elle en est folle!

— Alors, je ne vois pas...

— Attendez! Après s'être engagés mutuellement et s'être jurés un amour éternel, il a été question d'aller parler aux parents, alors la jeune fille lui dit:

— Vous savez, ce ne sont pas mes parents véritables, ils m'ont adoptée!

— Vous êtes leur fille adoptive alors, vous portez leur nom!

— Pas légalement... quoiqu'on m'appelle toujours ou presque toujours ainsi!

— Je ne sais pas au juste quelle autre explication elle a donnée, toujours est-il que lorsque Jean parla au père, il apprit que sa fiancée est une enfant prise dans une institution de charité, à Ottawa, je crois... le père, la mère... ni vus ni connus... la pauvre jeune fille n'a pas été légalement adoptée, elle n'a pas de nom!

— Que vont-ils faire? demanda Marcel, d'une voix si étrange que la jeune fille le regarda, inquiète...

— Je ne sais pas... la famille de Jean ne la recevra jamais et, lui-même, il l'aime énormément, mais... il hésite et parle de se suicider! Papa dit que c'est une injustice envers un enfant, lorsqu'on le prend chez soi, de ne pas l'adopter légalement... mais qu'avez-vous, Marcel, vous ne parlez pas! Vous souffrez? Cette blessure encore?

— Oui, dit le jeune journaliste, c'est cette même blessure, et ce soir, elle saigne!

VIII

LORSQUE Marcel se trouva seul, en face de ses pensées, il eut un mouvement de révolte contre la vie...

Deux fois, ce soir, on avait inconsciemment ravigé chez lui cette douleur sourde, persistante, cette humiliation de l'enfant sans nom, cette sensation inavouée d'être comme un paria dans la société qui le recevait...

Après avoir ramené Isabelle chez son père, il avait renvoyé le taxi, pour revenir à pied jusqu'à la maison de la rue Peel, où il avait sa chambre. Le long des rues, presque désertes à cette heure, ses idées sombres l'obsédaient et il découvrait en son âme des rancœurs ignorées jusqu'alors et qui semblaient lui donner le droit de maudire ce père inconnu, cause de tout le mal. Un sentiment nouveau avait surgi dernièrement dans ce cœur ardent mais concentré, un sentiment très doux et à la grisier duquel il s'était livré sans songer à l'impossible... il aimait Isabelle Comtois!

Ce n'avait été, tout d'abord que de l'amitié, de la camaraderie, mais depuis quelques semaines, il se rendait bien compte que ce n'était plus du tout ça. C'était l'amour qui remplissait son âme, et lui faisait accepter toujours d'aller chez les Chimerre afin d'y rencontrer Isabelle. A vrai dire, il ne lui avait jamais parlé de ses sentiments, mais il croyait qu'elle l'avait deviné, et c'était bien vrai. Avec cette intuition spéciale à la femme et surtout à la femme éprise, elle pressentait l'amour de Marcel, et elle aussi se sentait invinciblement attirée vers lui.

Et maintenant, Marcel se demandait ce qu'il allait faire. Les deux incidents de la conversation de ce soir lui avaient brusquement ouvert les yeux et l'avaient tiré

de son rêve. Il ne pouvait plus continuer ces relations dont le charme lui faisait oublier la tâche de sa naissance! Que faire? Parler à Isabelle? Lui révéler son origine? Implorer pitié pour son amour? Jamais il ne pourrait se résoudre à cela! Il pourrait le lui dire, oui, dans un adieu, mais non dans une prière de pitié!

Depuis une demi-heure déjà, il était rendu dans sa chambre et toujours il continuait son triste monologue intérieur. Marchant nerveusement dans la petite pièce, il fumait distraitemment des cigarettes, qu'il jetait à demi-consumées dans un cendrier; sa nervosité ne s'apaisait pas.

Le souvenir de sa marraine d'adoption lui revint et il alla se placer devant sa photographie, qu'il avait dans un petit cadre sur son bureau.

— Ah! marraine! lui dit-il tout bas, vous qui m'avez recueilli, instruit, aimé, pour quoi ne m'avez-vous pas donné votre nom que j'aurais été si fier de porter? Ce nom qui m'aurait permis d'être comme les autres... Ce nom qui aurait aplani tant d'obstacles! Mais, vous ne saviez pas... je ne sais pas moi-même, quel sang coule dans mes veines!

J'ai peut-être en moi ce que vous craigniez... un atavisme vicieux. Peut-être suis-je le fils d'un escroc, d'un voleur! Ah! malheur! Ce n'est pas juste!

Il se jeta dans un fauteuil et se prit la tête dans ses deux mains... Sa fierté se révoltait contre cette possibilité. Combien il avait souffert, depuis toujours, lui sembla-t-il, de cette absence de parents. Il se rappelait, lorsque tout petit, il entendait les autres enfants parler de leur maman, de leur papa, son petit cœur d'orphelin ressentait un serrement de chagrin inconscient. En avait-il eus, lui, un papa, une maman? Il ne les avait jamais vus, n'en avait jamais entendu parler. Il avait demandé un jour à sa marraine:

— Où sont-ils donc, mon papa et ma maman à moi?

— Ils sont morts, mon petit Marcel, lui avait-elle répondu.

Puis, plus tard, un des enfants de sa classe, avec qui il avait une querelle, lui avait dit:

— Tu fais ton fier, mais tu n'es qu'un trouvé, élevé par charité!

Marcel avait bondi sous l'insulte, son poing levé pour frapper... Le maître était intervenu et avait fait taire son jeune camarade. Mais le souvenir de ces paroles poursuivait le petit garçon et il questionna sa marraine; ses réponses furent évasives; puis, le jour de sa mort, il avait entendu ce qu'elle disait au curé à son sujet et son pauvre cœur d'adolescent en était resté meurtri!

— Elle m'aimait tant, murmura-t-il, et elle était si croyante... Pourquoi Dieu ne lui a-t-il pas inspiré de m'adopter? Est-ce juste que je souffre ainsi, moi qui ne suis pas coupable?

Il repassa ensuite sa vie de collégien. Il revit la bonté admirable du curé Roussel, sa patience, la peine qu'il se donnait pour cultiver son talent de musicien, pour lui inculquer le goût de la poésie, de l'art, de tout ce qui élève l'esprit et le cœur. N'y avait-il pas eu là un gîte pour l'orphelin, lorsque la mort lui avait fermé son foyer d'adoption? Et ensuite, cette année de voyage, bienfait inespéré, surtout cette carrière qui s'était ouverte devant lui d'une manière si imprévue... ne devait-il pas ce bienfait aux prières du saint curé de Val-Ombreux?

— Ah! Pardon, mon Dieu, se dit-il, j'ai blasphémé votre justice!

Les leçons de foi reçues pendant tant d'années remplirent soudain ce pauvre cœur agité et, s'agenouillant, il fit une courte et fervente prière.

Un sommeil profond calma ses nerfs surexcités. Il se leva le lendemain, plein de courage et bien déterminé à se livrer entièrement au travail et à refuser, pour quelque temps, toutes les invitations.

Avant neuf heures, il était déjà installé dans son cabinet de travail, aux bureaux de La Finance Quotidienne, et après avoir dépouillé la correspondance du jour, il prit la liasse de documents concernant la Golden Logging, afin de voir ce qu'il pourrait faire à ce sujet pour obliger son ami Chimerre.

D'après ces documents, les Perspectives de cette affaire paraissaient certes très bonnes. Tout de même, avant de commenter cette valeur dans son journal, il résolut de prendre des informations immédiates au bureau-chef du journal à New-York. Par son fil privé, il eut bientôt fait sa demande. Peu de temps après, la Daily Financial lui envoyait ce message:

"Ne publiez rien de bon au sujet de G. L. Co., c'est une valeur absolument nulle."

Content de s'être informé, il appela Chimerre au téléphone et à mots couverts, il lui fit comprendre qu'il ne pouvait publier l'article demandé.

— Etes-vous seul à votre bureau, dans le moment? demanda Chimerre.

— Oui.

— Alors, je m'en vais vous voir... à tantôt!

— C'est bien dommage, dit Marcel, en replaçant le récepteur, je regrette d'avoir à le refuser, mais je n'y puis rien!

Vingt minutes plus tard, Chimerre arrivait à son bureau, souriant, comme d'habitude. Il s'assit en face de Marcel, sortit son étui d'argent et lui offrit une cigarette, puis, légèrement arrogant:

— Vous n'êtes pas content de la situation de la Golden Logging!

— D'après mes renseignements de New-York, dit Marcel, l'affaire est nulle!

— On vous trompe! Vous avez lu les prospectus, vu les plans?

— Oui, et je trouvais les apparences bonnes, mais la nouvelle de là-bas est formelle!

— Alors, vous ne pouvez rien faire, même pour obliger un ami?

— Je suis désolé, mon cher Chimerre, d'avoir à vous refuser, mais je ne puis vous obliger aux dépens de la véracité des renseignements donnés dans La Finance!

Chimerre se leva, regarda autour de lui, tourna la clef dans la serrure de la porte et se rapprocha du journaliste:

— Ecoutez, Pierre, dit-il, c'est une question de succès ou de ruine pour moi. J'ai des fonds à retirer pour certains stocks, des paiements à faire, et il faut, vous me comprenez, il faut que je vende, et bientôt, plusieurs milliers d'actions de Golden Logging!

Marcel le regarda, surpris.

— N'êtes-vous pas imprudent, en vendant à vos clients un stock semblable?

MURINE

POUR VOS YEUX



Murine repose les yeux quand ils sont fatigués et brûlants - les nettoie et les soulage quand ils sont rougis et irrités. S'applique aisément. Pour adultes et bébés. Employez Murine chaque jour.

VOYEZ Pour la première fois au Canada

Vos instantanés préférés (snapshots) films agrandis en un superbe portrait fini platine de 8" x 10" d'une valeur de \$1.00 pour .25¢ seulement. Cinq pour \$1.00. Nous développons et imprimons, aussi vos films pour .25¢ toute grandeur. Argent comptant avec commande. Satisfaction garantie.

ACME STUDIO

128 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal

Le docteur dit: Prenez la prescription

BILOCOLATE

aux sels biliaires

Pour soulager douleur au foie.

1 En vente partout - 50¢ la boîte

Pilules de Beauté

de Madame SYBIL

BEAUTE — FERMETÉ DE LA POITRINE

Le traitement de MADAME SYBIL est garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales. IL DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la POITRINE. Peut être pris en tout temps, pendant la MATERNITE, MENSTRUÉS, etc.

Excellent pour personnes MAIGRES et NERVEUSES. Bienfaisant pour la santé comme TONIQUE pour RENFORCIR. Convient à la JEUNE FILLE comme à la FEMME.

PENDANT L'INTRODUCTION, BOUTEILLE de \$1.50 pour \$1.00 TRAITEMENT DE 6 BOUTEILLES POUR \$5.00.

Pour renseignements confidentiels gratuits téléphonez à LA 1015 ou passer au bureau de 2 h. à 9 h. p.m., tous les jours. Expédition sous enveloppe ordinaire. Livraison rapide et courtoise dans toutes les parties de la ville.

LE LABORATOIRE "J.-A. NOSSIOP ENRG"

124 est, Boulevard St-Joseph — L'Ancester 1015

Recommandées par Cousine Blanche



Dept. 10
Caser Postal No 27
Station B-Montréal

Découpez ce coupon

- Si vous ne voulez pas couper la page frontispice de la revue et que vous désiriez vous procurer quand même la brochure offerte dans l'annonce paraissant en deuxième page intérieure de la couverture servez-vous du coupon ci-contre.

Nous vous recommandons fortement d'écrire pour qu'on vous fasse tenir cette brochure intitulée: «Du poisson n'importe quel jours».



Ministère des Pêcheries
Ottawa

Veuillez m'envoyer votre brochure gratuite de 62 pages, intitulée "Du Poisson n'importe quel jour", et contenant plus de 100 Recettes de Poisson, délicieuses et économiques.

L.R.M.

ADRESSEZ DES MAINTENANT VOTRE COUPON.

Nom.....
Adresse.....

1 Seule capsule



ANTALGINE
MAÎTRISE

Maux de Tête

La Petite Revue

est en vente chez
votre dépositaire
à

15 sous
le numéro

Prenez



SVELTA

POUR RESTER
élégantes et
sveltes

AROLAB
Caser 52—Sta. T
MONTREAL
Tél. HA. 5641

CHEZ VOTRE
PHARMACIEN
30 capsules, \$1.25
150 capsules,
\$4.50

"GRANGER"

LE MAGASIN PAR EXCELLENCE DES
"belles étrennes"

Beaux livres Reliures d'Art Albums d'images Jouets — Poupées Boîtes peinture Jeux de société	Garnitures de bureau Stylos fantaisie: Bases Onyx Appui-livres, écritoirs Papeteries de luxe Stylos, crayons assortis Articles religieux pour cadeaux Décorations et cartes Pour Noël et Nouvel An	Lisenses Ecritoirs Porte-Billets Porte-lettres Agendas-Calepins Albums en cuir
---	---	---

GRANGER FRÈRES LIMITÉE

54 ouest, rue Notre-Dame LAncaster 2171

NOS MAGASINS SONT OUVERTS JUSQU'À 5 HRES LE SAMEDI
(Facilité de stationnement)

— Je le crois bon! Je crois votre monde mal renseigné, ou peut-être vous trompez-vous sciemment!

— Ça n'est pas possible! Le journal de monsieur Ashley est au-dessus de ces vilénies!

— En tous les cas, dit Chimerre, pensez-y encore. Si vous faisiez ça pour moi, personne n'en souffrirait et vous auriez sauvé un ami de la ruine!

Chimerre détournait la tête en disant ces mots, et comme Marcel se taisait, il s'écria avec presque un sanglot dans la voix:

— Mais, vous n'avez donc jamais souffert dans votre vie, que vous pouvez laisser un ami dans le désespoir comme ça?

— Si j'ai souffert? Ah! Dieu le sait! Et je souffre doublement de ne pouvoir vous obliger!

— Alors, dit Chimerre, le fixant de son regard inquiet, songez-y encore! Si d'ici à quarante-huit heures vous n'avez pu m'aider... bien... ce ne sera pas long! Et montrant sa tempe, il fit un geste expressif. Puis, sans hâte, il sortit et referma la porte.

Marcel était atterré! Il avait toujours cru les affaires du courtier très prospères. Allait-il donc, ce pauvre ami, sombrer, lui aussi, comme tant d'autres? Comment lui venir en aide?

La bourse semblait très agitée ce jour-là, et les nouvelles de New-York se succédaient très vite. Marcel fut tellement harassé de besogne qu'il n'eut pas un instant pour songer à ses propres affaires et à celles de son ami, avant l'heure du dîner. Il passait sept heures et demie, lorsqu'il entra dans son restaurant habituel.

IX

PAUL Chimerre était seul avec sa femme dans le salon élégant où ils avaient si souvent leurs soirées de bridge.

Il arpentait fébrilement la chambre et Jeanine le regardait, inquiète...

— Tu n'as pas réussi? Il ne veut rien faire?

— Rien!

— Il n'a donc pas lu tes papiers?

— Oui, il les a lus, mais il a ensuite télégraphié à New-York, à son journal, et tu comprends...

— Que vas-tu faire?

— Si la bourse ne baisse pas trop vite, je puis tenir encore quelque temps, mais je lui ai donné deux jours pour se décider à m'éviter le suicide!

— Pourquoi deux jours?

— Parce qu'il faut que d'ici à la fin de la semaine, je vende un paquet de ce maudit stock!

Jeanine soupira...

— Je comprends! S'il le faisait mousser, tu pourrais vendre!

— Justement! On guette les opinions de cette feuille! Elle influe beaucoup sur les achats de valeurs! Ecoute, Jeanine! Notre ruine peut-être évitée de cette manière seulement... et si tu voulais...

— Où veux-tu en venir?

— Ecoute! Tu es femme... tu es belle... tu as des armes pour séduire un homme! Il va falloir t'en servir!

— Il est invulnérable! Tu le sais bien! Ce n'est pas un Georges Lemmè! A part chez Isabelle et ici, il ne va chez aucune femme!

— C'est absolument ce qui te donne un avantage! Il est fait de chair et d'os ce garçon là! Saprissi, je n'ai pas besoin de te donner de détails! Tu me comprends! Songes-y et songes-y tout de suite. Il faut que tu lui parles ce soir, ou demain au plus tard!

Jeanine n'était pas vraiment méchante, mais elle redoutait le moindre revers de fortune... ce luxe qu'elle adorait, elle ne voulait pas le voir s'envoler. De plus elle aimait son mari et voulait le sortir d'embarras. Elle ne se rendait pas compte qu'en agissant ainsi elle devenait complice d'une fraude. Son idée fixe c'était de sauver Paul de la ruine.

Elle ne se fixa pas un plan de conduite, mais résolut de profiter de l'amitié que lui avait toujours témoignée Marcel, et de le faire venir le soir même, si elle avait pu décider de quelle manière elle essaierait de le fléchir. — Après tout, se disait-elle, ce n'est pas une si grosse affaire... quelques lignes dans un journal et Paul semble convaincu que ça peut lui faire vendre ses vilains stocks!

Ce ne fut cependant que le lendemain, vers midi, qu'elle appela Marcel au téléphone.

— Allô... Marcel, pourriez-vous venir ici ce soir? J'ai absolument besoin de vous parler!

Marcel hésita; pour plusieurs raisons, il aurait désiré refuser...

— C'est que... commençait-il...

— Ne cherchez pas de prétextes, interrompit-elle, je suis dans une inquiétude affreuse... (sa voix se fit comme suffoquée par les larmes) Pardon... mais je ne puis plus parler!

— J'irai, j'irai! fit Marcel, désolé de l'entendre pleurer. J'irai vers neuf heures. Vous me pardonnerez si je ne reste que quelques minutes, n'est-ce pas? Un engagement d'affaires...

— C'est bien, fit-elle d'une voix étouffée, je vous attends!

Depuis la veille, le jeune journaliste n'avait cessé de penser à cette affaire de *Golden Logging*. A maintes reprises, il prit son crayon et commença un article qu'il voulait faire tellement vague qu'il pourrait être interprété pour ou contre l'affaire selon le sens qu'on voudrait lui donner. Mais toujours il déchirait le papier en morceaux! Non! Il ne pouvait faire ça! Ça ne serait pas honnête! Ça serait donner, de propos délibéré, une fausse opinion à ses lecteurs! Non... plutôt perdre l'amitié de Chimerre, que de manquer à l'honneur!

Quelques minutes avant le téléphone de Jeanine, Isabelle l'avait appelé:

— Vous ne m'avez pas parlé hier, alors, je vous appelle...

— Vous êtes gentille!

— Etes-vous mieux? Vous étiez souffrant l'autre soir!

— Je vais mieux, merci. Pas le loisir d'être souffrant ces jours-ci!

— Venez faire un peu de musique ce soir!

— Je regrette, Isabelle, je passe la soirée à mon bureau! Vous ne pouvez vous figurer le travail que j'ai devant moi!

— A cause de la Bourse?

— Vous êtes renseignée!

— Papa m'a dit que le marché allait mal, mais qu'il prévoyait une amélioration demain.

— Tant mieux, je l'espère aussi!

— Alors, puisque vous ne venez pas ce soir... à bientôt!

— A bientôt! répéta-t-il, sans rien ajouter.

Isabelle, intriguée par son ton un peu bref, se demanda:

— Qu'a-t-il? L'autre soir, je l'ai trouvé étrange... un moment plus expansif, un autre, raide et morose... Ah! mon Dieu, pria-t-elle, joignant ses jolies mains blanches, n'allez pas le laisser s'éloigner de moi! Vous savez combien je l'aime! Gardez-le moi, car je crois qu'il m'aime aussi!

Tout le reste de la journée Marcel se livra au travail avec acharnement. Il se fit apporter des sandwiches à son bureau et ne sortit que pour son dîner de sept heures.

Lorsque vint l'heure d'aller chez Jeanine Chimerre, il ne prit pas le temps de refaire un peu sa toilette, mais se rendit tout de suite chez elle.

Le salon où on le fit entrer était faiblement éclairé par une lampe à grand

La blessure

abat-jour rose. Sur le large canapé au fond de la chambre, Jeanine était à demi-couchée, un mouchoir sur les yeux. Elle portait un négligé de georgette mauve, très échancré et transparent, et dans la pénombre rose de la pièce, la blancheur de sa poitrine et de ses bras était presque nacrée; des bas de soie couleur chair donnaient l'illusion de la nudité et de petites mules de velours noir chauchaient ses pieds.

Elle feignit de ne pas le voir arriver et continua de pleurer...

— Jeanine, fit Marcel doucement, en s'approchant un peu.

— Ah! vous voilà? dit-elle en lui tendant la main; comme vous êtes bon! Asseyez-vous là, près de moi, et elle lui indiqua une place sur le canapé.

— Qu'avez-vous, ma pauvre amie? dit-il, sympathique.

— Ce que j'ai? Mais vous vous en doutez bien, voyons!

— Où est votre mari ce soir?

— Je n'en sais rien! Il erre comme un fou de place en place et ne parle que d'en finir!

— Il faut lui faire entendre raison! dit le jeune homme.

— La seule chose qui lui ferait du bien, ce serait... ce serait vous qui pourriez la faire... mais vous ne voulez pas!

— Je voudrais... mais je ne puis pas... ce qui est différent!

— Ah! Marcel, vous ne m'aimez pas!

— Au contraire, Jeanine, j'ai beaucoup d'amitié pour vous!

— Si c'était vrai, vous ne me verriez pas dans la peine sans essayer de me consoler un peu!... et elle glissa sa main parfumée dans celle du jeune homme.

Marcel, un peu énév, lui serra la main et se levant, il s'excusa:

— Je ne puis rester plus longtemps, ma chère amie, vous savez, je vous l'ai dit ce matin, un engagement d'affaires...

— Et vous partez comme ça, sans me donner d'espoir?

— Voyons Jeanine, soyez raisonnable! Je ne puis pas et j'en suis navré!

— Marcel, quelques lignes... ce ne serait pas si difficile. Si vous avez de l'amitié pour Paul, pour moi, faites-le...

— Jeanine, je...

— Pour sauver Paul de la mort, interrompit-elle; pour me sauver, moi, du désespoir!

Se levant brusquement, elle le saisit par les deux bras et le fixa avec ses grands yeux veloutés, cherchant à le gagner...

A ce moment la portière s'ouvrit et Chimerre entra avec Isabelle...

— Ah! Tiens, vous étiez ici, Pierre? dit le mari; je parie que vous êtes venu faire du bien à Jeanine avec une bonne nouvelle!

— Je le désirerais bien, pauvre ami, mais... Bonsoir, Isabelle, je partais justement, je suis très occupé...

Isabelle regarda le négligé de Jeanine, la mise en scène étudiée, l'air un peu étrange de Marcel... sans lui donner la main, elle répondit:

— Bonsoir... je croyais que vous passiez la soirée à votre bureau...

— Isabelle, croyez bien que...

Mais Isabelle était déjà à l'autre bout de la chambre, auprès de Jeanine, qui s'était assise sur le canapé.

Marcel répéta son bonsoir et sortit de la pièce. Chimerre le suivit:

— Pensez à mon affaire, cher ami, lui dit-il. J'ai certains autres détails à vous donner, je vous enverrai ça demain par un messenger, dès l'ouverture de votre bureau!

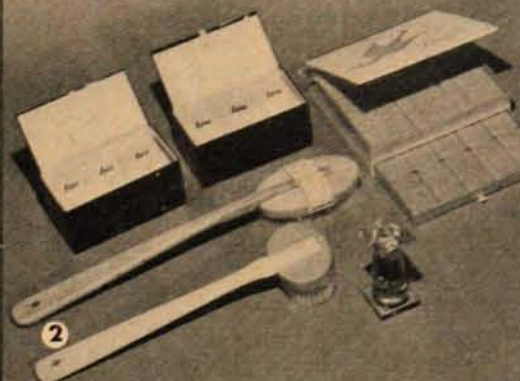
Marcel, ahuri, furieux de la méprise d'Isabelle, et se rendant compte de l'apparence suspecte de sa visite, lui répondit un rapide: "Très bien, très bien," et partit. Il retourna à son travail et resta à l'ouvrage pendant plus de deux heures avant de retourner à sa chambre.

La figure défaite de son ami le hantait et il se demandait s'il ne pourrait pas, pour une fois, sacrifier la vérité à l'amitié. Mais sa droiture lui interdisait de donner suite à cette pensée que lui dictait son sentiment amical pour Chimerre et il restait chagrin de son refus, mais bien décidé à ne pas se laisser cabaler.

— Après tout, se disait-il, Chimerre s'exagère probablement l'importance qu'aurait pour lui cet article; il se tirera sans doute d'affaire. Que ne puis-je lui aider autrement!

(Suite à la page 41)

Cadeaux Pratiques



(Photo Delneator)

SUGGESTIONS POUR LES FÊTES

A l'occasion des fêtes nos lectrices aimeront sans doute à trouver dans leur revue quelques suggestions intéressantes pour le choix des cadeaux à cette époque où l'on aime à se rappeler aux parents et aux amies sous forme de souvenirs tangibles.

Plus que tout autre cadeau, un bon parfum sera grandement apprécié, ou encore une lotion, un crayon pour les lèvres, des sels de bain, une bonne poudre, un sac comprenant tous les accessoires

de beauté requis, et une lotion pour les mains.

Qui n'aime à employer une crème de qualité reconnue ou encore une bouteille d'eau de cologne et cet objet si pratique qu'est le manicure.

Un miroir, une brosse ou encore un vaporisateur pour parfum donnent à la table de toilette un effet des plus agréables.

Nul doute que la jeune fille moderne sera heureuse de recevoir une sacoche

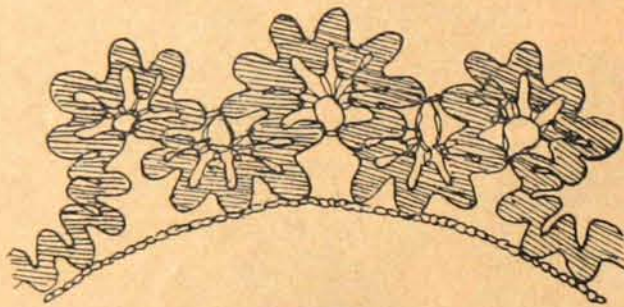
à cosmétiques qu'il lui sera facile d'attacher à sa ceinture si elle pratique quelques sports.

Les savons font aussi partie des cadeaux de choix et sont aussi d'une réelle utilité. Recevoir une boîte de savon préféré fait toujours grand plaisir.

N'oublions pas de mentionner les plumes réservoir, les crayons automatiques, les boîtes de papier à lettre et mille autres jolis articles qui ne laissent que l'embarras du choix.



Dentelle à l'aiguille



Dentelle. — Cette dentelle est faite à l'aiguille; elle est d'un charmant effet et peut garnir cols, robes d'enfant, tabliers, dessus de plateau, etc...

Avec une aiguille réunir 6 dents en une marguerite dont le cœur est fait des points de réunion de chaque pétale; faire une marguerite une fois dans un sens, une fois dans l'autre.

Réunir ensuite les marguerites d'un côté à l'aide de mailles serrées prises dans la pointe des dents et de mailles en l'air pour réunir deux des marguerites; pour faire un entre-deux, réunir 2 côtés de marguerites.

On peut également faire des fleurettes séparées pour faire des semis sur des robes de linon ou de voile de coton, l'effet est charmant.

Le crochet

Point croisé. — Le point croisé est des plus faciles à exécuter, et il est du meilleur effet; il forme un petit grain très en relief quand il est fait avec de la grosse laine (quatre ou cinq fils) et avec un crochet pas trop gros. Au contraire, il fait un point très lâche et très souple quand on le travaille avec un fil de laine zéphir et un crochet un peu gros. Sur une chaînette de longueur voulue on travaille comme suit:

Premier rang: Passer le crochet au travers de la plus proche maille chaînette, tirer la laine. Passer le crochet au travers de la seconde maille chaînette, tirer la laine, faire un jeté et passer le jeté au travers de toutes les boucles qui se trouvent sur le crochet, soit trois; faire une maille en l'air et recommencer jusqu'à la fin du rang ou de la chaînette.

Deuxième rang. — Ce deuxième rang se travaille sur les dessins que forme le premier rang. Passer le crochet à droite du premier dessin, tirer la laine, passer le crochet à gauche de ce même dessin, tirer la laine, puis faire un jeté et le passer au travers des boucles du crochet; faire une maille en l'air et recommencer. La première bouclette du dessin qui suit doit toujours être tirée dans le même endroit que la deuxième bouclette du dessin précédent. Tous les rangs suivants se travaillent comme le deuxième rang.

Les mouchets. — Les mouchets sont des points qui servent surtout à orner des fonds de crochet unis. Ils peuvent varier à l'infini, car on les obtient plus ou moins gros en mettant plus ou moins de brins, ce qui les rend très différents d'aspect.

Supposons une chaînette ou un pied d'ouvrage commencé, premier rang: faire un jeté, passer le crochet dans la deuxième maille, faire une bouclette assez lâche, faire un jeté, tirer la laine, dans la même maille, faire une deuxième bouclette, assez lâche aussi, un jeté, etc., etc. autant de fois qu'il est nécessaire. Dans notre modèle nous avons sept boucles en tout (ce chiffre est variable); faire un jeté, le passer au travers de toutes les boucles recueillies, c'est-à-dire pas dans celle du crochet, celle-ci sera fermée en maille serrée à l'aide d'un jeté, ce qui servira à fermer le mouchet.

Tunisien double. — Ce point a beaucoup d'analogie avec le tunisien ordinaire; cependant on fait un jeté avant de relever les bouclettes et pour les relever on pique le crochet sous les bouclettes verticales après avoir fait ce jeté; au retour on démonte la première maille seule, puis les autres boucles, quatre par quatre.

Deuxième rang. — On fait toujours un jeté avant de relever la bouclette, mais avoir soin d'en relever deux à la fois, les deux perpendiculaires.

Point tunisien spirale. — Ce point s'exécute généralement en grosse laine, pour tous objets un peu épais. Monter les mailles chaînettes un peu lâches.

Premier rang. — Tourner la laine cinq fois autour du crochet passer trois mailles et piquer dans la suivante (la quatrième). Tirer le brin de laine au travers de cette quatrième maille, faire un jeté et le passer au travers de tous les brins plus la bouclette qui se trouvait primitivement sur le crochet. On conserve cette bouclette sur le crochet, on recommence le même travail en conservant sur le crochet la bouclette que l'on a passée au travers des brins tournés sur le crochet.

Deuxième rang. — Rabattre les mailles comme dans le tunisien ordinaire.

Picot à l'endroit. — Supposons un ouvrage terminé sur lequel on veut faire un picot à l'endroit. On fera quelques mailles en l'air après avoir piqué au début du rang, on réunira la dernière à la première en fermant en rond, puis on fera quelques points sur le travail, de nouveau quelques mailles en l'air, cinq, six ou davantage, suivant que l'on veut, un plus ou moins grand picot, puis on réu-

nira de nouveau la dernière à la première, etc.

Entre-deux à jours: deux poses. — Ce genre de jour sert souvent à réunir deux parties d'un vêtement. Il sert à passer un ruban, une cordelette, etc.

Première pose. — Supposons un travail commencé. Nous débutons au commencement du rang comme pour exécuter une double branche, en jetant le brin de laine deux fois sur le crochet, piquer le crochet dans la seconde maille du travail, opérer comme pour la double bride; après avoir tiré le brin au travers de la maille, faire un jeté que l'on passe au travers des deux premières bouclettes du crochet, faire à nouveau deux jetés sur le crochet, le piquer deux mailles plus loin, attirer le brin de laine au travers de la maille, faire une bouclette, et démonter ensuite après avoir fait un jeté toutes les bouclettes deux par deux. On aura ainsi les trois premières branches de l'X.

Deuxième pose. — Faire deux mailles en l'air et terminer par une bride qui sera piquée à l'intersection des deux doubles-brides pour terminer l'X complètement. Reprendre depuis le début et faire autant de jours que cela sera utile.

Picots à l'envers. — Ce picot s'exécute comme les mouchets, mais au lieu de piquer les mailles de droite à gauche on fait la maille chaînette et on le pique de gauche à droite. Ceci fait, tournez le picot et ne lui donnez pas le même aspect qu'au tricot du picot dit picot à l'endroit.

Notre service de broderie

Nos lectrices pourront se procurer ce napperon ovale, en adressant leur commande à:

Service de Broderie de
LA REVUE MODERNE
320, rue Notre-Dame est,
Montréal, P. Q.

No 117. — Joli napperon (12" x 15") étampé sur toile huitre, 14 sous.

L'argent devra nous être envoyé par mandat de poste ou lettre recommandée. Nous déclinons toute responsabilité pour toute somme qu'on pourrait nous adresser sous un autre mode d'envoi, et nous ne nous tenons pas responsables de la perte d'un colis à moins qu'on nous envoie trois sous (3) supplémentaires, coût de l'assurance postale.



La Petite Poste

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de —

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir pour le renseignement de la direction, outre le pseudonyme les nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné de montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le cours du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désirent se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser: —

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message pour les correspondants. La correspondance doit se faire DIRECTEMENT entre eux.

On voudra bien aussi prendre note qu'il est ABSOLUMENT inutile de demander le nom et l'adresse véritables des correspondants, et qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux lettres de ce genre.

La Direction

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent —

Mesdemoiselles:

BLANCHE LE BLANC. — Jeune fille dist. 30 ans. (Corr. cél. ou veufs, 35 à 50 ans; but: dist. et faire conn.). Poste Restante, Lachute Mills, P. Q.

SUZANNE DORLANGES. — Inst. dist. (Corr. sérieux, prob. cél. ou veufs, 37 à 60 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

RAYMONDE LARUE. — Jeune fille dist. (Corr. inst. dist. 18 à 24 ans; but: corresp. amicale, distraction.). St-François du Lac (Yamaska), P. Q.

JEANNE LEBRUN. — Jeune fille dist. (Corr. inst. dist. de 22 à 30 ans ayant position; but: l'avenir le dira. Réponse ass.). Ste-Hénédine (Dorchester), P. Q.

FLEURETTE DUCHARME. — Brunette de 31 ans. (Corr. cél. inst.). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

ALICE BENOIT. — Veuve honn. dist. (Corr. sérieux cél. ou veuf; 45 ans ou plus). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

NOELLINE. — Châtain aux yeux bleus, gaie et sérieuse. (Corr. ayant bonne position de 35 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

CLAUDETTE. — Aux yeux noirs. (Corr. ayant position perm. cél. ou veuf; 36 à 45 ans). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SYLVIE BELLEAU. — (Corr. inst. dist. bonne éducation, 27 ans et plus). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SUZANNE LEHOUC. — (Corr. inst. dist. très bonne éducation; 30 ans et plus). Poste restante, Sherbrooke, P. Q.

MADELEINE N. SMITH. — (Corr. intellectuels, veufs ou cél. 35 à 50 ans). Livraison générale, Westmount, P. Q.

FRANCE ROY. — Inst. dist. (Corr. dist. cél. ou veufs, 35 à 55 ans; but sérieux). 3285, blvd. Perras, Montréal, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent —

Messieurs:

J. DAVID. — Veuf. (Corr. tes ville ou campagne, réponse à toutes). 5855, 91ème avenue, Rosemont, Montréal.

ANTONIO TARDIF. — Bland, menuisier. (Corr. tes de ville ou campagne). a/s James Barnett, camp 3, Upton, Maine, U. S.

MEDE B. — (Corr. tes jeunes filles ou veuves avec un ou deux enfants; ville ou campagne; but sérieux). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

La blessure

(Suite de la page 38)

X

A PRES le départ de Marcel, Isabelle regarda son amie et dit à demi-voix : — Vous êtes devenus bien intimes, Marcel et toi !

Jeanine montra son mari qui revenait dans la chambre et mit un doigt sur ses lèvres :

— Je t'expliquerai ! murmura-t-elle.

Isabelle ne répondit pas et se mit à parler de choses indifférentes. Au bout d'une demi-heure elle se leva :

— Tu ne pars pas déjà ?

— Oui. Je ne suis venue que pour te voir un instant, Paul m'ayant dit au téléphone que tu étais souffrante.

— C'est vrai ! J'ai eu la migraine toute la journée ! Paul va te reconduire !

— Ce n'est pas nécessaire, merci, notre chauffeur est à la porte, je dois arrêter prendre papa à son club. J'ai rendez-vous avec lui pour dix heures.

La jeune fille partit, ne laissant rien voir du désespoir qu'elle avait dans le cœur... Marcel l'avait trompée, lui avait menti... quelle déception ! Elle l'aurait jamais cru capable d'une pareille fausseté !

Restés seuls, les Chimerre échangèrent leurs impressions :

— Tu l'as voulu, dit Jeanine, furieuse. Eh bien ! nous ne sommes pas plus avancés ! J'ai peiné, peut-être perdu ma meilleure amie et je suis déchue aux yeux de Marcel, sans avoir réussi à le gagner !

— J'aurais peut-être dû jouer le mari jaloux... le menacer... il aurait sans doute fait ce que lui ai demandé, pour éviter une esclandre !

— Tu es fou ! Penses-tu qu'il serait tombé dans le piège ? Jamais de la vie !

— Que puis-je faire ? Je suis à bout d'expédients !

— Pour gagner Marcel, il eut peut-être été mieux de le lui faire demander par Isabelle !

— Impossible ! Son père est un de ceux sur lesquels je compte le plus comme gros acheteur de la *Golden Logging* !

— Alors, s'il fait cela... ils seront peut-être ruinés, nos amis ?

— Je n'ai pas beaucoup de choix... eux ou nous !

Jeanine, plutôt légère que fourbe, restait stupéfaite du cynisme de son mari. Elle essaya de le raisonner :

— Paul, réfléchis ! C'est un vrai vol que tu ferais là ! C'est ta réputation perdue pour toujours... ton nom avili... ta femme, humiliée...

— Et si je n'arrive pas comme ça, cependant, c'est tout ce que tu dis là... et la pauvreté par dessus le marché !

— Alors, ta fortune, lors de notre mariage ?

— Fictive, chère naïve enfant !

— Ton bureau important ?

— Il est très important de bien des façons, et nous lui devons ce charmant nid, si douillettement capitonné. Mais enfin rien ne presse vraiment, et sauf une crise à la bourse, je suis bon pour quelque temps encore... Quant à Marcel, je vais essayer un dernier moyen de le convaincre.

Jeanine ne l'écoutait plus, elle pleurait, et cette fois, c'étaient de vraies larmes...

..

Marcel venait d'entrer à son bureau le lendemain matin, lorsqu'un message lui apporta une lettre de Chimerre.

C'était une offre de partager avec lui les profits énormes que donneraient les ventes de la *Golden Logging*, la seule condition étant de faire paraître dans un prochain numéro de la *Finance Quotidienne*, un article signé, disant du bien de ce stock.

Marcel était insulté. "Mais il me prend donc pour un misérable, se dit-il, un voleur !... Il est donc lui-même malhonnête ! Quelle saleté ! Et moi, naïf, qui croyais à son amitié, qui regrettais tant d'avoir à lui refuser un service. Et Jeanine, par quels moyens elle a cherché à m'enjôler ! Et cette pauvre Isabelle, qui croit que je l'ai atrocement trompée. Tout ça, c'est à rendre un homme fou !" Et déchirant la lettre de Chimerre, il en jeta rageusement les morceaux au panier.

La bourse de Montréal, comme celle de New-York, fut, les jours suivants, dans un état alarmant. Les banques étaient

inquiètes, les courtiers sur les dents et les spéculateurs au désespoir, les valeurs baissaient... baissaient toujours, sauf la *Golden Logging*, qui semblait justifier l'espoir de Chimerre, en se maintenant à peu près au même point... Chaque midi, les hommes d'affaires s'emparaient fébrilement de la feuille financière, y cherchant un renseignement encourageant, une nouvelle rassurante...

Un matin, monsieur Comtois, étant venu régler certaines affaires au bureau de Chimerre, celui-ci en profita pour l'engager à acheter tout de suite une quantité de *Golden Logging*.

— C'est le temps, lui dit-il, ce stock, vous le voyez, n'a pas ou presque pas baissé durant ces trois derniers jours... tandis que la plupart des autres, même d'excellentes valeurs, ont perdu plusieurs points !

— C'est vrai, et je crois tout le bien que vous m'en dites. Mais, voyez-vous, mon cher Chimerre, avant de risquer un demi-million dans une affaire il me faut, surtout en ces jours inquiétants, il me faut, dis-je des renseignements absolument sûrs ! Or, la *Finance*, qui tient ses renseignements du journal de M. Ashley à New-York, journal reconnu pour sa véracité et pour la sûreté de ses informations, n'a jamais mentionné votre stock !

— Pierre n'est pas suffisamment renseigné, dit Chimerre, ou il l'aura omis involontairement. Puis, rusant : — Allez donc le voir ! Son bureau est tout près d'ici !

— C'est une idée ! J'y vais ! Si ce qu'il me dit est satisfaisant, je reviens bâcler l'affaire, dès ce matin. Vous me donnerez de la marge ? J'achèterai un gros paquet !

— Tant que vous voudrez !

Dès que monsieur Comtois fut sorti, Paul saisit le téléphone :

— Allô ! C'est vous Pierre ?

— Oui.

— Vous avez ma lettre, à laquelle vous n'avez pas encore répondu ?

— Oui.

— Monsieur Comtois s'en va vous voir pour se renseigner. S'il est satisfait, je suis sauvé. Mon offre tient pour renseignements *viva voce* au lieu de l'article.

— Je ne suis pas de ce calibre là, répondit Marcel avec une colère contenue.

— Vous êtes humain, comme les autres ! Ce sera plus sage pour vous de faire ce que je vous demande !

Marcel, furieux, raccrocha le récepteur sans répondre et un instant plus tard, on introduisait monsieur Comtois.

— Bonjour, mon jeune ami, dit-il, donnant la main au journaliste, vous êtes sans doute très occupé ?

— Toujours, répondit Marcel, mais davantage lorsque les marchés financiers sont dans l'agitation, comme actuellement !

— Oui, la bourse est en effervescence, les valeurs baissent. C'est le temps d'acheter !

— Lorsque ce sont des valeurs sûres !

— Oui, et à ce sujet je suis venu vous consulter !

— Vous n'aimeriez pas mieux consulter un courtier ?

— Non. Vous trouvez peut-être étrange pour un vieux renard de la finance, un industriel retiré comme moi, de venir consulter un jeune homme comme vous ?

Marcel sourit sans répondre et monsieur Comtois continua :

— J'ai confiance en vous, à cause du journal de monsieur Ashley que vous représentez, et qui a la réputation de ne jamais fausser les informations. Je vous parle confidentiellement. Depuis deux ans, ma fortune a considérablement augmenté, et vous savez, plus on fait d'argent, plus on veut en faire ! J'ai une grosse somme disponible dans le moment et on m'a suggéré d'acheter une bonne quantité de *Golden Logging Company* ; on dit que ce stock vaudra dans moins d'un an, trois fois sa cote actuelle, peut-être davantage ! Que pensez-vous de cette valeur ?

— Elle n'est pas de celles que nous avons commentées dans la *Finance*, dit Marcel.

— Je le sais ; j'ai étudié la feuille tous les jours, croyant toujours voir quelque commentaire à ce sujet... Pourquoi n'en avez-vous jamais parlé ?

— Parce que je n'en savais rien de bon !

— Je vous demande, pour me rendre service, de me dire le fond de votre pensée !

— Monsieur Comtois, je vais vous parler franchement, et, à mon tour, ce que je vous dirai, c'est confidentiel. La *Daily Finance*, de qui nous tenons tous nos renseignements, nous a dit, sur demande de ma part, que cette valeur était absolument

nulle ! Je réponds à votre question, parce que mes instructions sont de donner des renseignements verbalement, lorsqu'on me les demande.

Monsieur Comtois paraissait surpris, mais satisfait de s'être informé.

— Savez-vous que Chimerre en a à vendre ? Qu'il en vend beaucoup ?

— Je le sais, et je sais que je me suis fait un ennemi. Mais je ne pouvais me porter garant d'une fausseté, ni même feindre l'ignorance !

— En tous les cas, mon cher monsieur, dit monsieur Comtois, je vous remercie et ceci restera entre nous. Si toutefois ce stock était bon, tant mieux pour ceux qui en auront. Quant à moi, je reste du côté de la prudence !

Resté seul, Marcel se remit à l'ouvrage, cherchant à oublier, dans un travail absorbant, les ennuis qui l'assiégeaient.

XI

A six heures, tout le personnel de la *Finance Quotidienne* était parti, mais son jeune rédacteur travaillait encore à son pupitre, encombré de liasses de papiers, de dossiers, de longues feuilles d'épreuves, couvertes de chiffres et d'évaluations diverses... Il était si absorbé dans son travail, qu'il n'entendit pas la porte de son bureau s'ouvrir doucement. Il leva les yeux. Chimerre était devant lui !

— Vous ne m'attendiez pas, n'est-ce pas ? dit-il avec un rire amer...

Marcel le voyant pâle et hagard, lui indiqua une chaise :

— Asseyez-vous ! dit-il.

— Je ne veux pas m'asseoir, répondit Chimerre, d'une voix creuse et cassante, mais je veux vous dire ceci : vous m'avez ruiné ! Comtois a tout lâché ! Plusieurs autres, voyant qu'il n'achetait pas, ont vendu leur *Logging*. Le stock s'est effondré... il est à rien ou presque, et je suis un homme fini !

— Je suis désolé, commença Marcel...

Mais l'autre l'interrompit :

— Je vous avais prévenu. Vous n'avez rien voulu entendre. Tant pis pour vous !...

Et sortant un revolver de sa poche, le visa et pressa la détente.

Marcel s'était levé aux dernières paroles de son visiteur. Il tomba sur son fauteuil, puis glissa sur le tapis.

Chimerre le regarda un moment et voyant qu'il ne bougeait pas, il ouvrit la porte, la referma doucement et partit à la hâte.

..

Ce soir là, quand monsieur Comtois et sa fille furent réunis à dîner, le père paraissait jubilant.

— Tu sais, ma petite, dit-il, ton ami le jeune Pierre, m'a rendu un fier service !

— Oui ?

— Oui ; il m'a tout bonnement sauvé un demi-million de dollars !

— Comment ça ?

— En étant très honnête et très droit, sans craindre les conséquences ; tu sauras tout plus tard. Mais tu sais, ton ami Chimerre...

— Parlant des Chimerre, je viens de téléphoner, je voulais parler à Jeanine, pas de réponse. C'est étrange !

— Tout ne doit pas être rose chez eux ce soir. Ils ont probablement donné ordre de ne pas répondre !

— Qu'est-ce qu'ils ont ? Les affaires qui ne vont pas ?

— Je le crois très embarrassé !

— Est-ce ce matin que vous avez vu Marcel ?

— Oui, et je retourne lui dire un mot ce soir ! Je l'ai appelé cette après-midi, il m'a dit qu'il serait à son bureau jusqu'à dix heures ce soir. Avertis donc le chauffeur d'être prêt dans un quart d'heure, veux-tu ?

Isabelle donna l'ordre d'amener la limousine dans quelques minutes.

— Viens-tu avec moi ? demanda son père.

Elle hésita. Certes, elle était reconnaissante à Marcel pour ce service rendu à son père, mais elle ne pouvait oublier le scène chez Jeanine. Cependant elle consentit à accompagner son père, heureuse, malgré tout, de voir son ami dans ce bureau où il passait tant d'heures de travail, et qu'elle avait la curiosité de connaître.

fils de coton, lin, soie
pour tous les ouvrages
de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE

qualité
supérieure
couleurs
solides



LES GENERATIONS PASSENT·LA MARQUE D·M·C DEMEURE

LE TRIO LARIVIÈRE



Mlle Georgette Marsile

Mademoiselle Georgette Marsile est née à Montréal. Elle débuta très jeune à la scène; elle se fit entendre au Loew's, à l'Imperial, aux théâtres de la United Amusement, et en concert, dans quelques villes du Canada. Elle participa aux émissions de «L'Heure Provinciale», à certaines émissions du poste CHLP, à l'étranger, à celles de CKCV à Québec et autres.

Dirigée par M. Roger Larivière, Mlle Marsile a devant elle, un avenir des plus brillant. Sa merveilleuse voix de soprano s'adapte aussi bien à l'opéra, au concert, qu'à la radio.

Sous l'habile direction de M. Larivière, dont la carrière comme soprano coloratura commença dès l'âge de neuf ans, notre jeune artiste, remportera sûrement de nombreux et brillants succès.

Mademoiselle Françoise Servêtre, mezzo-soprano, fit partie des programmes «Ogilvie», au poste CFCF. Elle participa également à ceux de «L'Heure Provinciale» à CKAC et se fit aussi entendre dans les principaux théâtres de Montréal.

Mlle Servêtre étudia le chant avec M. Roger Larivière qui la fit connaître au public montréalais. Appréciée dès ses débuts, Mlle Servêtre a à son actif de nombreux succès qui seront sans doute suivis de beaucoup d'autres.

Mlle Servêtre s'embarquera à la fin de janvier pour un court voyage d'études en Europe.



Mlle Françoise Servêtre

M. Adrien Lachance, baryton, déjà bien connu des amateurs de musique, débuta aux théâtres de la United Amusement où il chanta tantôt comme soliste, tantôt en trio. Il obtint de si vifs succès que son professeur, M. Roger Larivière, le reconnaissant doué de qualités exceptionnelles, le dirigea vers la radio.

A maintes reprises, il participa aux programmes du poste CKAC, de «L'Heure Provinciale», de CFCF, de la Radio-Canada, de CRCM, à Montréal, et de CRCK, à Québec, comme soliste, avec la Petite Symphonie.



M. Adrien Lachance

En peu de temps, l'auto atteignit la rue St-Jacques; cette rue si encombrée et bruyante dans le jour, était presque déserte; le cadran éclairé du bureau de poste marquait neuf heures. Bientôt on fut devant La Finance... L'enseigne électrique brillait en lettres lumineuses, les fenêtres restaient sombres; dans les passages, une grosse lumière. Le gardien de nuit fumait sa pipe près de l'entrée.

— Monsieur Pierre est-il encore à son bureau? demanda monsieur Comtois.

— Je crois bien, je ne l'ai pas vu sortir.

— Pourriez-vous voir, s'il vous plaît?

— Oui, monsieur, suivez-moi. C'est au second, l'ascenseur ne fonctionne pas le soir.

Ils montèrent l'escalier. Une porte à vitre opaque était éclairée.

— Il est là, dit le gardien.

Il frappa doucement et ouvrit la porte... personne! Il entra suivi d'Isabelle et de son père.

— C'est étrange, dit-il, la lumière allumée, la porte non fermée à clef... Peut-être.

Un cri d'Isabelle lui coupa la parole. Elle venait d'apercevoir Marcel gisant inanimé sur le tapis!

Les deux hommes le relevèrent et le placèrent sur un fauteuil; il était blanc comme la neige et ne bougeait pas. Un peu de sang tachait son gilet et l'intérieur de son habit. Isabelle se jeta à genoux près de lui, saisit sa main froide et inerte et éclata en sanglots.

— Appelez vite un médecin, dit monsieur Comtois. Tenez appelez le mien. Et il donna le numéro. Dites que ça presse. Attendez, je vais parler moi-même!

— Il vient tout de suite, dit-il, remplaçant le récepteur, puis regardant sur le pupitre... pauvre garçon, il était à l'ouvrage... voyez tous ces papiers étendus. Et ce sang sur le tapis et sur lui... c'a tout l'air d'un attentat!

— Il est mort! Il est mort, gémissait Isabelle... Mon Dieu! qui donc l'a tué?

— Je n'ai vu passer personne, dit le gardien. Il a pu venir quelqu'un avant mon arrivée, mais depuis six heures et demie, je sais que personne n'est passé.

Monsieur Comtois était atterré et ne parlait pas. Quelques minutes plus tard, le médecin entra. On lui expliqua les choses. Il se pencha sur le pauvre journaliste, ouvrit son gilet, sa chemise, appliqua l'oreille sur la poitrine.

— Il n'est pas mort, dit-il, mais gravement blessé. Une balle de revolver, je crois. Il faut le transporter immédiatement à l'hôpital Victoria! Il va falloir faire l'extraction de la balle.

— Ma limousine est en bas, dit monsieur Comtois.

— Peut-être faudrait-il l'ambulance, dit Isabelle.

— Ce serait bien mieux, mais il faudrait attendre. Et dans ce cas, ce serait dangereux!

— Mais les autorités, dit monsieur Comtois, ne faudrait-il pas les prévenir?

— La vie du blessé est en jeu. Je prends sur moi de l'amener. Nous téléphonerons de l'hôpital. Vous restez ici, n'est-ce pas? dit-il au gardien.

— Oui, monsieur, je suis gardien de nuit.

— C'est bien, je vais vous envoyer quelqu'un pour rester avec vous ce soir... et maintenant, à nous trois, portons le blessé. Vous, mademoiselle, ouvrez-nous les portes!

Avec des précautions infinies, on transporta Marcel jusqu'à la limousine. Là, on l'étendit autant que possible. Isabelle s'assit, soutenant la tête du blessé, le médecin prit place à ses côtés, et monsieur Comtois monta auprès du chauffeur.

Doucement on parcourut la distance qui sépare la rue St-Jacques de l'Avenue des Pins. A chaque secousse, le médecin fronçait les sourcils et Isabelle, regardant la pauvre figure exsangue appuyée sur ses genoux, ne pouvait retenir ses larmes.

Enfin l'on arriva; des infirmiers portèrent le blessé jusqu'à l'ascenseur, les gardes et le médecin les suivirent, tandis que monsieur Comtois et la jeune fille, restés dans une salle d'attente, se demandaient avec angoisse ce qui allait arriver...

XII

MONSIEUR Comtois était désolé de ce qui arrivait et le chagrin non dissimulé d'Isabelle lui donnait aussi à penser. Qu'y avait-il entre ces deux-là? Il savait bien qu'ils sortaient ensemble, se voyaient chez les Chimerre. Mais n'y avait-il pas autre chose? Cessant de faire les cent pas, dans la salle d'attente,

La blessure

il s'arrêta près de sa fille, qui les yeux rouges, regardait anxieusement la porte...

— Ma petite fille, dit-il avec tendresse, s'asseyant près d'elle et l'attirant à lui, tu l'aimes ce pauvre garçon?

— Oui, murmura-t-elle.

— Et lui?

— Lui? Oh, je ne sais pas. Mais que font-ils donc là-haut qu'ils nous laissent languir comme ça dans une inquiétude mortelle?

La porte s'ouvrit à ce moment et le docteur entra:

— C'est fait! dit-il, a-t-il des parents ce jeune homme?

— Non, fit Isabelle.

— Alors, personne à avertir?

— Il se meurt donc? s'écria la jeune fille d'une voix étranglée.

— Non, mais il est dans un état critique... je viens de demander qu'on lui envoie un prêtre!

— Ça me rappelle, dit monsieur Comtois, il a eu pour tuteur monsieur Roussel, le curé de Val-Ombreux. C'est, m'a-t-il dit, toute sa famille!

— Il faudrait l'avertir alors de venir sans tarder!

— Je vais lui téléphoner, dit Isabelle, d'ici même. Et elle partit vers une autre pièce de l'hôpital.

— Mais les autorités? dit monsieur Comtois, au médecin.

— Inutile de les appeler. Il a recouvré connaissance pour quelques instants. Je lui ai demandé s'il avait vu son agresseur.

— Je le connais, dit-il, faiblement. Qu'on ne le cherche pas. Je ne désire pas le poursuivre.

— Va-t-il mourir? demanda monsieur Comtois.

— Il est jeune, dit le docteur, il est fortement constitué. Il a une chance d'en revenir sur dix d'y rester. La balle a effleuré le poulmon gauche, près du cœur. Mais c'est possible qu'il en revienne le pauvre garçon. J'ai dit quelques mots au gardien de nuit de La Finance, continua le docteur, pour lui demander certains détails, avant que mon blessé ait recouvré connaissance. Il m'a dit qu'il avait averti le secrétaire de monsieur Pierre et que celui-ci allait téléphoner à New-York pour informer monsieur Ashley de l'attentat.

Un quart d'heure plus tard, Isabelle revint:

— J'ai parlé à monsieur Roussel, dit-elle; il sera ici demain. Docteur, puis-je voir le blessé?

— Impossible, chère mademoiselle, il lui faut un calme parfait, personne ne doit l'approcher. Je redoute même l'entrevue avec ce prêtre qui doit être maintenant auprès de lui. Je vais aux nouvelles!

Quelques instants plus tard, il revint: — Il dort, dit-il; le prêtre lui a dit quelques mots. Il n'a pu répondre, mais il lui a serré la main.

— Y a-t-il du danger pour cette nuit? demanda monsieur Comtois.

— Je ne crois pas. Je vous conseille de retourner chez vous maintenant et de faire reposer cette enfant-là, qui est épuisée par le saisissement et l'inquiétude.

— Mais les nouvelles, dit Isabelle, qui nous en donnera?

— La garde de nuit à qui j'ai donné votre numéro de téléphone et qui vous appellera s'il va plus mal; si vous n'avez pas de nouvelles, soyez tranquille!

— Merci, docteur dit Isabelle, vous avez pensé à tout!

Elle repartit alors avec son père, et une demi-heure plus tard, ils étaient de retour chez eux.

— J'ai bien envie d'essayer encore de parler à Jeanine, dit-elle, lorsqu'elle fut un peu remise de ses émotions.

— Essaie. J'ai dans l'idée que les Chimerre sont absents!

Quelques minutes de vaine attente et elle y renonça. Il n'y avait pas de réponse à ses appels répétés.

Le lendemain matin, les journaux racontaient l'attentat dont avait été victime le jeune rédacteur de La Finance Quotidienne. Ce journal lui-même parut comme d'habitude à midi, et annonça que sa publication ne serait pas suspendue, et qu'un rédacteur suppléant était déjà en fonctions.

Les mêmes journaux qui annonçaient l'état critique de Marcel Pierre, parlaient aussi du départ précipité d'un courtier

(Suite à la page 44)



HOUX ET GUI



Le dernier mois de l'année nous apporte la fête de Noël et avec elle: «Cette partie, la meilleure, de la vie d'un honnête homme, remplie de gentilles, si vite oubliées».

Dans tous les siècles on a toujours eu pour coutume d'orner la maison, l'église et les autres lieux de rassemblement à l'époque de Noël; l'échange de cartes est une coutume plus récente.

L'arbre de Noël toujours populaire, le houx, le gui, la verdure de Noël ou les mousses de Noël, avec les autres plantes vivaces et la poinsettie éclatante, ont peut-être une plus large place que toutes les autres plantes dans les plans décoratifs modernes, tandis que gentilles et politesses sont exprimées par des bouquets de roses, d'œillet et de muguet.

Il semble que l'emploi d'arbres de Noël remonte au dernier siècle avant Jésus-Christ; la coutume fut peut-être introduite en Allemagne par les légions de Nero Claudius Drusus, comme décoration pour l'ancienne fête des carapagnes — les Saturnales. Bien des siècles plus tard, elle fut introduite d'Allemagne en Angleterre et finalement au Canada, où, en général, les grands arbres de Noël sont des sapins baumiers, et les petits, des épinettes noires ou blanches et parfois aussi, des épinettes de Norvège.

Le rôle que joue le houx, au point de vue ecclésiastique et séculier, dans la décoration de Noël, est également d'origine ancienne. On dit que presque tout le houx employé à Noël au Canada vient de la Colombie-Britannique. Malheureusement l'es-

pèce connue sous le nom de houx d'Angleterre n'est pas rustique dans les autres provinces. Il y a cependant le houx verticillé, un proche parent, un arbuste d'une très grande beauté, à baies rouge écarlate et à feuilles sans épines, qui pousse dans les autres provinces, mais qui ne convient pas pour les décorations de Noël parce qu'il ne reste pas toujours vert.

Le gui, une plante parasitaire, a toujours souffert de son ancienne association avec le paganisme, et c'est pourquoi il n'a aucune place parmi les plantes qui décorent l'église pour cette grande fête. On pourrait bien lui pardonner aujourd'hui le rôle qu'il a joué dans le culte païen, mais on considère peut-être que même le chaste salut de *Pax Tecum* (La paix soit avec vous) n'éveillerait pas les

pensées qu'il faudrait si l'on voyait du gui suspendu à côté du banc de la famille. Quoiqu'il en soit, Herrick, qui trouve des leçons précieuses dans les choses les plus simples et les plus improbables, voit dans cet ostracisme ecclésiastique du gui un superbe emblème de la dépendance en la Providence.

*«Seigneur, je suis comme le gui
Qui n'a pas de racines et ne peut
[pousser,
Ou prospérer, sauf par ce même arbre
Autour duquel il s'enroule, et c'est
[pourquoi je reste près de Toi».*

Le gui, qui s'associe à Noël, est importé d'Angleterre et des États-Unis. Il existe cependant une espèce diminutive indigène qui pousse sur l'épinette et d'autres conifères dans ce pays, mais qui ne convient pas pour la décoration.

Heureusement il ne saurait y avoir d'objection à l'emploi du grand poinsettia vermeille pour les décorations. Cette plante superbe et intéressante appartient à une famille dont d'autres membres, comme le poinsettia, ont leurs feuilles supérieures d'un brillant coloris, et dont les vraies fleurs sont trop petites pour être vues aisément; il en est de même de l'euphorbe marginée et de l'euphorbe jaune, dont les feuilles supérieures sont blanches et jaunes respectivement.

Cette saison trop courte d'harmonie entre les hommes doit avoir une fin, mais on s'en console en pensant à la vieille maxime de La Rochefoucauld: «La fin d'une bonne chose est un mal; la fin d'une mauvaise chose est un bien».

(Ministère de l'Agriculture)

Concours littéraire sur l'économie

Chacun aspire à l'aisance et à l'indépendance pour ses vieux jours, mais peu nombreux sont ceux qui prennent les moyens d'atteindre cette fin.

C'est dans le but d'inculquer dans l'esprit du public cette idée d'épargne et d'économie que la Corporation de Prêt et Revenu organise un Concours Littéraire sur «L'ECONOMIE».

Ce concours se terminera le 15 janvier prochain. Tous peuvent y prendre part. Des prix en argent seront distribués aux concurrents qui se seront classés dans les dix premières positions.

Les candidats qui désirent obtenir des informations au sujet de ce concours littéraire, pourront communiquer en écrivant à 934 Ste-Catherine est, suite 103, ou en téléphonant à PLateau 1510, avec l'organisateur, M. P. E. Duhamel, qui se fera un plaisir de les renseigner et de leur faire parvenir les conditions du Concours.



(Photo Vogue Montréal)

Madame Paul Dufresne, née Laurette Gariépy, fille de Madame H. Gariépy, dont le mariage a été célébré récemment en la chapelle des Sourdes-Muettes.

très en vue de la métropole et de la fermeture d'un bureau important dans les cercles financiers.

Monsieur Comtois passa le journal à sa fille en lui indiquant l'entrefilet.

— C'a l'air du mari de Jeanine, hein ?

— Oui, c'en a l'air, puisqu'ils ne répondent pas au téléphone, et qu'ils ont semblé si étranges dernièrement.

— C'en a encore plus l'air quand on regarde la cote de la bourse d'hier après-midi et qu'on voit la chute de la *Golden Logging*. Mais, dis-moi, la garde t'a donné de bonnes nouvelles ?

— Oui; elle m'a dit que la nuit avait été assez bonne; Marcel n'a pas trop de température et il a reconnu monsieur Roussel, arrivé ce matin.

— Tant mieux !

— Vas-tu te rendre à l'hôpital, papa ?

— Ce soir seulement; j'espère y rencontrer le curé de Val-Ombreux; je lui dirai que si je puis faire quelque chose pour ce jeune homme, je le ferai sûrement. Nous lui devons une belle chandelle !

La vie de Marcel Pierre fut menacée pendant des semaines. Le bon curé de Val-Ombreux le quittait à peine, passant auprès de lui bien des heures du jour et une grande partie des nuits.

Monsieur Ashley avait téléphoné de New-York, à l'hôpital, pour s'informer de Marcel et demander à l'abbé Roussel certains détails.

— Il a été victime de sa loyauté et de son devoir, lui répondit le prêtre. Il n'a pu me raconter les faits, pauvre garçon, mais j'ai acquis cette certitude par certaines choses qu'on m'a dites et par les quelques phrases que le cher blessé a pu prononcer !

Enfin, après plus de deux semaines d'angoisse et de crainte, l'état du blessé commença à s'améliorer. Peu à peu, il reprit complètement connaissance, la fièvre le quitta et un bon matin, les médecins le déclarèrent sauvé !

Ce jour-là, le bon curé Roussel eut un élan de reconnaissance indicible envers Dieu qui conservait Marcel à son affection

quasi paternelle, et ce fut avec des accents très émus qu'il annonça cette bonne nouvelle à monsieur Comtois.

Isabelle, dont le cœur avait été torturé par toutes les angoisses de l'incertitude, et la crainte d'un dénouement fatal, jeta un cri de joie en apprenant que Marcel était hors de danger.

— Enfin, mon Dieu ! enfin ! s'écria-t-elle, et jetant ses bras autour du cou de son père, elle se cacha la figure contre son épaule.

— Je suis folle, papa, dit-elle, je suis ravie, heureuse... et je pleure !

XIII

MARCEL était convalescent. On lui permettait maintenant de se lever un peu tous les jours et de s'asseoir dans un fauteuil. Il pouvait lire et même recevoir des visites. Il prenait de la nourriture et ses forces revenaient.

Le curé Roussel avait repris le chemin de Val-Ombreux, satisfait de voir son pupille en voie de parfait rétablissement.

De temps en temps, monsieur Comtois venait voir le malade et un jour, il amena Isabelle. Lorsqu'elle entra à la suite de son père dans sa chambre d'hôpital, la pâle figure du convalescent s'illumina d'un sourire ému et il tendit vers elle ses deux mains amaigrées.

— Marcel ! Que je suis heureuse de vous voir mieux ! dit-elle affectueusement en lui serrant les mains. Voyez, je vous ai apporté ces violettes de Parme que vous aimez tant, elles parfumeront votre chambre ! Où puis-je les mettre ?

— La gentille garde qui me soigne si bien, va les mettre dans l'eau pour moi, n'est-ce pas nurse ?

— Avec plaisir... mais ne parlez pas trop ! Laissez parler vos visiteurs ! dit la garde.

— C'est ça, dit la visiteuse, papa et moi allons faire tous les frais de la conversation. D'abord, je vais vous donner toutes les nouvelles. Saviez-vous que les Chimerre avaient quitté Montréal ?

— Je l'ai appris...

— Ça ne vous a pas surpris ?

— Non... franchement non !

— Eh bien, moi j'en ai été stupéfaite. Mais toi, papa, tu avais l'air de t'y attendre !

— Dame, comme dit monsieur Ashley, de New-York: je sais ce que je sais... n'est-ce pas, monsieur Pierre ?

Marcel sourit sans répondre.

— Ensuite, continua Isabelle, Gilles va revenir à Montréal. Vous vous rappelez que la banque l'avait transféré à Ottawa... eh bien, il revient, avec une promotion !

— Ça, c'est une bonne nouvelle, dit Marcel.

— Puis je veux vous dire que le mariage de Miriam Ashley est annoncé pour janvier prochain !

— Tant mieux, son père doit être content, murmura le jeune homme.

— Ensuite... eh bien, papa, dis l'autre nouvelle, toi !

— Ensuite, reprit alors monsieur Comtois, comme je savais que nous allions venir vous voir, j'ai parlé à l'abbé Roussel, afin de savoir s'il avait quelque message...

— C'est bon de votre part... je suis confus...

— C'est un plaisir pour moi; ce bon curé m'a prié de vous dire qu'il croit que votre convalescence se complètera plus vite au presbytère de Val-Ombreux que partout ailleurs !

— Comme il est bon ! murmura Marcel. Oh ! oui, j'irai me rétablir là !

Lorsque les visiteurs se levèrent pour partir, monsieur Comtois serra amicalement la main du jeune homme; Isabelle resta un instant de plus et lui dit, à demi-voix, un au revoir très doux. Marcel, dans sa faiblesse, se laissait aller à la douceur de sa présence passagère et murmura :

— Comme c'a été bon de vous voir, là, près de moi !

Le retour de la garde empêcha la jeune fille de répondre et, avec un sourire amical, elle s'esquiva et rejoignit son père.

Quinze jours plus tard, Marcel fut en état de se rendre à Val-Ombreux. Mais plusieurs mois de repos allaient lui être nécessaires pour compléter sa guérison.

Lorsqu'il fit demander son compte à l'hôpital, afin de le payer avant son départ, il apprit que monsieur Ashley avait tout réglé ! La protection du financier se continuait pour celui qui avait sauvé la vie de Miriam...

Il y avait encore la question de son journal qui le fatiguait. Il fit venir son remplaçant, un monsieur Green, et lui dit qu'il serait plusieurs mois avant de pouvoir reprendre la besogne.

— C'est entendu, mon cher monsieur, dit monsieur Green. J'ai des ordres de vous remplacer aussi longtemps qu'il sera nécessaire. Le patron me fait garder ma position là-bas en attendant; et je m'accommode fort bien de la vie dans votre charmant Montréal.

Marcel pouvait donc se guérir sans inquiétude.

Il n'avait jamais révélé, sauf au curé Roussel, le nom de celui qui avait failli le tuer, ni la cause de l'attentat.

Isabelle, voyant sa réticence à ce sujet, n'avait pas osé le questionner. Monsieur Comtois eut la même discrétion. Mais ce dernier se rappelait les paroles du jeune journaliste: "je me suis fait un ennemi", la fuite de Chimerre le soir même du crime, ses fraudes énormes mises à jour, et tout se liait dans la pensée de cet homme d'expérience pour accuser Paul Chimerre. Il ne parla pas cependant à sa fille des soupçons qu'il avait, mais Gilles fut son confident et admit que c'était fort possible que Chimerre fut le coupable.

Il restait à Marcel une chose très pénible à accomplir. Il avait résolu de révéler le secret de son origine, la tache de sa naissance, à Isabelle.

Le grand amour qu'il avait pour elle s'était encore augmenté à la vue de sa bonté et de ses attentions. Il avait pu s'apercevoir aussi combien il comptait dans sa vie, à elle, et sans avoir encore échangé des mots d'amour, ils se comprenaient.

Mais Marcel ne pouvait se leurrer plus longtemps de l'espoir que les choses pourraient continuer ainsi et il voulait avoir avec elle une longue conversation intime, qui, hélas ! briserait sans doute ces chères relations, briserait en tous les cas sa vie à lui, mais satisferait son honneur.

Cependant, la veille de son départ arriva et l'occasion voulue mais redoutée ne s'était pas présentée. Marcel ne sortait pas encore, la jeune fille ne venait jamais seule le voir.

La blessure

Le matin où il devait partir pour Val-Ombreux, il lui dit quelques mots au téléphone, mais il ne la vit pas.

— Allons, se dit-il, puisque je n'ai pu lui parler, je lui écrirai de Val-Ombreux... Après tout, ce sera moins dur de ne pas la voir détourner de moi sa chère tête, et elle ne sera pas témoin de mon désespoir !

Le même soir, il arrivait à Val-Ombreux, chancelant et fatigué; il dut se mettre au lit immédiatement. Une bouffée de fièvre lui fit garder la chambre pendant plusieurs jours, puis grâce à sa forte constitution, il reprit peu à peu ses forces et sa santé de jadis.

XIV

ISABELLE venait de descendre déjeuner. Elle était délicieuse à voir dans son négligé azur, ses cheveux blonds moussant autour de son front lisse et poli, ses grands yeux semblant refléter le bleu de la soie qui la drapait si joliment.

Son père regardait le courrier: — Tiens, une lettre pour toi ! Tiens, une autre !

— Donne ! S'emparant des deux lettres, elle courut à un fauteuil et s'y blottit pour les lire. L'une portait le timbre des Etats-Unis; Isabelle y reconnut l'écriture de Jeanine et l'ouvrit à la hâte, sans regarder l'autre lettre.

New-York
Ce 19 décembre 1929.

Chère Isabelle,

M'as-tu cru perdue ? Tu ne te serais pas beaucoup trompée !

Naturellement, tu as su ce que ce pauvre Paul avait fait à Montréal... quant à moi, je le savais en difficultés, mais j'ignorais combien tragique était notre départ, quand il m'a fallu fuir avec lui, à moins d'une demi-heure d'avis. Isabelle, Paul s'est tué quelques jours après notre arrivée ici ! Il m'a avoué, la veille de sa mort, qu'il était entré au bureau de Marcel et lui avait tiré une balle en pleine poitrine, pour se venger du refus de publier ce qu'il lui demandait; ce qui avait amené, précipité, disait-il, sa ruine. Le lendemain, à mon réveil, Paul était étendu dans un fauteuil, empoisonné avec de la strychnine ! Il m'avait laissé un adieu et une demande de pardon.

Lorsque j'ai vu, dans un journal de Montréal, que Marcel refusait de nommer son agresseur, j'ai été touchée de sa loyauté. Aussi, je veux le justifier à tes yeux, au sujet de la dernière fois que vous vous êtes rencontrés dans notre appartement à Westmount.

Paul voulait à tout prix lui faire publier quelque chose dans son journal, à propos d'un mauvais stock, qu'il devait vendre. Marcel avait refusé; Paul m'a demandé d'essayer à mon tour et d'user de séduction pour le fléchir ! J'ai pleuré au téléphone avant qu'il consente à venir, j'ai préparé la scène que tu as vue... et je n'ai réussi qu'à l'ancrer, le ferrer dans son refus !

Pardonne-moi de ne pas t'avoir expliqué la chose tout de suite !

J'ai été soulagée d'un poids terrible dernièrement lorsque les journaux ont annoncé le rétablissement de Marcel.

Inutile de te dire que je suis malheureuse et pauvre, et que je dois rester exilée ! Mes petites rentes ont coulé avec le reste ! Il me semble que j'aurai à peine de quoi ne pas être dans la rue !

Quant à ce pauvre malheureux, mon mari, on ne peut condamner les morts, n'est-ce pas ?... Que Dieu en aie pitié !

Adieu ! J'ai toujours eu pour toi, la plus sincère amitié.

Jeanine.

Isabelle, impressionnée, passa la lettre à son père, et apercevant sur l'autre enveloppe le timbre de Val-Ombreux, elle l'ouvrit avec un frémissement de joie...

Presbytère de Val-Ombreux
le 20 décembre 1929

Chère visiteuse de mes jours d'hôpital, chère amie, chère Isabelle, combien j'ai apprécié vos attentions et votre exquise bonté !

Maintenant que je vais beaucoup mieux et que mes forces reviennent à vue d'œil, je ne dois plus différer une confession que j'ai à vous faire !

(Suite à la page 46)

Pour ajouter la
VERTU NUTRITIVE
DU BŒUF DE
PREMIÈRE QUALITÉ
et de la SAVEUR
à tous les plats de viande

CUBES

OXO

PLUS GROS ET
PLUS RICHES

BOÎTES DE 4 ET DE 10



LES ESSENCES CULINAIRES

JONAS

NE SE REMPLACENT PAS

Elles sont plus pures, plus riches, plus fortes
et plus économiques.

EN VENTE PARTOUT





Pour le buffet des fêtes

C'EST le temps des fêtes. Faisons la part des mets de circonstance et embaumons les maisons de leurs parfums exquis. Ce sont des traditions délicieuses, chères à toute maîtresse de maison et qui font oublier les soucis de tous les jours. Chaque pays a ses recettes favorites pour Noël et le nouvel an. Plusieurs d'entre elles sont faciles à apprêter, peu coûteuses, tout en étant excellentes. Les menus ci-dessous vous en offrent une grande variété vous permettant de faire un choix approprié. Le Kolacky, plat favori en Tchécoslovaquie est une brioche des plus exquis. Le Risotto à l'écrevisse, recette italienne, ne demande qu'une salade pour que le souper offert soit au goût des invités les plus difficiles. Ces mets étrangers relèvent les menus les plus simples et les plats les mieux assaisonnés. Voici donc des menus qui serviront pour toutes les occasions, pour les budgets les moins élevés comme pour les bourses les mieux garnies. Ils ne sont pas expressément pour Noël et les jours de fêtes, mais ils sont bons pour les trois mois d'hiver et même plus. Par exemple le souper: *Quelques bouchées*, peut servir huit invités pour à peu près deux dollars. Le menu: *Pour avant le bridge*, pour seize invités, est moins coûteux, plus facile à servir et plus amusant que celui d'un dîner de cérémonie.

Pour la décoration de la table, il ne faut pas oublier que la simplicité est à la mode. Le nœud d'argent sur la branche de pin rehausse l'éclat de la porcelaine et de l'argenterie. La porcelaine par elle-même est décorative quand elle est remplie d'un potage au

poulet qui ne demande aucune préparation extraordinaire si on se sert de conserves. Si nous donnons une salade et des craquelins chauds pour le service principal, nous devons les accompagner d'un plat substantiel tel que fèves avec bacon ou poisson bouilli avec blé-d'Inde, pour aiguïser l'appétit.

KOLACKY. Délayer un carré de levure avec un peu d'eau tiède. Défaire en crème $\frac{1}{4}$ tasse de shortening, ajouter deux jaunes d'œufs et battre. Incorporer à la levure deux blancs d'œufs battus ferme, deux tasses de lait évaporé non dilué, 5 tasses de farine, $\frac{1}{4}$ de tasse de sucre, 1 cuillerée à thé de sel et le zeste râpé d'un citron. Laisser lever légèrement, couper en morceaux, rouler en petites boules et mettre sur une toile graissée. Creuser le milieu de chaque gâteau, remplir de marmelade, de noix hachées ou de fromage. Cuire à 425° F. Ces gâteaux sont exquis.

DINDE A L'ANGOSTURA. Une excellente suggestion pour utiliser les restes de la dinde. Mélanger 4 cuillerées à soupe de shortening, 2 cuillerées à table de farine, 2 tasses de restes de dinde, $\frac{1}{4}$ de tasse de crème ou lait évaporé non dilué, une pincée de Cayenne et sel au goût. Ajouter $1\frac{1}{2}$ tasse de dinde hachée, deux œufs cuits durs, $\frac{1}{2}$ tasse de champignons émincés que l'on fait mijoter trois minutes dans un peu de beurre, $\frac{1}{2}$ tasse d'amandes blanchies et râpées, une cuillerée à thé d'Angostura. Mettre au four.

(Courtoisie du Delineator)

QUELQUES BOUCHEES

Riz au Curry
Croquettes aux pommes de terre
Chutney — Pistaches hachées
Laitue
Gâteau à l'ananas
Café chaud

MENU SIMPLE

Moules avec cœurs de céleri
Fèves au lard
Bouchées de poulet
Petits pains chauds
Amandes salées
Tartelettes à la viande émincée
Café chaud

MENU MODERNE

Risotto à l'écrevisse
Œufs farcis en aspic
Laitue avec mayonnaise
Bombe glacée
Gâteau de Noël
Demi-tasse

AVANT LE BRIDGE

Coquetel au jus de tomates
Bouillon de poulet chaud
Jambon de Noël
Salade Oslo et aux fruits
Œufs pochés
Olives — Céleri
Crème d'abricots — Demi-tasse

POUR LE LENDEMAIN DE NOEL

Huîtres
Dinde à l'Angostura
Salade d'oranges
Bananes sur tranches d'ananas
Plum Pudding — Sauce au chocolat
Thé à la Russe

NOS MOTS CROISES

Nous recevrons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au lundi 18 janvier, à midi.

SOLUTION DU PROBLEME No 29

C	A	T	G	U	T	M	I	S	T	I	G	R	I
O	B	A	N	J	E	A	M	O	I	S			
R	O	A	J	A	R	D	L	A	F	A			
D	I	A	S	T	O	L	E	R	A	G	E	T	
E	I	P	E	C	A	P	E	R	I	M			
L	E	E	N	P	A	U	E	N	S				
L	C	U	T	C	P	S	E	U	D				
E	C	H	O	E	X	C	E	S	R	E	I	S	
A	U	B	E	R	E	T	A	E	A				
P	T	E	T	T	S	E	N	O	E	L			
H	I	R	I	D	E	M	A	I	R	E	P		
Y	A	L	E	A	G	U	I	L	L	E	R	I	
C	E	A	R	P	R	E	S	E	O	C			
I	V	A	N	I	O	S	C	A	B	O			
S	A	N	D	A	L	E	S	T	E	G	M	E	N

LES GAGNANTS DU VINGT-NEUVIEME PROBLEME

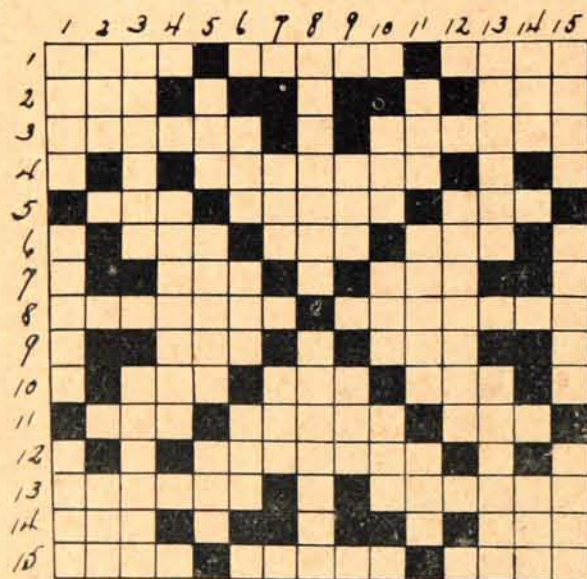
Mme J.-Ernest Drolet,
Saint-Casimir,
(Portneuf) P.Q.

Mlle Jeanne Raymond,
1234, avenue Lajoie, app. 3,
Outremont, P.Q.

M. Alphonse Asselin,
Saint-Casimir,
(Portneuf) P.Q.

A DETACHER

PROBLEME
No 30



Nom

Adresse

(Prière d'adresser à: Nos Mots Croisés, "La Revue Moderne",
320, rue Notre-Dame est, Montréal.)

A DETACHER

HORizontalement

- Espace de canal compris entre deux écluses. — Bord d'un astre. — Espèce de papillon.
- Banal. — Quelque.
- Compagnie de cent cosaques. — Terme de trente jours, pour le paiement d'une lettre de change.
- Marqué d'un sceau.
- Côté d'un navire qui se trouve frappé par le vent. — Vêtement militaire des Romains et des Gaulois. — Ce qui termine un objet.
- Logement. — Adj. poss. — Ile de la mer Egée.
- Assortit les couleurs dans les ouvrages de laine et de soie. — Choquant.
- Bruit tumultueux. — Petit domestique employé à faire des courses.
- Adj. poss. — Fille d'Harmonie.
- Armée. — Gris brun. — Affluent du Danube.
- Bison. — Morceau que l'on avale lestement et sans mâcher. — Ville de Belgique.
- Arrond. de Lons-le-Saunier.
- Organe dont la fonction est de produire une sécrétion. — Ligne d'objets formant un obstacle à la vue.
- Juge d'Israël. — Agent politique, (1728-1810).
- Romance très cultivée en Allemagne. — Liqueur extraite de certaines plantes. — Bois de campêche.

VERTICALEMENT

- Conde que forme en dessus la crosse des fusils. — Faire une mise. — Indifférent, semblable.
- Egalité. — Puissance, autorité.
- Roi de Thèbes, tué par Achille avec ses sept fils. — Divinité des montagnes.
- Use de subterfuges.
- Partie d'une voile destinée à être serrée sur la vergue pour en diminuer la surface. — Sculpteur français, (1804-1865). — Poème lyrique.
- Planche de bois. — Fleuve d'Allemagne. — Caprice.
- Escalier sur une côte escarpée. — Jeu de cartes.
- Adoucir, modérer. — Indépendance.
- Expliqués. — Arrond. de Redon.
- Ville du Wurtemberg. — Plainte. — Trois fois.
- Hardi. — Grue employée pour charger et décharger les navires. — Pièce de bois pour soutenir les tonneaux dans une cave.
- Petits corps proéminents qui poussent sur une plante et donnent naissance à une tige.
- Composés inulées à fleurs jaunes, amères et aromatiques, employées en médecine. — Ennui de toute chose.
- Jamais. — Juge d'Israël.
- Peintre hollandais, (1603-1677). — Sorte de fève, qui sert à aromatiser le tabac. — Amas de sable que les vents accumulent dans l'intérieur des déserts.

(La solution de ce problème sera publiée dans LA REVUE MODERNE de février).

(Suite de la page 44)

Isabelle, vous vous êtes bien aperçue, n'est-ce pas, que je vous aime... et depuis longtemps... peut-être depuis notre rencontre fortuite à Cannes et davantage encore en ces derniers temps.

Vous avez toujours été dans mon cœur la seule élue. Lorsque vous m'avez vu chez Jeanine, quand je vous avais dit devoir rester à mon bureau, je n'ai rien pu vous expliquer, mais, croyez-moi, je n'étais pas fâché!

Et maintenant, chère adorée, voici ce que j'ai à vous dire, à vous que j'aime plus que ma vie, à vous dont j'aurais tant voulu faire ma femme, vous... à qui je n'ai rien... rien à offrir! Car à part mon manque de fortune suffisante, je n'ai pas même un nom!... Je suis... je suis... comme la malheureuse fiancée de Jean Litois... un pauvre abandonné, emprunté, recueilli à la Crèche de Québec par Madame Saint-Denis, une marraine d'occasion.

A sa mort, elle me légua le peu qu'elle possédait de biens terrestres, la chère âme, mais pas son nom! Le nom de Pierre que je porte, elle me l'a donné à ma confirmation.

Voilà! L'aveu est fait! Je vous ai perdue, ma bien-aimée, mais l'honneur me commandait de vous confier cette triste chose, alors que vous aimant de toute mon âme, je n'ai pas le droit de vous épouser!

Si ma chère marraine m'eût légué son nom, oui, j'aurais pu alors espérer vous avoir un jour pour épouse; me faire une carrière dont vous auriez été l'inspiration, me créer un foyer dont vous auriez été l'idole, avoir de chères petites têtes blondes à chérir; ce rêve m'est interdit par cette loi implacable qui fait qu'on souffre par la faute d'autrui!

Mais je ne veux plus, comme je l'ai trop souvent fait par le passé, mettre en doute la justice du Dieu qui vient de me ramener à la santé. Vous qui êtes bonne, vous qui êtes pieuse, demandez-lui pour moi le courage et la vaillance.

Même sans nous revoir, resterons-nous amis, Isabelle? Ah! Je le désire ardemment. Ne me refusez pas cette miette de bonheur!

La triste chose que je vous révèle, le public, je le sais, ne l'apprendra pas de vous, mais dites-la à votre père, afin qu'il comprenne mon attitude; je suis sûr qu'il m'approuvera.

Adieu, vous que j'aurais tant voulu appeler ma femme; adieu la seule aimée... adieu!

Marcel.

XV

PLUSIEURS mois se sont passés. Le jeune rédacteur de *La Finance Quotidienne* a repris ses fonctions à Montréal.

Sa vigoureuse jeunesse a triomphé de la débilité qui avait suivi son séjour à l'hôpital et ses forces retrouvées lui permettent de mieux supporter ses peines de cœur.

Il songe souvent à l'absente, qui voyage avec son père depuis quelques mois, et son chagrin profond, mais concentré, d'avoir renoncé à la femme qu'il aime, a imprimé des plis sur son front haut et bombé.

Sa lettre d'adieu n'était pas restée sans réponse. Isabelle lui avait envoyé au début de janvier une missive tout imprégnée de tendresse pour lui et il l'avait lue et relue avec émotion. La jeune fille se disait prête à l'épouser malgré sa confession... "Le nom de Marcel Pierre, lui disait-elle, est pour moi synonyme de loyauté et de droiture. Je sais tout! Jeanine m'a écrit et je vous inclus sa lettre! Ce nom, je le prendrais avec bonheur, si je pouvais obtenir le consentement de mon père... mais je ne désespère pas! Il a tant d'amitié pour vous et de tendresse pour moi qu'il finira bien par consentir!"

Mais Marcel n'avait pas cru devoir accepter ce sacrifice; il le lui dit dans une lettre touchante mais ferme, et le curé trouva sage cette décision de sa part.

C'est irrévocable maintenant! dit le jeune homme avec accablement.

Courage, mon garçon, dit le prêtre. Te voilà revenu à la santé; tu vas reprendre tes occupations et tu verras. Parfois Dieu fait surgir des événements imprévus et qui changent le cours des choses... aie confiance!

Marcel ne répondit pas; il songeait combien vide allait maintenant lui sembler la vie, combien dénuée d'intérêt serait cette existence sans but.

La blessure

Lorsqu'il retourna à Montréal, un mois plus tard, les Comtois étaient déjà partis.

Il reprit en partie ses habitudes précédentes. Il allait peu dans le monde cependant, mais il ne manquait aucun beau concert, aucune manifestation artistique et fréquemment il se rendait à son club sportif.

Son apparence de force physique était un peu amoindrie depuis que la balle de Chimerre lui avait effleuré le poulmon. Mais, sans s'en douter, il attirait toujours l'attention, étant remarquablement beau, malgré l'expression un peu amère de sa bouche. Il était très grand, très droit et toujours vêtu avec une sobre et irréprochable élégance.

Il lisait beaucoup et cultivait, dans ses loisirs, ce goût inné de la poésie qui accompagnait si souvent le talent des musiciens.

Son amour sans espoir pour Isabelle, le terrible dénouement de son amitié avec Chimerre, le suicide de celui-ci, avaient accru le sérieux de son caractère.

Le sentiment d'amertume provenant de sa naissance irrégulière ne s'émoussait pas. Il en souffrait au point que ça devenait parfois une hantise. Et ayant un cœur très aimant, il avait la nostalgie d'un foyer...

Cependant, sa jeunesse, sa vaillance, et ses occupations absorbantes ne lui permettaient pas de songer tout le jour à ses malheurs. Il était très satisfait de sa carrière de journaliste. Monsieur Ashley l'avait fait venir à New-York et avait alors appris dans tous ses détails la véritable cause de l'attentat de Chimerre. Il félicita Marcel de sa fermeté et avant son départ, il lui offrit de continuer à diriger le journal non plus à salaire, mais comme associé. Ce fut avec un sentiment très reconnaissant pour ce généreux américain que Marcel signa, le même soir, l'acte de société.

Quand vint l'été, il se rendait souvent passer une fin de semaine à Val-Ombreux. Il y arriva un samedi, à la fin d'août, et trouva à son curé un tel air heureux et réjoui, qu'il lui dit:

— Qu'est-ce qui se passe? Vous êtes rayonnant ce soir!

— Oui... Je suis heureux... C'est que nous arrivons au premier septembre!

— Ah! dit Marcel, le premier septembre... j'ai vu par les journaux que les Comtois sont attendus à Montréal vers ce temps...

— Oui, dit le curé; vas-tu les revoir?

— Comment le pourrais-je maintenant? Et d'ailleurs, Isabelle a peut-être... il s'arrêta et serra les lèvres.

— Tu l'aimes toujours?

— Toujours! C'est devenu une passion absorbante et unique, quoique je la sache vaine et sans issue!

Le curé hésita un instant, puis très grave:

— Marcel, il y a quelque chose que je devais te remettre le premier septembre 1930... C'est ce soir presque la vigile de ce jour, et c'est ce soir que je vais te donner une lettre de madame Saint-Denis, écrite quelques mois avant sa mort!

— Une lettre? dit Marcel surpris.

— Attends, dit le curé, se dirigeant vers son coffre-fort.

Un instant plus tard, il en sortit une enveloppe cachetée, adressée ainsi:

"Pour Marcel, lorsqu'il entrera dans sa vingt-huitième année... (premier septembre 1930)."

Le jeune homme prit l'enveloppe de la main du curé et en brisa les cachets d'une main un peu tremblante:

Val-Ombreux,
Septembre 1914.

Mon petit Marcel, cher fils de mon cœur, si tu reçois cette lettre, c'est que tu seras bien mon fils... car si je t'ai adopté dans mon cœur depuis que je t'ai pris chez moi, je ne l'avais pas encore fait publiquement!

Cher enfant, m'as-tu trouvée injuste de ne pas compléter ma tâche envers toi? Maintenant que tu es un homme, tu peux comprendre mes raisons et Dieu merci, tu n'as pas démerité et je puis maintenant te donner une compensation pour cette longue reticence de ma part.

Marcel, je t'ai adopté. Tu es mon fils par la loi, tu es maintenant Marcel Pierre

(Suite à la page 50)

A la Découverte des Idées

NOTRE DERNIER CONCOURS

QUESTION

Laquelle des deux épreuves est la plus grande:
la perte totale de la fortune ou une déception d'amour?

RÉSULTAT

1er PRIX: \$3.00

Simonne Leroy

(Cette concurrente désire garder
l'incognito).

2me PRIX: UN VOLUME

Raison

Mme M. Bally
3936, rue Parc Lafontaine, Montréal.

1er PRIX

Si une déception d'amour abolit en un instant de chers rêves d'avenir édi-
fiés avec toute l'ardeur d'un cœur très
épris et qui s'est donné librement, la
perte totale de la fortune peut pro-
voquer les pires catastrophes. L'expé-
rience impartiale est là pour démon-
trer l'irrésistible puissance de l'argent
et les conséquences néfastes que sa
perte occasionne. Ne l'oublions pas
c'est la misère qui est le plus farouche
ennemi de la dignité, c'est elle qui
produit les idées révolutionnaires. Les
fluctuations incessantes qu'elle suscite
causent souvent l'affaiblissement des
forces physiques. Pauvre, malade,
quel sort est plus pitoyable que celui-
là. Que la foi en Dieu vienne à man-
quer et c'est le désespoir qui s'empare
de cette âme en déroute, et compte
une victime de plus.

Quant au cœur broyé par une dé-
ception d'amour, il peut goûter encore
des jours de paix, après la crise pas-
sée. Sans doute certains cœurs n'ou-
blient jamais, et pour eux: "le souve-
nir ne meurt pas sur un acte de vo-
lonté." Cependant un noble cœur se
ressaisira en évitant les rêveries sté-
riles et en s'appliquant à des travaux
adéquats à ses goûts et selon ses
aptitudes. Tant de distractions agréa-
bles s'offrent à qui Dame Fortune a
comblé de ses faveurs! Tout cela,

néanmoins, ne serait qu'un palliatif s'il
ne songeait à se pencher vers les
désertés, à leur porter avec l'aide
matérielle l'appui moral. "Le cœur
s'enrichit de ce qu'il donne" et c'est
la charité intelligemment comprise qui
cicatrise le plus efficacement un cœur
blessé!

Il n'en sera pas ainsi de l'être mal-
heureux affligé par la perte de sa
fortune. La débâcle financière ne lui
causera pas seulement la privation
d'objets matériels; elle entraînera l'a-
bandon d'amis autrefois empressés
mais que son infortune détournera de
lui. Il sera forcément jeté dans la
mêlée et pour assurer sa subsistance
il devra s'astreindre à une tâche sou-
vent contraire à ses goûts pour qui-
conque n'a pas été préparé à la lutte.
Combattre et souvent ne pas entrevoir
la fin de ces épreuves déprimantes!
Si d'autres existences réclament son
auxiliaire, la pénurie de ses moyens ne
le fera-t-il pas doublement souffrir?

Toutes les épreuves sont dignes de
compassion, mais aucune ne suscite
plus de pitié que celle du pauvre être
privé de tout bien-être, affaibli par
la maladie, et devant quand même s'a-
charner à sortir du marasme dans
lequel il est tombé.

Simonne LEROY

2ème PRIX

L'argent? L'amour? Mais l'argent
d'abord...

Un chagrin d'amour, sauf exception
se supporte assez facilement. Nous
ne sommes plus à l'époque de Lamar-
tine et de Chateaubriand où l'on
demeurait inconsolable, quand on ne
se faisait pas sauter la cervelle.

Notre siècle, plus pratique en appa-
rence et en réalité, pleure, se désole,
trois mois, six mois et l'oubli vient...

L'amour encore aujourd'hui, garde
ses droits incontestés sur le bonheur.
Après une déception, on croit bien
qu'on mourra, toutes les forces du
cœur semblent s'être brisées. Mais la
vie est là avec ses diversions et l'on
arrive peu à peu à l'indifférence;
quand on rencontre sur sa route un
autre amour, le premier n'est bientôt
qu'un lointain souvenir.

La chanson est menteuse qui dit:
"Après toi, je n'aurai plus d'amour".

Mais la perte totale de la fortune,
c'est la fin de tout. Resterait-il un
grand amour, qu'il s'enfuirait épou-
vanté, devant cette nouvelle venue,
la misère.

Réalise-t-on toute l'honneur de ce
mot pour l'homme qui a grandi dans
le luxe, dont les désirs les plus irrai-
sonnés même deviennent bientôt réa-
lité et qui ne connaît de la vie que le
soleil et les fleurs?

Le mendiant de profession n'a ja-
mais appris que l'indigence peut quel-
quefois, posséder un certain bonheur
relatif. Mais pour le ruiné, c'est le
coup de revolver lorsque le déshon-
neur suit la perte de la fortune et
l'abrutissement plus ou moins complet
dans l'autre cas.

RAISON



La Banque Provinciale du Canada

RÉSUMÉ DU BILAN AU 30 NOVEMBRE 1936

ACTIF

Espèces en caisse et en Banque.	\$ 7,379,544.23
Obligations de Gouvernements, municipalités et autres.	24,758,265.35
Prêts à demande sur nantisse- ment de titres.	3,935,596.78
Fonds de circulation.	183,675.00
Actif immédiatement réalisable	36,257,081.36
Prêts et escomptes.	11,966,364.20
Immeubles et créances hypo- thécaires, etc.	3,121,797.57
Engagements de clients sur acceptations et lettres de crédit	38,267.52
Autres actifs.	130,399.39
	\$ 51,513,910.04

PASSIF

Capital versé.	\$ 4,000,000.00
Fonds de réserve.	1,000,000.00
Dividendes dus aux actionnaires	64,115.38
Solde au crédit du compte "Profits et Pertes".	231,937.36
	\$ 5,296,052.74
Dépôts (épargnes, comptes cou- rants, correspondants, etc.)	42,749,131.13
Billets en circulation.	3,428,762.50
Acceptations et lettres de crédit en cours.	38,267.52
Autres passifs.	1,696.15
	\$ 51,513,910.04

Rapport annuel de la Banque Provinciale

Le rapport annuel de la Banque
Provinciale du Canada pour l'exer-
cice fiscal terminé le 30 novembre
1936, fait voir un actif liquide et des
dépôts plus élevés et démontre que
les bénéfices réalisés se sont mainte-
nus à peu près au même niveau que
l'année précédente.

L'actif liquide s'élevait à \$36,257-
081, correspondant à 78 1/4 % des en-
gagements de la banque envers le pu-
blic, contre un pourcentage de 73 %
l'an dernier. Les bénéfices nets au
total de \$402,678 accusent une lé-
gère augmentation sur les profits de
l'exercice précédent, qui s'élevaient
à \$400,843. Les profits nets équiva-
lent à 6.60 par action contre 6.50 en
1935.

En ajoutant les bénéfices réalisés
cette année au solde créditeur de
\$257,584 apparaissant au compte «Pro-
fits et Pertes» de l'exercice précédent,
le total est de \$660,262. A même cette
somme ont été payés les dividendes,
\$240,000; les impôts au montant de
\$98,325; il a été pourvu à l'amortis-
sement de \$40,000 sur les immeubles,
et l'on a porté \$50,000 au fonds con-
tingent, ce qui laisse un surplus de
\$231,937 à reporter au compte «Profits
et Pertes».

Les besoins de l'industrie et du
commerce ayant été moindres, il y
a eu réduction graduelle dans les
prêts de la Banque, dont le total étant
de \$12,600,497 en 1935, est réduit à
\$10,744,261.

Le grand total des dépôts se chi-
frait au 30 novembre 1936 par \$42-
749,131, chiffres qui représentent une
augmentation de \$2,108,518 sur l'an-
née précédente.

Le portefeuille-placements s'est ac-
cro considérablement, ce qui s'expli-
que par le fait que les fonds dispo-
nibles ont été placés en titres gou-
vernementaux du Dominion et des

provinces et autres valeurs de pre-
mier rang. Le total des placements
s'élève à \$24,758,265, soit un accrois-
sement de \$3,965,490 sur l'an der-
nier.

L'assemblée annuelle des action-
naires est convoquée pour le jeudi,
21 janvier prochain, et se tiendra au
siège social de la banque.

Bénéf. report. 30 nov.	1936	1935
1935	\$ 257,584	\$ 257,584
Bénéfice de l'année.	402,678	400,843
	\$ 660,262	\$ 658,427
Div. payées	\$ 240,000	\$ 240,000
Taxes féd. et prov.	98,325	99,000
Dép. immob.	40,000	40,000
Réserve cont.	50,000	50,000
	\$ 428,325	\$ 429,000
Solde P. et P.	231,937	227,584
	\$ 660,262	\$ 658,427

ACTIF	1936	1935
En caisse	\$3,879,855	\$3,750,853
Dép. autres banques.	3,511,688	3,648,422
	\$7,379,544	\$7,397,275
Valeurs à court terme	\$3,147,261	\$3,401,183
Autres valeurs gagées par Dom. et prov. à long terme	9,511,842	6,731,478
Val. munic. canad.	8,263,066	8,030,482
Autres oblig. et act.	3,716,095	2,629,631
Prêts à demande et à court terme	3,935,596	4,264,033
Canada	183,675	200,000
Dép. minist. finances	\$36,257,081	\$32,654,084

PASSIF	1936	1935
Dép. sans intérêt	\$6,033,116	\$5,792,141
Dép. avec intérêt	36,716,014	34,848,473
Circulation	3,428,762	3,755,322
Lettres de crédit et autres engagements	38,267	29,125
	\$46,217,857	\$44,425,062
Div. dus aux action.	\$ 64,115	\$ 64,073
Capital libéré	4,000,000	4,000,000
Fds. de rés. et surplus	1,231,937	1,257,584
	\$51,513,910	\$49,746,719
Prêts et escomptes au Canada	11,966,364	13,830,955
Lettres de crédit	168,666	141,108
Immeubles, créances hypothécaires	1,021,634	1,027,687
Immeubles de la ban- que	2,100,162	2,092,984
	\$51,513,910	\$49,746,719



Lisette chez le Père Noël

Ce n'était pas encore l'heure des visites à la grotte merveilleuse. Lisette s'avança quand même, éblouie de toutes les belles choses qu'elle voyait, heureuse de ne pas grelotter comme chez elle et d'être pour quelque temps à l'abri du froid.

Pan! Pan!

— Qui va là? demanda une grosse voix enrouée.

— C'est Lisette, Père Noël.

— Lisette? Je n'ai pas reçu de lettre de toi, petite.

— Non, Père Noël, je n'ai pas écrit, je n'avais pas d'argent.

— Pas d'argent... et que viens-tu me demander?



Toute tremblante, Lisette essaie de jeter un coup d'œil sur les beaux jouets qui vont être distribués en étrennes aux enfants. Vaine tentative. La petite fille ne voit qu'une large lisière d'or par la porte entrebaillée.

— Bien, Lisette, parle; dis-moi le but de ta visite.

Toute la bravoure de l'enfant est tombée. Elle hésite, elle balbutie.

— C'est pour Suzon, la petite fille de notre voisine... elle voudrait vous demander... des étrennes, elle aussi... et...

— Et ensuite? continue, mon enfant.

La voix du Père Noël était devenue très douce, si douce que Lisette reprit courage.

— Elle voudrait du pain, beaucoup de pain, pour que ses petits frères, son papa et sa maman mangent à leur faim au jour de l'an.

— Du pain... oui... et toi, Lisette?

— Moi aussi, je voudrais du pain. Maman me donne toujours le plus gros morceau, et il ne lui reste que quelques bouchées, je le sais bien. Ne nous oubliez pas, bon Père Noël! acheva la pauvrete en sanglotant.

— Lisette, donne-moi l'adresse de Suzon et la tienne. Je passerai chez vous, je te le promets.

La porte s'ouvrit. Lisette vit un beau vieillard, un vieillard à barbe blanche au milieu de jouets plus beaux les uns que les autres, et dans les yeux qui lui souriaient, des larmes si brillantes qu'elles ressemblaient à des diamants.

MARJOLAINE

Bonne et Heureuse Année



NOTRE CONCOURS

QUESTIONS

Comment s'appellent...

L'habitation du lapin.

L'habitation de l'ours.

L'habitation du renard.

L'habitation de l'aigle.

L'habitation du chien de chasse

REPONSES

Le lapin habite un clapier.

L'ours habite une caverne.

Le renard habite un terrier.

L'aigle habite un aire.

Le chien de chasse habite un chenil.



J'aurais voulu posséder les trésors du Père Noël pour récompenser tous les concurrents qui ont envoyé une solution juste. Il m'a fallu renoncer à mon rêve et procéder au tirage, comme d'habitude.

Mlle Yolande Proulx
935, rue St-Zotique
Montréal

est l'heureuse gagnante du volume offert par la Direction: *Confidences de la nature*, par A. Brassard.

Nos félicitations à notre petite amie et à tous les enfants qui ont participé à ce dernier concours de l'année.

Je souhaite de bonnes vacances à tous, un Noël et un premier de l'An joyeux, et je donne rendez-vous au coin à chacun et à chacune, le mois prochain.

MARJOLAINE

Ce que pensent nos enfants

Nous publions aujourd'hui les réponses qu'une jeune lectrice de 16 ans donne aux questions ci-dessous:

1. Quelle carrière rêvez-vous d'embrasser plus tard?
2. Qu'aimez-vous le moins?
3. Que savez-vous de Dieu?
4. Quel est le plus grand plaisir que vous ayez eu?
5. Aimez-vous vraiment vos parents? Pourquoi?
6. Que pensez-vous de la Grande Guerre?
7. Y aura-t-il une autre guerre?
8. Si vous étiez Président ou Premier Ministre, que feriez-vous?
9. Pensez-vous quelquefois au mariage? Comment vous représentez-vous votre femme ou votre mari?

1. Mon plus grand désir est d'être romancière. Idéal trop élevé, sans doute...
2. Ce que j'aime le moins: l'hypocrisie.
3. Que je dois l'aimer (chose très facile d'ailleurs) et qu'il est mon Sauveur.
4. Un voyage à Montréal, en bateau, a été le plus grand plaisir de ma vie.
5. J'aime mes parents parce qu'ils s'occupent de moi depuis ma naissance.
6. La guerre est la chose la plus horrible; elle n'aurait jamais dû exister.
7. Oui malheureusement il y aura une autre guerre, et très prochainement.
8. Si j'étais premier ministre, j'essaierais de maintenir la paix dans la province.
9. Si, je pense beaucoup au mariage. Et je désire avoir au moins huit enfants, comme une vraie Canadienne française. Et quand je pense à mon mari je me l'imagine grand, maigre, avec des cheveux noirs et des yeux gris changeants.

Charade du mois de novembre

*Cubique mon premier
Conique mon dernier
Sphérique mon entier*

REPONSE

Dé - Cime
Décime

Mlle Clémence Poisson

Batiscan

(Champlain), P. Q.

a gagné au tirage, le souvenir offert comme prix. Je le lui adresserai dans quelques jours.

MARJOLAINE

LE COURRIER

Nous reprendrons en février, le Courrier:

A NOS PETITS AMIS,

et tous auront la réponse attendue

MARJOLAINE

Le Courrier du Mois

Par MARJOLAINE

Je vous souhaite une année d'espérance et de paix

MARJOLAINE

BERNADETTE L. — L'épreuve a pesé sur votre cœur... vous avez vécu des moments pénibles, des jours d'inquiétude; pour un moment, votre vie a été bouleversée! Je n'ai pu partager vos anxiétés que j'ignorais, mais je me réjouissais avec vous de ce que l'ombre menaçante ait fui et de la demande au bon Dieu de vous en épargner le retour. Le travail importe peu quand le cœur est bon et chaud de tendresse. Les chansons montent naturellement aux lèvres et, près des siens, toute fatigue s'oublie. Comme le bonheur est simple alors! Vos sacrifices compteront, mon amie. Rien n'est oublié de l'autre côté et à qui donne généreusement, Dieu rendra sans mesure. Il en coûte souvent d'accepter... pourtant l'éternel demain n'est pas loin quand on y songe! — Revenez-moi avec votre bonne amitié quand vous pourrez disposer de quelques minutes et écrivez-moi sans aucune pensée de gêne. Mes amies ne me dérangent jamais, je vous lis donc toujours avec un sincère plaisir.

MARIE M. — Abuser! Quelle vilaine pensée vous avez eue là. Elle s'est envolée, heureusement; ne lui redonnez jamais l'hospitalité, ma petite amie, et ne me privez jamais du plaisir de vous lire. — Vous pouvez constater chaque mois tout ce qui se réfugie dans nos pages où nous sommes à peine chez nous. L'intérêt en est amoindri, les articles sont remis, c'est l'ennui des retards. Comme la crise s'introduit partout! Néanmoins, je garde toujours avec la même espérance. — La vie reprend toujours ses droits quand on accepte la Volonté de Dieu, parce que, un moment désemparée, l'âme se rattache au devoir que la mort n'a pas interrompu. On se remet en marche, le cœur lourd, mais avec le courage de la foi en cette bienheureuse réunion que sera l'éternité. Cela permet de porter sa peine, car il y a des vides dont on ne peut mesurer la profondeur, et de trouver encore la vie bonne. Vous le dites bien, petite amie, c'est là une infinie bonté de Dieu. — J'ai toujours voulu lire, vous le savez. A bientôt? Je vous envoie ma pensée en message d'amitié.

R. RANTE. — Loin de fermer la porte, je l'ouvre toute grande. Ne redoutez jamais la rude poussée et serrez les deux mains que je vous tends. — Il n'y a pas de devoir sans austérité, et pourtant, tout doit accomplir la douceur de la paix. Il est en plus le gardien de notre réserve d'énergie et une protection contre le laisser-aller, le pire ennemi du jour. Oh! le bienfaisant devoir qui est notre sauvegarde! — La scène vécue qui vous a fourni ce sujet est devenue classique dans certains milieux. Quelle échecrasse de cœur il faut pour se glorifier d'une telle lâcheté! Ici, la chose est impossible, mais l'autre voie est ouverte et j'espère que l'on verra. — C'est le propre de la nature humaine: avoir l'espoir de recevoir autant qu'il est donné. Il n'y a pas là de don total puisque l'égoïsme en possède une partie; il n'est entier que par l'oubli de soi qui fait profonde la foi du cœur. C'est alors la certitude, cette certitude qui est la base de la solidarité tant cherchée, la seule qui permette de bâtir quelque chose qui résiste au temps. **Rendre** est toujours déclinant, et quand c'est la mort qui prend, c'est l'adieu sans retour. Pour que la route soit claire, pour que l'âme soit vaillante, il faut aimer l'espérance. Elle éclaire les petites joies qui, sans elle, resteraient le plus souvent invisibles et la vie s'adoucit à mesure que se retrouve le courage de porter sa blessure. — Je vous reçois avec autant d'amitié que vous m'en apportez; renouvelez-moi ces minutes de bonne causerie et merci pour votre dernière. J'ai confiance R. Rante, en la force de votre plume pour faire du bien; cela compensera pour toutes les nullités — pour ne pas dire pire — que l'on nous sert parfois, et vos écrits seront de ceux qu'on relira aux heures douloureuses.

CORNWALLINE. — Moi aussi je vous adresse un grand merci, vous avez mis tant de gentillesse à vous rendre à ma demande! Votre nouveau choix me va tout plein, il est jol et bien personnel. Donnez-moi maintenant l'occasion de l'inscrire souvent dans mon courrier, n'est-ce pas? — Il ne paraît pas du tout qu'il en ait été ainsi, loin de là. Ne réclamez pas d'indulgence, petite amie, mais permettez-moi de vous dire que j'admire votre courage et la manière intelligente dont vous avez su combler ce qui aurait pu être une lacune. Je suis sûre que vous saurez toujours rendre votre vie intéressante pour le bonheur de ceux qui vous aiment. — Il m'a fait plaisir de lire tout ce que vous me dites de **La Revue Moderne** et je comprends votre impatience ardente. N'ayez aucun scrupule; les instances que je vous donne sont bien vôtres; vous êtes toujours la bienvenue et j'aime beaucoup vous lire.

JEANNE DE LA VALLEE. — La phrase que vous relevez là est aussi par plusieurs. Je vois que c'est bien cela, que les âmes se comprennent, qu'elles se découvrent même dans le silence de cette lecture. Il y a des moments où tout devient lourd, où l'on s'en va à la dérive, où l'on n'a plus la force de tenir la barre. Si l'on ne trouve quelque part un peu de soleil moral pour remonter le courage, c'est l'affaiblissement, l'enlèvement dans la tristesse, et au lieu d'être le creuset où l'âme pulse sa force, la souffrance devient une amertume. La pensée de Maryan est une grande vérité; la vie blesse si souvent le cœur qu'il saigne presque quotidiennement, et cependant, de chaque espérance fauchée se dégage une leçon de vérité, cette vérité qui, peu à peu et lentement, nous conduit à des jours de paix. On a alors appris à ne pas s'arrêter "où les épines nous heurtent". Pour la vie la plus tourmentée comme pour la vie la plus calme, la lumière de l'espérance brille pure et chaude. Qu'elle soit votre réconfort, ma petite amie, qu'elle adoucisse les soucis et les déboires que vous pourriez rencontrer en chemin, pour que vous soyez toujours la vaillante petite amie que j'aime.

CHARLES. — Il n'y a rien à pardonner, mais je vous avouerai n'avoir pas bien compris ce que vous m'écriviez. Votre dernière lettre me l'explique et je vous dirai qu'il n'est pas bon de rêver dans la vie, on se forge ainsi de multiples peines. Il faut vivre dans la réalité, accepter généreusement les épreuves, les sacrifices, mettre le devoir au-dessus de tout, pour n'avoir pas à répondre de **journées vides**. Je ne sais plus quel auteur a écrit que les âmes qui souffrent sont des âmes précieuses. Sanctifiez votre souffrance par la prière et la résignation. Demandez à la sainte Vierge de soutenir votre courage et vous obtiendrez la force de porter votre croix. Le bon Dieu n'abandonne pas qui va à Lui avec confiance. Qu'il vous garde; je Le lui demanderai avec vous. Bon courage, la vie est courte, lorsqu'elle finit, tout commence.

MME A. G. — Vous avez dû recevoir mon envoi? Tout est resté enfié nous, comme vous le désirez, et je vous comprends bien, soyez-en assurée. Le renseignement a été demandé et donné sur les détails nécessaires, sans aucune allusion explicative. J'ai regretté la réponse brève; je ne pouvais faire mieux, attendre vous aurait trop retardé. Voulez-vous me dire si l'effet a été bon? Je le désire vivement, et s'il y a lieu, souvenez-vous que je reste à votre disposition.

GEORGES FRANC. — Il y a parfois comme cela d'heureuses coïncidences qui datent dans la vie et qui se gravent dans la mémoire. Ce sont les pierres blanches des jours bons... Je souhaite que vous en comptiez beaucoup chaque année, et qu'une occasion meilleure vous permette bientôt un plus long séjour pour remplir votre promesse de minutes à moi. Et continuez, petite amie, à semer de la joie autour de vous. Laissez rayonner votre bonté, votre sympathie, en douceurs consolantes et réconfortantes, avec une sage prudence toutefois. Cette entente restera-t-elle au point fixé? Cette amitié réciproque, êtes-vous assurée qu'elle ne se changera pas en un sentiment plus tendre de l'autre côté? C'est là le point inquiétant et dangereux. Le cœur cause tant de surprises! Si vous croyez sincèrement ne pas faire souffrir plus tard, et n'en pas souffrir vous-même, continuez à jeter du soleil sur la route maintenant élargie, et quand l'heure du bonheur sera venue vous séparer, le souvenir de cette amitié noble et loyale vous sera toujours bon. Je crois que votre jugement est sûr et que vous êtes capable de raisonner la situation judicieusement. Tout est bien clair dans votre exposé, et je vous assure que je ne trouve pas que vous êtes longue. Que votre œuvre d'amitié ait le meilleur succès, Georges Franc, je le désire de tout mon cœur et je vous remercie de la pensée pieuse que vous nous donnez.

BERTHE T. M. — Votre message est fait; je vous remercie pour la petite fille que votre lettre va encourager et distraire. Elle va être un rayon de soleil dans cette vie sombre et triste à laquelle manque la tendresse maternelle, et je suis certaine que vous allez avoir une bonne part dans l'orientation nouvelle des pensées de cette enfant. Vous êtes à trop belle école pour ne pas savoir comment adoucir une souffrance, comment distraire une tristesse. Vous êtes aussi très aimable pour moi, et je fais une part de mon merci, pour votre maman que je n'oublie pas. L'épreuve a créé entre nous un lien moral qui m'est devenu cher; il me fait plaisir de savoir que nos pensées se comprennent quand elles se rencontrent... en lecture. Vos dernières lignes me font désirer la prochaine belle saison... Au revoir, nouvelle petite amie.

MYONNE. — La bonne volonté est toujours là, ça ne manque pas, mais il n'en est pas ainsi de la possibilité, surtout quand il s'agit d'espace. Il m'est pénible d'être ainsi rabotée, croyez-moi, Myonnette, mais la faute en est à votre inspiration: votre morceau est trop long. Il ne l'est pas pour "récrire", et je crois que ce serait très gentil. Je sais que vous comprenez que mon amitié voudrait faire mieux, et pour ce, votre désappointement sera quelque peu atténué, n'est-ce pas?

SOLITAIRE. — Dites-moi, Solitaire, ce que serait la vie si on négligeait de travailler à acquiescer cette "fermeté d'une âme résolue"? Dites-moi comment on pourrait supporter la douleur, si on n'avait ce refuge intime? Sans lui, ce serait l'écrasement désarroi et la vie ne serait plus qu'un fardeau. Le bonheur aide à être bon — quand on est heureux tout est facile! — mais si l'âme n'est pas fortement tannée, viennent les jours d'épreuve, et tout croûte en un lamentable effondrement. La souffrance stigmatise le cœur, elle le broie, elle le déchire de blessures renouvelées, mais

aux heures d'agonie, l'espérance est le suprême réconfort; et quand les nuages glacent les joies, il reste au courage la force de la sérénité. Plus on souffre, Solitaire, plus on aime généreusement et profondément. — Devant votre douloureux dilemme, il est naturel que vous vous sentiez désemparée. L'inquiétude est torturante, et l'incertitude l'est davantage. On se sent au bord d'un abîme d'infortunes; on voudrait fermer les yeux, emporté par le sommeil pour ne plus penser. On oublie que réagir est le seul moyen de salut. C'est une faiblesse inhérente à la nature humaine, et nous la subissons tous. Le malheur n'est pas de la ressentir en son cœur, mais de s'y abandonner. Solitaire, ma petite amie, vous êtes cruellement éprouvée, mais au moins ce n'est pas l'inaction complète: vous êtes utile. Puisque c'est là le lot qui semble être le vôtre, vous allez, voulez-vous? chasser les pensées angoissantes, et faire de votre tâche, votre devoir. Vous allez y apporter le meilleur de vous-même avec la fierté très légitime d'accomplir votre mission dans le monde. Les autres feront leur part autrement, peut-être comme vous la rêvez, vous? et ce sera la tranquillité dans la paix. Je ne vous dis pas que ce serait le bonheur, mais ce moment d'accalmie améliorerait certainement votre santé, et l'attente du moment favorable, serait moins pénible. Laissez parler votre cœur, amie Solitaire; je sais vous comprendre et mon amitié est bien vôtre.

ENCENS DE LA PAGODE. — Tous les jours ont maintenant pour moi la même couleur, chacun garde son reflet d'espérance et d'ombre de souvenir. Le présent n'est plus que l'envers du passé riche de joies éteintes, mais il a l'inestimable valeur du temps qui fait la vie précieuse. Tout ce qui fait partie de notre vie crée une obligation; si bien, qu'il n'en est pas une seule parcelle qui ne soit de première importance. Il n'est pas d'action si petite qu'elle ne mérite toute notre attention, il n'est rien sur lequel on ne doive se pencher avec intérêt. Même manquant de gaieté, votre lettre n'aurait rien perdu de sa valeur. Elle aurait été la voix de votre cœur, et je l'aurais écoutée avec l'émotion ressentie au contact de la souffrance. Dire son mal fait du bien, et adoucir la blessure est le rôle de la véritable amitié. Venez toujours, petite amie, quelque teinte qu'aient vos pensées. C'est si vrai ce qu'on éprouve à dire: "à tout garder pour soi, on épuise ses forces"; la peine devient une avalanche et le courage se fige, glacé sous la brume des larmes. Il faut chercher du soleil, petite amie, et assez pour que votre solitude en soit inondée. Il vous reste de beaux et bons moyens à votre disposition, des moyens de distractions qui feront, momentanément du moins, le cœur plus léger. Votre projet de vous joindre à ce groupe est la plus belle partie de votre programme. Donner ce que l'on a de meilleur en s'obligeant soi-même! C'est remplir pleinement son devoir et vivre vaillamment sa vie. Qu'importe les "sourires débauchés", quand l'espérance éclaire la croix que portent nos épaules! Le bon Dieu aura maintenu vos forces morales et physiques, j'en suis certaine. Offrez toujours, ne perdez rien, et venez, avec cette confiance qui me touche, à mon amitié sincère et toujours fidèle.

REINE MALOUIN. — Que de choses on voit les yeux fermés! C'est descendre dans le sanctuaire du souvenir et se pencher sur ce qui nous est infiniment cher... c'est revivre ce que nous avons aimé et que n'avons pu retenir... c'est l'évocation d'êtres, de moments, de gestes, de paroles inoubliables et inoubliées. Ce silence refuge du courage trop rudement tenu sur la brèche, où se ranime la force qui menace de croquer, comme vous le connaissez bien! C'est là que vous avez écrit cette pièce de vers avec le sang de votre cœur. Je les relis vos lignes, et vous le comprenez, je les fais miennes de sentiments. Jusqu'à la fin maintenant, il me manquera l'autre moitié de moi-même. Heureuse diversion pour "les vies incomplètes" que celle du travail! — Nous nous sommes comprises en une seule fois et je n'ai rien oublié de ces courts moments où votre sourire répondait au mien. Les détails concernant vos activités m'ont vivement intéressés. Votre cœur a ses tristesses et ses deuils, mais je suis sûre qu'il n'y a pas de jours écrasants chez vous. Nous avons la même foi: "le temps ne détruit rien des sentiments sincères", et je vous remercie d'être venue à moi en songeant que l'absence a "ses moments d'intense regret". On veut vouloir, mais que de fois, il faut soudain très noir autour de soi. Votre sympathie m'a été bonne et douce, je tiens à vous le dire, mon amie. — Vous avez bien deviné: c'est une abstinence imposée et nul ne le regrette plus que moi. On en vient, vous le savez, à aimer la vie avec la force miraculeuse qui amortit les chocs, c'est-à-dire qu'on ne cesse d'es-

pérer. Un jour viendra peut-être où l'espace de nos pages sera entièrement à nous. Je veux bien pratiquer l'hospitalité aux suites des premières pages, mais rester chez nous. — Je puis vous assurer que ce collaborateur n'a pas du tout les sentiments que vous croyez. L'explication donnée dans le dernier numéro vous a déjà renseignée à ce sujet, n'est-ce pas? L'erreur est venue d'une lecture trop rapide. L'ironie n'est pas une arme à manier souvent chez nous, même dans le meilleur but. — J'ai fait le changement désiré, et je garde l'espérance de remédier à la lacune dont vous parlez, tout en sachant que nos espoirs sont de bien fragiles choses! — J'ai en effet reçu une fine petite lettre; je me suis aussitôt occupée de la demande et l'une et l'autre doivent être maintenant en communication. Ce qui vient du cœur n'a pas de prix, et ce réconfort va sûrement être apprécié. — Il faudra s'entendre pour une longue causerie, et j'attends, vous devinez avec quelle hâte, le voyage qui me procurera ce plaisir. Au revoir, mon amie, recevez ma pensée en message d'amitié.

AVIATRICE. — Ma "chance", aviatrice, c'est ma foi qui me la donne et ensuite, je la dois à l'espérance. Il me faut de l'espace pour respirer, et l'espace moral, quel que soit notre lot ici-bas, on ne le trouve que dans la lumière. Et cette lumière, c'est le chemin droit dans la vérité. Vous comprenez, Aviatrice, le sens de ce dernier mot? La vérité! c'est-à-dire voir la vie sous sa véritable face, la vivre telle que le bon Dieu nous la donne et l'aimer pour sa valeur inestimable. Il n'est pas d'épaulées qui ne portent leurs croix; voyez, je ne parle pas d'une seule, mais de plusieurs... il n'est pas de cœurs sans blessures profondes qui ensanglantent leur route... il n'est pas d'âmes que ne menace le vertige, et elles n'y échappent que par la rude montée du devoir. Le devoir est toujours difficile parce qu'en butte aux faiblesses de notre nature, il demande de continuel efforts. Tout ce qui vous a meurtri, Aviatrice, tout ce qui vous torture dans le moment, est douloureux et déchirant. Je le comprends, si vous saviez! Pour adoucir votre souffrance, je voudrais trouver des mots miraculeux. Hélas! Je n'en possède pas. Mais je vous dirai du fond de mon cœur: ouvrez votre âme à la confiance. "Tout ce qui finit n'est pas long", ce qui passe aura un éternel lendemain. L'expérience qui vous a fait tant de mal, remettez-la entre les mains de la sainte Vierge. Le jugement sera terrible pour ceux qui abusent; puis nos jugements sont-ils toujours justes? Jetez tout cela dans votre indulgence, car, il y a une chose que toutes les injustices ne peuvent vous enlever: votre sens de la droiture, et vous avez sur eux l'avantage de l'avoir conservé intact. Ce que vous avez refusé par devoir vous sera donné par compensation. Le grand bonheur viendra à vous, si doux, si profond, que vous serez heureuse d'avoir consenti le sacrifice qui vous l'aura mérité. Tout s'effacera dans la plénitude de cet amour. D'ici-là, Aviatrice, laissez monter votre âme, donnez-lui des ailes, et le rayon de soleil désiré vous pénétrera, vous réchauffera. Il fera clair dans votre cœur, sur votre route, et la vie vous sera meilleure. Je demande à l'espérance de vous envelopper de sa douceur; à la confiance de vous réconforter de sa ferveur; vous ne trouverez que là le vrai que vous cherchez. Revenez-moi, Aviatrice, j'ai besoin de vous relire et de vous redire combien ma pensée reste près de vous.

MARIE-BLANDINE. — Le travail devient un bienfait dans ces conditions. Je suis certaine que vous conservez un bon souvenir de ces quelques mois et que le bénéfice que vous en avez retiré vous sera très utile. — Ayez foi en l'espérance, petite amie; il vient un jour où elle déchire les noirs nuages pour laisser briller ses chauds rayons. Qu'importe alors au cœur d'avoir souffert, il fait si beau et si bon! — J'espère que les démarches faites n'auront pas été vaines et que j'apprendrai bientôt que le succès a répondu aux efforts. Vous m'en direz un mot si je ne l'apprends pas de vive voix? — Il est absolument impossible de vous donner des détails, la distance ne me le permet pas et la certitude est encore plus risquée. Si je voyais la moindre chance, je n'hésiterais pas, soyez-en certaine. Attendons encore... le beau temps se stabilisera peut-être. Que Dieu vous aide ma courageuse petite amie, qu'il vous garde vos joies familiales et vous réjouisse bientôt de douces surprises.

GRAZIELLA. — Quelle épreuve, ma petite amie! Trente jours de douleurs et de sacrifices, c'est un mois de mérites! J'aurais les larmes aux yeux en vous lisant; je devrais ce que vous souffrez moralement et ce qu'il vous en coûte d'attendre. Mais la paix est venue, dites-vous, et quand vous me lirez vous aurez retrouvé "du soleil, du ciel bleu", vous aurez prié pour nous. Il vous sera rendu ce que vous donnez généreusement. Je vous remercie de demander toutes ces bonnes choses pour moi, de mettre une si tendre douceur dans vos mots. Je garde votre main dans la mienne, ma petite fille, comme mon amitié vous garde mienne.

GHISLAINE. — Elle est depuis longtemps donnée la place sollicitée; depuis le jour dont nous gardons le même souvenir, j'ai ajouté votre nom à ceux de mes petites amies. Je vous attends, Ghislaine; apportez-moi tout ce qui passe dans le ciel de votre vie, ombres et rayons; nous y joindrons la chaude clarté de l'espérance pour qu'il y ait toujours de la joie dans votre cœur. — J'aime vos amies; elles sont aussi les miennes, et je suis attachée à Jeanne par une amitié vieille de quinze ans, amitié qui fait partie de ma vie par celle des souvenirs. — J'espère que je dirai de même de vous plus tard alors que nous serons de vieilles amies. Au revoir, Ghislaine.

Saint-Denis et non seulement je t'autorise à porter mon nom, mais je te prie de le faire, car je t'en sais digne... tu as fait tes preuves!

Demande au greffe de Valville copie de l'acte d'adoption que j'ai fait tenir secret jusqu'à présent! Jointe à ma lettre est une copie de cet acte.

Marcel, cher petit, tu as été pour moi un rayon de joie, une lumière, un bonheur dans ma vie endeuillée! Tu as une riche et franche nature et tu ne m'as jamais, jamais fait de peine.

Toi, qui es maintenant un homme, mais en qui je ne puis voir que le cher gamin que j'aime de plus en plus chaque jour, pardonne à la longue prudence de ta marraine et garde pour elle dans ton cœur, une fidèle affection.

Adieu, Marcel Saint-Denis, mon fils! Adieu... puisque je ne puis plus rester près de toi... adieu! puisque je ne puis plus te donner un foyer... il faut bien se soumettre lorsque le Maître a parlé.

Du ciel où j'espère être quand tu liras ces lignes, je te bénirai!

Ta mère, mon Marcel,

Suzanne Saint-Denis.

Marcel passa la lettre au curé et détournait la tête pour cacher les larmes qui l'aveuglaient.

Le curé, très ému lui aussi, lut la lettre et dit ensuite:

— Je n'avais pas vu cette lettre, mais je connaissais l'existence de l'acte d'adoption. Je ne pouvais rien dire, j'étais lié par la promesse donnée!

— Le notaire connaît-il la chose?

— Certainement, il a rédigé lui-même l'acte... regarde les signatures! Nous devions détruire cette enveloppe sans l'ouvrir si... si tu n'avais pas été... ce que tu es, mon cher enfant! Ses raisons...

— Je les connais, interrompit Marcel... pauvre chère marraine, lorsqu'elle vous les a dites, elle ne me savait pas à la portée de sa voix! Je n'en ai vraiment compris le sens que plus tard, mais, comme je vous l'ai dit, ses paroles de crainte, comme aussi ses expressions de tendresse à mon égard, sont restées gravées dans ma mémoire d'adolescent, et les années n'en ont jamais effacé l'impression! C'est peut-être le souvenir de cette heure de chagrin cuisant qui m'a préservé de certains dangers...

— Le délai de l'épreuve m'a semblé trop long, dit le curé, mais je crois que madame Saint-Denis aurait voulu l'abréger... te souviens-tu de ses dernières paroles... de la phrase qu'elle n'a pu terminer?

— Non, je ne me la rappelle plus du tout.

— Elle a dit: "J'ai pris certaines mesures mais je voudrais changer... avancer..." Je suis convaincu que c'est cette date du premier septembre 1930, qu'elle aurait voulu rapprocher; Dieu ne lui en a pas donné le temps.

— Pauvre marraine.

— Et maintenant, dit le curé, pressé aussi heureux que Marcel, viens, nous allons prendre un petit verre de chartreuse pour célébrer ce jour de bonheur, et nous remettre un peu les nerfs l'un et l'autre!

— Ma foi, dit Marcel, ça nous fera du bien! Allons! Je vous suis.

XVI

ISABELLE Comtois et son père étaient de retour de leur long voyage. Après une merveilleuse croisière sur la Méditerranée, ils avaient séjourné assez longtemps en France.

La jeune fille fut très entourée pendant son voyage et surtout pendant qu'ils demeuraient à Paris. Son père avait exigé qu'elle cessât d'écrire à Marcel, et il espérait que ces changements de scène et ces attentions nouvelles allaient lui faire reprendre intérêt à la vie et reléguer un peu dans l'ombre le souvenir du séduisant et fier jeune journaliste de Montréal... Mais bien que profitant de toutes manières de ce voyage intéressant, ne boudant ni les paysages ni les personnes, la pensée d'Isabelle restait absorbée par son amour profond pour Marcel; elle n'en parlait pas, mais elle espérait le revoir et qui sait... le faire peut-être revenir sur sa décision. Aussi, est-ce avec un cœur joyeux qu'elle revint la belle résidence d'Outremont et l'une des premières questions qu'elle posa à Gilles fut celle-ci:

— As-tu revu Marcel Pierre?

— Oui, tiens je l'ai rencontré hier; il a très bonne mine!

— Ah? S'est-il informé de moi?

— Il n'en a pas eu le temps, je lui ai dit moi-même: j'attends demain Isabelle et mon père!

— Qu'a-t-il répondu?

— Je ne me rappelle pas exactement quelque chose de banal, il me semble, comme: ils ont fait un long voyage!

— Est-il retourné à son journal? dit monsieur Comtois.

— Depuis des mois! On dit que ça lui appartient maintenant; il est associé et en train de faire fortune!

— Fait-il la cour à quelqu'un? Sort-il beaucoup? dit Isabelle curieusement.

— Tu m'en demandes trop! Je le vois parfois au Club Sportif, mais dans le monde, je ne le rencontre plus guère.

Ces quelques vagues renseignements ne suffisaient pas à la curiosité amoureuse de la jeune fille, et le lendemain, n'y tenant plus, elle l'appela au téléphone.

Le Secret de Boisselles

Tel est le titre d'un grand roman inédit et complet de Marie de Wailly, romancière française bien connue et secrétaire générale de l'Académie féminine des Lettres de Paris, que publiera en février prochain LA REVUE MODERNE.

Au début de cet intéressant roman on lira comment une petite orpheline très riche doit subir la dure tutelle d'un sien cousin de province très avaré. Le séjour de la fillette chez son cousin permet à l'auteur de fort belles descriptions sur la campagne. On admirera le courage de la petite Française à s'adapter à sa nouvelle vie. Les années passent, puis l'enfant devenue jeune fille, épouse sans amour, par l'entremise d'une agence matrimoniale, un certain Louis Boisselles. Elle s'éprend par après de son mari qui la répousse. Vous voudrez lire jusqu'aux dernières lignes de ce captivant roman pour connaître le terrible secret qui empêche Louis Boisselles de donner libre cours à l'amour qu'il éprouve pour Française.

— Allô... Oui, c'est Marcel Pierre qui parle... mais... Ciel! C'est vous, Isabelle?

— Oui, c'est bien moi! Je reviens de loin! Ne viendrez-vous pas me serrer la main?

— Avec bonheur! J'étais pour vous demander moi-même cette faveur!

— Venez ce soir, alors!

— Merci, j'irai sans faute!

Isabelle sentit soudain une joie délicate lui envahir le cœur. Il l'aimait donc toujours! Il allait comprendre enfin combien ce serait insensé de briser leurs deux vies à cause de... l'inévitable!

Monsieur Comtois et son fils n'étaient pas au salon lorsque Marcel y entra ce même soir. Isabelle était seule, debout près de la cheminée, regardant distraitemment le feu qu'elle y avait fait allumer à cause de la fraîcheur de cette soirée de septembre. Il regarda un instant la chère silhouette, puis s'avançant, il dit doucement:

— Isabelle!

— Marcel! Enfin!...

Et sans hésiter elle se blottit dans les bras tendus vers elle...

— Quel bonheur de vous revoir, dit-il, laissez-moi vous regarder... Dieu! Vous êtes exquise! Que de têtes vous avez dû tourner là-bas!

— Et vous, méchant, qui m'avez fait verser tant de larmes! Vous, qui ne vouliez plus me revoir! Vous avez une mine superbe... et vous n'avez pas l'air du tout malheureux!

— Je ne le suis plus!

— Consolé?

— En grande partie consolé... et vous le comprendrez lorsque je vous aurai expliqué les choses!

— Venez vous asseoir, dit-elle l'entraînant vers un canapé, il y a si longtemps

que nous sommes séparés et nous en avons tant et tant à nous dire!

— Isabelle, commença le jeune homme, gardant dans les siennes la main de la jeune fille, après l'adieu que je vous ai envoyé et que je croyais final, j'ai passé des jours tellement noirs, tellement dénués d'intérêt, que je me demandais comment je pourrais continuer à vivre ainsi sans vous!

Puis, je me suis mis à l'ouvrage et dans un travail absorbant j'ai occupé mon esprit et endormi un peu mon désespoir... j'ai pris les distractions que je savais m'être le plus réconfortantes, la musique m'a fait passer de belles heures et aussi la lecture... Cet été, avec mon auto, j'ai fait de nombreuses petites randonnées à Val-Ombreux, au vieux presbytère, le home de mon adolescence...

— Ce bon monsieur Roussel vous aime tant! Il faisait peine à voir pendant les jours où vous étiez en danger, à l'hôpital!

La blessure

— Papa... Marcel a quelque chose à te dire... et à toi Gilles!

— Oui, monsieur Comtois, dit le jeune homme, j'aurais quelque chose à vous faire voir et quelque chose à vous demander!

— Très bien, asseyez-vous... je suis tout oreilles!

— Papa, je me sauve, dit Isabelle... et tiens, je pense que je vais t'amener avec moi, Gilles, viens! J'ai un secret à te confier!

Lorsqu'ils furent seuls, Marcel sortit de sa poche la copie de l'acte d'adoption et la passa à monsieur Comtois; sans rien dire, lorsque celui-ci en eut pris connaissance, il lui donna à lire la lettre qui accompagnait le document.

Monsieur Comtois lut jusqu'au bout, puis il serra la main du jeune homme.

— Je suis très heureux pour vous, dit-il, et je vous félicite!

— Merci, dit le jeune homme, avec émotion. Et maintenant monsieur Comtois, vous savez combien j'aime Isabelle, consentirez-vous à ce qu'elle soit ma femme?

— Je serai parfaitement consentant et même très heureux de donner la main de ma fille à Marcel-Pierre Saint-Denis!

Le jeune homme le remercia avec une émotion contenue et ils allèrent ensemble retrouver au salon Isabelle et son frère.

EPILOGUE

Une courte année de bonheur s'est envolée depuis le mariage d'Isabelle Comtois avec Marcel-Pierre Saint-Denis.

Dans le charmant nid qui leur a été aménagé à Outremont, ils ont connu les joies ineffables du véritable amour et la douceur exquise de leur home.

Maintenant Dieu vient de compléter leur bonheur: un fils leur est arrivé!

La jeune maman, pâle et heureuse dans les dentelles de son lit, pose sur son mari, ses yeux bleus agrandis par la souffrance, mais brillants de joie.

— Es-tu content? murmure-t-elle.

Son regard ému et heureux lui répond, et tandis que la garde se retire, après avoir mis pour la première fois le bébé dans ses bras, le jeune père, avec un doux émoi, presse contre lui ce petit paquet de laine blanche et de chair rose, et posant ses lèvres sur la petite tête soyeuse, il dit à demi-voix:

— Ah! cher mignon! Enfant de notre amour! Grâce à Dieu, jamais, jamais, tu ne souffriras ce que ton père a souffert!

Et mettant le bébé près de sa mère, il les embrasse tous les deux, le cœur inondé de joie.

Le lendemain, après le baptême, tandis que les invités causaient dans la salle à manger, après avoir pris un verre de champagne à la santé de l'enfant, Marcel s'esquiva et entra doucement dans la chambre de sa femme, quelques roses blanches à la main.

Il lui donna les fleurs et sortit de sa poche un papier où plusieurs lignes étaient tracées au crayon. Isabelle reconnut l'écriture.

— Des vers! De toi?

— Non, ces vers ne sont pas de moi! Je les ai découverts ce matin dans un vieux cahier où marraine conservait des poésies glanées ici et là dans les journaux et les revues. Ils rendent si bien les pensées qui remplissent mon cœur, que l'auteur ne m'en voudra pas de les avoir transcrits pour te les dédier, chère nouvelle petite maman!

La jeune femme prit la feuille et lut ce qui suit:

(J'emprunte ces stances, pour les dédier)

A la mère de mon fils...*

"Quand je vis près de toi, dans la blancheur des [langes]

"Notre premier enfant, pour la première fois,

"J'eus soudain dans les yeux des fixités étranges,

"Des frissons dans la choir, des sanglots dans la [voix...]

"Et je me demandais comment une âme humaine

"Contient, sans déborder, comme une coupe pleine,

"Tant d'amour pour la mère, tant d'espoir pour [l'enfant!]"

FIN

* Extrait du poème "Le Premier Bébé."



melchers

GIN CANADIEN CROIX D'OR

40 onces	-	\$2.65
26 onces	-	1.90
10 onces	-	.85

Distillé et embouteillé au Canada par MELCHERS DISTILLERIES LIMITED, Montréal et Berthierville

